

TABLE DES CHAPITRES

LA FONTAINE

J.-J. ROUSSEAU

RÉTIF DE LA BRETONNE

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

LAMENNAIS

AUGUSTE COMTE

ALFRED DE MUSSET

VICTOR HUGO

Mégalomane et spirite

SAINTE-BEUVE

LES FRÈRES DE GONCOURT

LA FONTAINE

À quel titre, nous dira-t-on, revendiquez-vous La Fontaine ? En quoi ce clair génie, cet esprit sain, limpide, harmonieux, relève-t-il du pathologiste ? En le disséquant fibre à fibre, nous le ferez-vous mieux connaître ?

N'avons-nous pas, qui nous révèlent suffisamment sa personnalité, ses *Contes* et surtout ses *Fables* ? Le « bonhomme » ne nous y apparaît-il pas tel qu'il fut, tel qu'il devait être ?

Taine, ce profond psychologue, l'a pensé ainsi, qui n'a pas séparé l'homme de son œuvre principale ; mais est-il là tout entier ? N'est-ce pas plutôt dans sa correspondance, dans les pièces écrites au jour le jour de l'inspiration, celles qu'il ne revit pas, qu'il ne retoucha pas, que l'écrivain se décèle en sa vérité profonde ?

« Les manifestations spontanées de la vie psychique impliquent presque toujours une certaine irréflexion. La spontanéité se caractérise par l'absence de tout raisonnement subtil, de tout calcul, de toute hypocrisie intéressée : elle nous fait connaître une conscience dans toute sa nudité, c'est-à-dire dépouillée des formes simulées dont peuvent l'envelopper la réflexion et la raison^[1]. »

Ce n'est pas qu'il faille faire fi de l'œuvre de longue haleine, mais l'œuvre spontanée,

pour éclairer le caractère, est également utile à connaître, indépendamment de ce qui constitue la base de toute psychologie individuelle : les notions d'hérédité et d'évolution, physique et psychique, du sujet à étudier.

Si une œuvre est, dans quelque mesure, révélatrice de celui qui l'a conçue et exécutée, elle ne nous livre pas l'auteur tout entier. Faut-il rappeler l'aveu échappé des lèvres d'un poète :

Quand	je	vous	livre	mon	poème,
Mon	cœur	ne	le	reconnaît	plus ;
Le	meilleur	demeure	en		moi-même.

Mes vrais vers ne seront pas lus[2].

On ne saurait donc s'en tenir à une simple analyse littéraire ; il est de toute nécessité de la compléter ; et par l'histoire de la vie propre de l'écrivain, et, au besoin, par l'observation directe, s'il s'agit d'un contemporain.

La biographie nous permet de suivre pas à pas, dans celui qui en est l'objet, les milieux qu'il a traversés, de découvrir sa méthode de travail, ses habitudes, ses manies, son tempérament. Ses lettres, ses causeries familières, ses lectures et ses amitiés, nous font pénétrer plus avant dans son intimité. « Ce sont des actes où se trahit la vraie nature de celui qui les commet[3]. » En comparant, puis en alliant ces divers procédés d'investigation, en se livrant tour à tour à une opération de contrôle et à un supplément d'information, nous avons quelque chance d'arriver, dans les limites du connaissable, à établir la formule psycho-physiologique, ou pathologique, d'un auteur.

Certes, la besogne est ardue et notre ambition ne va pas au-delà d'une connaissance relative ; tant de facteurs sont en cause dans ce problème complexe ! Comme l'écrit le philosophe que nous venons de citer, un homme, à sa naissance, n'est pas une table rase ; il a des aptitudes, des prédispositions, des virtualités de sentiments et d'idées ; il porte en lui tout un passé, qui contient en partie son avenir. *Il est l'aboutissant d'une longue série d'ancêtres.* De tous ceux dont le sang coule dans ses veines, et, en particulier, de ses derniers aïeux, il tient des puissances qui existent en lui à l'état latent, des germes qui sommeillent engourdis, mais vivants, dans les profondeurs de son être.

C'est l'ensemble de ces manières d'être, corporelles et mentales, qu'on désigne sous le nom d'hérédité.

Celle-ci a ses lois, mais combien incertaines et mystérieuses encore ! Et avec quelle prudence, avec quel tact, en devons-nous faire état ! Tout au plus, pourrions-nous parfois saisir une ressemblance physique entre père et fils, ou grand-père et petit-fils ; un trait de physionomie, un tic ou un geste familial, qui font plus ou moins revivre l'ancêtre dans un ou plusieurs de ses descendants ; des qualités ou des vices analogues, qui se retrouvent à travers maintes générations.

Assurément, il existe entre les différents ancêtres, paternels et maternels, de Jean de

La Fontaine, quelques affinités morales et certaines tendances communes.

Du côté paternel, ne se trouvent que « des esprits clairvoyants, probes et pondérés ». Les ascendants maternels sont plus actifs et plus intelligents. Ils sont « allègres, vifs, entreprenants, et leur longévité est légendaire ». Ils présentent aussi une anomalie physique, que le fabuliste ne manque pas de signaler, car il la présentait lui-même : les Pidoux sont remarquables par l'importance de leur appendice nasal. Le grand nez de La Fontaine est en parfait accord avec sa sensualité : c'est un sensuel et un gourmand ; la fillette et la feuillette ne se contrarient pas et font presque toujours bon ménage.

Pour expliquer la genèse d'un écrivain, il n'est pas indifférent de considérer le milieu terrestre et cosmique.

Cet écrivain a-t-il vécu dans un climat tempéré, dans une atmosphère lumineuse et sereine ? A-t-il, au contraire, reçu son éducation première dans un pays de brouillard, sous un ciel gris et terne, sur les bords d'une mer en courroux, ou dans des landes incultes et désolées ? Un reflet s'en retrouvera dans ses productions. Il y a, certainement, un rapport entre l'homme et l'air qui l'environne. Cette influence exogène, quelque malaisé qu'il soit de la déterminer, et quelque capricieuse qu'en soient les manifestations, n'en existe pas moins.

Les ascendants paternels du fabuliste étaient d'origine champenoise ; sa famille maternelle venait du Poitou ; bien que sa mère fût née à Coulommiers, ses aïeux étaient tous Poitevins. Si, comme le prétend Taine, le sol et le climat contribuent à façonner l'homme, nous devons retrouver, chez La Fontaine, l'empreinte des deux régions.

Du témoignage d'un médecin du xvii^e siècle, on a induit que la Champagne, pour une grande part au moins, a concouru à la formation du fabuliste. Les habitants de Château-Thierry, consigne Claude Galien[4], sont « courtois en leurs paroles, polis en leurs entretiens, complaisants en leur humeur, gentils en conversation, et civilisés dans leurs actions ». Ce sont là qualités banales, prosaïques, pourrait-on dire. Michelet, précisément, trouve « la Champagne un pays plat, d'un prosaïsme désolant » ; mais il découvre, en outre, chez le Champenois, un esprit de niaiserie maligne, qui ne saurait être le propre de La Fontaine.

C'est que, en fin de compte, – et l'un des plus doctes de nos professeurs en Sorbonne l'a fort bien établi, – rien n'est moins catégorique que la psychologie des races et des peuples, à plus forte raison celle des provinces ; rien de moins constant que la dépendance qu'on suppose entre le caractère d'un homme et celui de la région qui l'a vu naître[5].

Combien de fois les faits infligent un démenti à la théorie !

Alfred de Vigny est Tourangeau, comme Rabelais. Dijon a produit Bossuet, mais il ne peut renier Piron.

Chateaubriand et Lamennais sont Bretons ; Lesage et Brizeux le sont aussi. Quelle parenté découvre-t-on entre ces divers génies ? génies à un degré sensiblement

différent, le mot étant pris ici dans le sens de caractère propre à chacun d'eux.

N'est-il pas plus rationnel de rapprocher le Champenois La Fontaine du Quercynois Clément Marot, le Bisontin Charles Nodier du Bordelais Montaigne ? « Ce sont là des esprits-frères, comme il est des âmes-sœurs ; et ces familles d'esprits ou d'âmes, à l'inverse des familles naturelles, ne sont point fondées sur la communauté des origines. »

Il y a, toutefois, chez La Fontaine, un goût des choses rustiques, un sentiment de la nature, si rare au xvii^e siècle, qu'on le chercherait vainement chez d'autres écrivains contemporains du fabuliste, à part Mme de Sévigné, et qu'il pourrait bien tenir du sol natal. Château-Thierry n'était pas encore une ville, c'était un gros bourg, presque la campagne. La Fontaine est resté toute sa vie, par quelque côté, de Château-Thierry.

Ses aïeux paternels étaient des marchands qui, enrichis, se sont élevés aux fonctions publiques ; mais La Fontaine tenait plutôt de la branche maternelle, de niveau plus relevé. C'est assez l'ordinaire que le fils tienne de la mère, et la fille, par contre, du père.

Les Pidoux étaient des bourgeois qui ont occupé une situation dans la magistrature de leur pays (tels d'entre eux ont été maires de Poitiers), ou dans la médecine officielle ; des Pidoux ont été, successivement, médecins de Henri II, de Henri III et de Henri IV.

Jean Pidoux, le grand-père maternel de La Fontaine, qui a écrit sur la vertu et les usages de l'eau de Pougues, s'est diverti, à ses heures perdues, à de poétiques délassements : notons la rencontre, sans en tirer de trop absolues déductions. Avouons que toutes ces particularités, pour curieuses qu'elles soient, ne nous éclairent qu'insuffisamment sur la véritable nature de notre héros ; il est là, heureusement, pour dissiper nos incertitudes ; lui, « l'homme le plus ingénu et le plus vrai qui ait existé, qui toujours se plut à confier à sa muse ses projets, ses désirs, ses pensées les plus secrètes, ses inclinations les plus cachées, et qui a laissé en quelque sorte son âme entière par écrit [6] ».

Nul ne s'est autobiographié avec plus de complaisance. Il n'est poète, ancien comme moderne, qui ait, mieux que La Fontaine, vanté les agréments de la vie champêtre, les charmes de la solitude, les douceurs de la paresse.

Dès ses premiers essais, il fait une peinture de l'oisiveté, il adresse une invocation au sommeil :

... Toi que chacun réclame,
Sommeil, je ne viens pas t'implorer dans ma flamme ;
Conte à d'autres que moi ces mensonges charmants
Dont tu flattes les vœux des crédules amants.

.....
Tu sais que j'ai toujours honoré tes autels ;
Je t'offre plus d'encens que pas un des mortels,
Doux sommeil, rends-toi donc à ma juste prière[7].

On a pu dire de La Fontaine, avec assez d'exactitude, qu'il a dormi sa vie, comme

d'autres ont bâillé la leur ; mais, s'il a aimé le sommeil, s'il l'a chanté à différentes époques, il était, à véritablement parler, un dormeur éveillé.

S'il se réfugie dans la rêverie, sa pensée n'en est pas moins active. S'il vit dans un songe perpétuel, il n'en observe pas moins ce qui se passe autour de lui, sans que son observation aille, cependant, jusqu'à dénombrer, classer et comparer ; il aime la nature, mais il est bien loin d'être un naturaliste[8].

Il s'est représenté sous ses propres traits, « dormant, rêvant, allant par la campagne ». Il rêve, car

... que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?

L'hiver comme l'été, le matin comme le soir, que l'air soit frais ou qu'il soit chaud, notre « bonhomme » ne trouve rien de plus délectable que le sommeil :

L'Orient venait de s'ouvrir :
C'est un temps où le somme est dans sa violence
Et qui, par sa fraîcheur, nous contraint de dormir[9].

À quoi bon s'agiter, se démener ? La barque, conduite par le nautonier Caron, nous mènera toujours au port.

Son air, absent et lointain, lui attira parfois quelque désagrément, mais il n'en a cure ; l'anecdote, contée par des Réaux[10], a un air de vérité qui nous la fait tenir pour exacte :

« Sa femme dit qu'il rêve tellement qu'il est quelquefois trois semaines sans croire être marié. C'est une coquette qui s'est assez mal gouvernée depuis quelque temps : il ne s'en tourmente point. On lui dit : « Mais un tel cajole votre femme ! » — « Ma foi, répond-il, qu'il fasse ce qu'il pourra ; je ne m'en soucie point. Il s'en lassera comme j'ai fait. »

On connaît la suite de l'histoire : les consolateurs ne chômaient pas autour de la belle, qui se défendait d'autant moins qu'elle était plus attaquée. Plus audacieux ou plus heureux, un des assiégeants emporte d'assaut la place. La Fontaine, prévenu, ne s'en émeut point : mais l'opinion, à Château-Thierry, est jalouse de son honneur de mari ; elle le contraint à croiser le fer avec son rival, qui se trouve être, – pourrait-on s'en étonner ? – un de ses meilleurs amis. Le poète, qui n'a, de sa vie peut-être, tenu une épée, est vite hors de combat ; alors, tendant la main à son adversaire : « Maintenant, lui dit-il, j'ai fait ce que le public voulait ; je veux que tu viennes chez moi tous les jours, sans quoi je me battraï encore avec toi. » On n'est pas plus magnanime.

L'incident n'avait troublé qu'un instant son éternelle rêverie : il se trouvait si bien de somnoler ! Un collègue malicieux a insinué qu'il dormait même à l'Académie. Toujours est-il qu'il s'y rendait avec assiduité. Furetière lui reprochait son « avidité jetonnier » ; après tout, il n'était pas si riche qu'il pût faire fi de cet appoint à son maigre budget ; mais s'il fut un académicien ponctuel, n'était-ce pas plutôt que les

travaux du *Dictionnaire* étaient pour lui un bienfaisant narcotique ?

On est frappé, à lire les divers portraits qu'ont tracés de la Fontaine ceux qui l'ont connu, des jugements contradictoires qui ont été portés sur lui ; ses distractions et sa candeur, notamment, ont donné lieu aux commentaires les plus fantaisistes ; mais, tandis que ceux qui ont le mieux pénétré son caractère^[11] les mettent au compte d'une concentration, d'une absorption de pensée, d'une méditation plus ou moins profonde, d'autres les ont interprétées comme un manque d'intelligence et même de bon sens. C'est que incapable de tout effort de plaire, quand il ne se sentait pas attiré vers son interlocuteur, La Fontaine se repliait dans un mutisme obstiné ; tandis que, dans une société où il avait ses aises, il n'était homme de manières plus aimables, de conversation plus attachante.

La Bruyère, qui l'avait rencontré dans la maison de Condé, à laquelle il était attaché, avait cru devoir l'accabler de questions, de compliments ; La Fontaine avait balbutié de vagues remerciements ; aussitôt, l'impitoyable portraitiste de tracer ce croquis, vaguement ressemblant au modèle :

« Un homme paraît grossier, lourd, stupide ; il ne sait pas parler, ni raconter ce qu'il vient de voir. S'il se met à écrire, c'est le modèle des bons contes : il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle pas ; ce n'est que légèreté, qu'élégance, que beau naturel et que délicatesse dans ses ouvrages^[12]. »

M. le Prince (Condé) l'interpellait-il, c'était un tout autre homme, ce timide osait : « Il ne sera pas dit que M. le Prince me liera la langue » ; mais c'est sa plume qui parle et elle était plus brave que ses discours.

Sa timidité le rendait irrésolu :

On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire^[13].

Défaut de résolution ou souci de perfection ? L'un et l'autre, sans doute. Quoi qu'il en soit, cette attitude le desservait : on le prenait pour un grand enfant et comme tel on le traitait.

Pendant sa grande maladie, ses amis, Racine entre autres, étaient venus lui prodiguer leurs encouragements.

Comme il restait muet : « Hé ! laissez-le, s'exclama la commère qui lui servait de garde, il est plus bête que méchant. » Bête, oh ! que non pas ! Mais il faut convenir qu'il en avait les apparences.

« À sa physionomie, on n'eût pas deviné ses talents. Rarement il commençait la conversation et même, pour l'ordinaire, il y était si distrait qu'il ne savait ce que disaient les autres. Il rêvait à tout autre chose, sans qu'il pût dire à quoi il rêvait. Si, pourtant, il se trouvait entre amis, et que le discours vînt à s'animer par quelque agréable dispute, surtout à table, alors il s'échauffait véritablement, ses yeux s'allumaient : c'était La Fontaine en personne et non pas un fantôme revêtu de sa figure. »

Celui qui nous fournit ces indications, s'il n'avait pas vécu dans le commerce de La Fontaine, avait connu plusieurs de ses amis, qui l'avaient renseigné sur les faits et gestes du fabuliste ; aussi, les renseignements qu'il nous donne sont-ils précieux à recueillir. Continuons à le feuilleter.

« On ne tirait rien de lui dans un tête-à-tête, à moins que le discours ne roulât sur quelque chose de sérieux et d'intéressant pour celui qui parlait. Si des personnes dans l'affliction s'avisait de le consulter, non seulement il écoutait avec grande attention, mais, je le sais de gens qui l'ont éprouvé, il s'attendrissait, il cherchait des expédients, il en trouvait ; et cet idiot (c'est d'Olivet, notre informateur, qui parle) qui, de sa vie, n'a fait à propos une démarche pour lui, donnait les meilleurs conseils du monde : autant il était sincère dans ses discours, autant il était facile à croire tout ce qu'on lui disait. » Oui, c'est bien ainsi que nous nous le représentons : crédule et distrait à un point qui dépasse la mesure. Les témoignages abondent, qui l'attestent ; d'aucuns sont connus, d'autres le sont moins, celui-ci par exemple.

La Fontaine avait dédié ses fables au Dauphin ; il lui vint le désir – car sous son apparence de modestie, il n'était pas sans vanité – de les présenter lui-même à Monseigneur, puis au Roi ! Mais ici convient-il de céder la plume à celui qui narre l'aventure :

« Le Roi le reçut avec une bonté dont, malgré sa distraction, il fut forcé de s'apercevoir (*sic*). Bontemps, premier valet de chambre, chargé d'en prendre soin, lui fit voir les appartements et les jardins et disait à tous les seigneurs qu'il rencontrait : *Messieurs, voilà M. de la La Fontaine !* La promenade fut suivie d'un grand dîner et le dîner d'une bourse de mille pistoles, qu'il lui donna de la part du Roi. Enivré de tant de faveurs et hors de lui-même, il remonte, en rêvant, dans son fiacre, descend à la porte des Tuileries, paie son cocher et regagne à pied la rue d'Enfer, où il demeurait... »

Toujours distrait, La Fontaine oublie sa bourse dans la voiture ; mais, heureusement, il s'en aperçoit assez tôt pour courir à la station, où il reconnaît les chevaux qui l'ont conduit : l'argent est retrouvé intact dans la bourse, restée sous le coussin.

Il y a, évidemment, une apparence de fantaisie dans ce récit, ne fût-ce que les dix mille livres données par le roi. Louis XIV n'était pas coutumier de pareilles générosités ; mais une fois n'est pas coutume. À supposer que le conte ait été forgé à plaisir, il est bien dans le caractère du sujet.

Passons sur les menues peccadilles, comme l'erreur amusante^[14] qu'il commit sur le nombre des enfants du surintendant Fouquet, son protecteur ; ou la lanterne dont il se munit, par un clair de lune splendide, pour éclairer une escapade.

À la réflexion, nous serions tenté de croire que La Fontaine était distrait quand la société l'ennuyait ; son esprit s'évadait du milieu où on n'avait pas réussi à le fixer, comme dans la circonstance qui suit.

Un financier avait prié un certain nombre de ses amis, pour leur faire voir de près le fabuliste. Mais celui-ci, peu soucieux de jouer le rôle de bête curieuse, mangea et but tout son saoul et ne desserra pas les dents. Comme le dîner se prolongeait, il se leva

de table avant la fin, alléguant pour prétexte une séance à l'Académie. On lui fit observer qu'il avait grandement le temps d'y arriver. « Eh bien, répondit-il, je prendrai par le plus long. » De tout autre que de La Fontaine, on eût considéré la saillie comme une impertinence, mais on crut, ou on feignit de croire, qu'il n'avait pas pris garde à ce qu'il disait.

Au vrai, il avait des bizarreries de caractère, des inquiétudes, qui ouvrent un jour assez inattendu sur sa complexion mentale. Écoutons-le s'en plaindre :

Sire, Acante est un homme inégal à tel point
Que, d'un moment à l'autre, on ne le connaît point ;
Inégal en amour, en plaisir, en affaire ;
Tantôt gai, tantôt triste, un jour il désespère,
Un autre jour il croit que la chose ira bien.
Pour vous en parler franc, nous n'y connaissons rien.

Lamartine a caractérisé cet état particulier dans un vers empreint de nostalgie :

C'est le vague tourment d'une âme qui s'ennuie.

L'ennui, le frère de l'inquiétude, dont il se plaignait déjà dans ses *Élégies*, l'ennui est, d'après un biographe plus récent de La Fontaine[15], le trait fondamental de son caractère[16] :

À guérir un atrabilaire,
Oui, Champmeslé saura mieux faire
Que de Fagon tout le talent ;
Pour moi, j'ose affirmer d'avance
Qu'un seul instant de sa présence
Peut me guérir incontinent.

Toute sa vie le fabuliste a souffert de ce mal, qui est celui des imaginations trop vives. « Très longtemps, le rêveur a trompé ce besoin dans des paresse somnolentes, d'autant qu'à ses langueurs il faisait succéder alors des élans physiques, des ardeurs d'enthousiasme ou de travail intellectuel : ainsi tant que la vie active servait de correctif à la vie du rêve, il puisait dans l'une des forces pour l'autre. »

Cette ardeur au plaisir, qu'il a toujours montrée, n'était que pour dissiper sa mélancolie[17], son incurable tristesse.

Volupté ! Volupté ! qui fus jadis maîtresse
Du plus bel esprit de la Grèce,
Ne me dédaigne pas, viens-t-en loger chez moi,
Tu n'y seras pas sans emploi.
J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout ; il n'est rien

Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique[18].

Il aspire à la solitude, au repos :

*Solitude où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais ?*

.....
Je ne dormirai point sous de riches lambris,
Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
En est-il moins profond et moins plein de délices[19] ?

Cet appétit de sommeil, qui n'est jamais satisfait, ne révèle-t-il pas un être indolent, lymphatique à un degré éminent et paraîtra-t-il exagéré de dire que La Fontaine se sent toujours fatigué, à la manière des neurasthéniques ?

Un soir, il s'avise de veiller un peu plus que d'ordinaire pour écrire à sa femme ; il s'en plaint, oh ! doucement car il est, dit-il, « enfant de la paresse et du sommeil[20] ». Dans sa propre épitaphe, ne nous confesse-t-il pas qu'il a passé la moitié de son temps à dormir et l'autre à ne rien faire[21] ? C'est donc que l'effort lui coûtait et qu'il était vite las.

C'est un indolent, a-t-on dit, qui ne sait jamais vaincre son aversion ni son dégoût pour l'effort. C'est un écrivain qui ne s'occupe qu'en s'amusant, ou du moins pour s'amuser. Il dort tant qu'il plaît au sommeil et il aime bien à se lever sans savoir que faire. Il vit dans un état d'apathie qui le tient loin des soucis de la vie pratique... *Il présente tous les signes de la neurasthénie : fatigue et inertie[22].* S'il se détache, par la pensée, du monde qui l'entoure, c'est pour rentrer en lui-même, où il trouve moins d'ennui[23].

Il a toute la sérénité de l'égoïsme[24] ; il connaît ses torts, il les confesse, mais il ne songe pas à s'en guérir.

Le nœud d'hymen veut être respecté,
Veut de la foi, veut de l'honnêteté.

.....
Je donne ici de bons conseils, sans doute,
Les ai-je pris pour moi-même ? Hélas ! non !

En réalité, il n'est pas fixé ; c'est un inconséquent, c'est-à-dire un impulsif ; il est à la merci des circonstances, changeant d'avis sans raison, du moins apparente, louant aujourd'hui ce qu'il condamnait la veille.

Parfois, il vante les avantages de l'union régulière ; à d'autres moments, il se déclare partisan de l'amour libre. Ce besoin d'aimer le possédera jusqu'au seuil de la tombe : à 67 ans, il perd sa route, préoccupé qu'il était des beaux yeux, « de la peau délicate

et blanche[25] » d'une jeune fille de 15 ans qui lui avait tourné la tête.

Ce n'est que lorsque sonnera l'heure des infirmités – il s'intitulait plaisamment le « chevalier du rhumatisme », – quand apparaîtront les signes de la décadence, que l'épicurien se convertira pour de bon et se disposera à finir chrétiennement.

D'une constitution vigoureuse, en somme, La Fontaine a souffert, tardivement, du rhumatisme, qu'il appelle une invention du diable. Nous ne le voyons s'en plaindre que dans une lettre au père Bouhours, de novembre ou décembre 1687, et dans sa réponse à Saint-Évremond, de la même année ; c'est là que se trouvent les vers bien connus :

... Tourment qu'à mes vieux jours
L'hiver de nos climats promet comme apanage !
Crois-moi, triste tourment, consens à notre adieu :
Triste fils de Saturne, hôte obstiné d'un lieu,
Rhumatisme, va-t'en. Suis-je ton héritage ?
Suis-je un prélat ? Crois-moi, consens à notre adieu ;
En ma faveur, change de lieu.
Déloge, enfin, ou dis que tu veux être cause
Que mes vers comme toi deviennent mal plaisants.
S'il ne tient qu'à ce point, bientôt l'effort des ans
Fera, sans ton secours, cette métamorphose ;
De bonne heure il faudra s'y résoudre sans toi.

On a parlé d'affaiblissement mental ; on cite toujours, à ce propos, la lettre de Ninon de Lenclos à Saint-Évremond[26], mais ce n'était chez lui que l'effet de la vieillesse.

Le bonhomme tombé en enfance, la légende n'eut pas de peine à s'établir ; la vérité est qu'il était resté parfaitement conscient, aussi bien dans ses actes que dans ses paroles. Les conseils et l'amitié de madame de La Sablière avaient préparé sa conversion, la maladie et la vision de la fin firent le reste.

On a prétendu que le dénouement fut avancé par l'usage inopportun d'une tisane rafraîchissante, qu'il prit pour se guérir d'un grand échauffement causé par les remèdes qu'on lui avait administrés pendant sa maladie : cette assertion de Walckenaer ne repose sur aucune base sérieuse ; nous ne l'avons pas relevée ailleurs que chez cet auteur et elle est, du reste, trop vague pour en faire état. N'oublions pas, au surplus, que La Fontaine mourut âgé de soixante-treize ans, neuf mois et cinq jours : les Parques n'attendent pas toujours aussi longtemps pour nous frapper, sans y mettre d'artifice.

Devant la mort, La Fontaine fut ce qu'il avait été durant toute sa vie : simple et vrai, ingénu et sincère.

Son meilleur ami, le chanoine de Maucroix, l'a peint tout entier, en disant : « C'était l'âme la plus candide que j'aie jamais connue. »

Comment ne pas se montrer disposé à l'indulgence envers qui se livre à nous dans toute la sincérité de son âme, ne cherchant à rien dissimuler de ses écarts ou de ses

erreurs ?

C'est ce qui, devant le Tribunal de la postérité, assure à Jean de La Fontaine toutes les sympathies. En dépit de ses fautes et de l'incohérence de sa vie, n'y eût-il pas eu le charme de son œuvre pour plaider en sa faveur, la cause du fabuliste était gagnée quand même.

Notes :

1. ↑ Jean-Paul Nayrac, *La Fontaine* (Introduction).
2. ↑ Sully-Prudhomme, *Stances et Poèmes*.
3. ↑ *La Méthode scientifique de l'histoire littéraire*, par G. Renard. Paris, 1900.
4. ↑ Claude Galien, cité par Salesse, *Un coin de la Champagne et du Valais au xvii^e siècle ; Jean de La Fontaine, Marie Héricart*, p. 23.
5. ↑ G. Michaut, *La Fontaine*. Paris, 1913.
6. ↑ *Hist. de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine*, par C.-A. Walckenaer, membre de l'Institut. Paris, 1820.
7. ↑ *Fables nouvelles et autres poésies*, 1771, in-12, 28.
8. ↑ Nous consacrons un chapitre aux « Connaissances scientifiques de La Fontaine », dans notre ouvrage en préparation : *Évadés et médecins amateurs*.
9. ↑ *Contes de J. de La Fontaine : La Fiancée du roi de Garbe*.
10. ↑ *Historiettes*, II, 370.
11. ↑ « Ses célèbres distractions, dont on s'est parfois trop diverti, ne sont pas un signe de faiblesse mentale, mais au contraire la preuve d'une puissance d'attention et de concentration psychique remarquable. » Nayrac, 32.
12. ↑ Ch. XII des *Jugements*, t. II de l'édition in-12 (Paris, 1768), 83 ; cf. 466 de l'édition de 1690.
13. ↑ Voir la fable *Le Chat et le Renard*.
14. ↑ Michaut, *op. cit.*, 105.
15. ↑ Louis Roche, *la Vie de Jean de La Fontaine*. Paris, 1913.
16. ↑ Sur ce point encore, nous avons l'aveu de l'intéressé ; dans une lettre écrite à la Champmeslé, en 1676, nous relevons : « Que vous aviez raison, mademoiselle, de dire qu'ennui galoperait avec moi devant que j'aie perdu de vue les clochers du grand village ! C'est chose si vraie que je suis présentement d'une mélancolie qui ne pourra, je le sens, se dissiper qu'à mon retour à Paris. »
17. ↑ « Au travers de toute sa vie, La Fontaine, malgré sa nature joyeuse, épicurienne, sans ostentation cependant, a gardé un arrière-fonds de mélancolie... » Paul Nayrac, *L'État mental et le caractère de La Fontaine* (*Bulletin de l'Institut général psychologique*, n° 4, 4^e année, 1904).
18. ↑ *Les Amours de Psyché et de Cupidon*, livre II.
19. ↑ Livre XI, fable IV : *Le Songe d'un habitant du Mogol*.
20. ↑ Lettre à sa femme (*Œuvres complètes*, IX, 247).
21. ↑

Jean	s'en	alla	comme	il	était	venu,	
Mangea	le	fonds	avec	le	revenu,		
Tint	les	trésors	chose	peu	nécessaire.		
Quant	à	son	temps,	bien	sut	le	dispenser,
Deux	parts	en	fit,	dont	il	souloit	passer,
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.							

22. ↑ Nayrac, 190.

23. ↑

Il se lève au matin, sans savoir pour quoi faire ;
Il se promène, il va, sans dessein, sans sujet ;
Et se couche le soir, sans savoir d'ordinaire

Ce que dans le jour il a fait.

- 24.↑ Ce qualificatif a-t-il besoin d'être justifié ? Il n'est qu'à se rappeler sa conduite à l'égard de sa femme, à l'égard de son fils. Le premier moment d'émotion passé, car il est très émotif et a tout d'abord les sens troublés, il est très impressionné par la disgrâce de Fouquet, par la mort de sa bienfaitrice Mme de La Sablière ; mais comme il les oublie vite !
- 25.↑ Il ne reste jamais indifférent aux yeux qui lancent « feu et flamme ». La couleur blanche l'excite particulièrement : des pieds blancs, une gorge blanche, voilà ce qui l'attire surtout dans une femme, mais le blanc naturel et non l'artificiel.
- 26.↑ Voici le texte de l'épître : « J'ai su que vous souhaitiez La Fontaine en Angleterre ; la tête est bien affaiblie. C'est le destin des poètes : Le Tasse et Lucrèce l'ont éprouvé. Je doute qu'il y ait du philtre pour La Fontaine : il n'a guère aimé de femmes qui en eussent pu faire la dépense. » Ninon seule, sans doute, eût réalisé le miracle ; que le Bonhomme n'a-t-il pensé à elle !

J.-J. ROUSSEAU

On a étudié bien des fois le « cas J.-J. Rousseau » et nous n'oserions affirmer qu'on soit parvenu à le définitivement élucider ; c'est qu'il n'en est pas de plus complexe, de plus difficile en raison de sa complexité même.

À ne parler que de sa maladie mentale, – pour les maux physiques, on a cru devoir appeler à son chevet, rétrospectivement, plus de dix spécialistes en consultation ! – on cherche vainement une étiquette pour désigner un mal qui ne saurait être univoque.

Si nous remontons à ses origines, si nous étudions son ascendance, nous pouvons, cependant, planter déjà quelques jalons.

La seule allusion qu'ait faite Jean-Jacques à son hérédité morbide, nous la découvrons dans cette phrase : « Un premier ressentiment de sciatique, *mal héréditaire* dans ma famille, m'effrayait avec raison. » Cette diathèse rhumatismale devait donc exister, soit dans sa parenté directe, soit dans ses collatéraux. Les documents ne nous autorisent pas, cependant, à l'affirmer d'une manière catégorique ; tout ce qu'ils nous révèlent, c'est que la mère de J.-J. Rousseau est morte huit jours après l'avoir mis au monde.

Sur son père, nous sommes mieux renseignés. Il éleva l'enfant jusqu'à l'âge de dix ans, avec des apparences de tendresse, puis il le laissa dans un demi-abandon.

Le père de Rousseau était, rapporte-t-on, vif, emporté, batailleur, ne craignant ni les excès du plaisir, ni ceux de la bonne chère : un jouisseur, dirait-on dans le style d'aujourd'hui.

Esprit bouillant et chimérique, prompt aux coups de main et aux coups de tête, ce brouillon irascible avait un don personnel de plaire, de charmer, de séduire, que son fils héritera de lui.

On le représente d'une instabilité extrême, qui le vit vivre durant une partie de son existence à Constantinople, loin de sa femme, des siens et de sa patrie.

Outre Jean-Jacques, Isaac Rousseau eut un autre fils, François, qui partit pour l'Allemagne de bonne heure et dont on perd complètement la trace.

Père et frère migrants, fait ressortir avec sa précision et sa lucidité habituelles, le professeur Régis (de Bordeaux), voilà déjà qui est significatif ; mais, dans la famille[1] de Rousseau, ce ne sont pas les seuls exemples d'*errantisme* ou d'*impulsivité migrative* que l'on ait à noter.

Trois de ses oncles paternels s'expatrient : du côté maternel, un oncle émigre à 58 ans, dans la Caroline du Sud. Pour qui sait le caractère nettement héréditaire de ce que l'éminent psychiatre dont nous venons de citer le nom a désigné sous le vocable de « dromomanie », il n'y a pas lieu d'être surpris que Jean-Jacques se soit plu à mener une vie errante ; que les déplacements soient devenus pour lui des besoins ; qu'il n'ait jamais pu rester deux ou trois jours en place sans se contraindre et sans en souffrir ; que la solitude l'ennuyât ; qu'il ait eu sans cesse besoin de changer de place, ne se trouvant bien nulle part[2].

Ces *fugues* sont-elles pathologiques ?

Chez les uns, elles ne sont que l'indice de l'amour passionné du mouvement, de l'existence libre de toute entrave, de la volupté qu'ils éprouvent à vivre à l'état de nature. Ce sont des fervents de la marche, des amoureux du plein air, qui éprouvent du bonheur à aller à travers bois et montagnes, en compagnie des rêves et des chimères qui leur tiennent lieu de compagnons de route.

« Jamais, confesse Jean-Jacques[3], je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose ainsi dire, que dans les voyages que j'ai faits tout seul et à pied. La marche a quelque chose qui anime et avive mes idées ; je ne puis presque penser quand je reste en place ; il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit. La vue de la campagne, la succession des aspects agréables, le grand air, le grand appétit, la bonne santé que je gagne en marchant, la liberté du cabaret, l'éloignement de tout ce qui me fait sentir ma dépendance, de tout ce qui me rappelle à ma situation, tout cela dégage mon âme, me donne une plus grande audace de penser, me jette en quelque sorte dans l'immensité des êtres pour les combiner, les choisir, me les approprier à mon gré, sans gêne et sans crainte. Je dispose en maître de la nature entière ; mon cœur, errant d'objet en objet, s'unit, s'identifie à ceux qui le flattent, s'entoure d'images charmantes, s'enivre de sentiments délicieux. Si, pour les fixer, je m'amuse à les décrire en moi-même, quelle vigueur de pinceau, quelle fraîcheur de coloris, quelle énergie d'expression je leur donne ! On a, dit-on, trouvé de tout cela dans mes ouvrages, quoique écrits vers le déclin de mes ans. Oh ! si l'on eût vu ceux de ma première jeunesse, ceux que j'ai faits durant mes voyages, ceux que j'ai composés et que je n'ai jamais écrits !... Pourquoi, direz-vous, ne pas les écrire ? Et pourquoi les écrire ? vous répondrai-je ; pourquoi m'ôter le charme actuel de la jouissance, pour dire à d'autres que j'avais joui ? Que m'importaient des lecteurs, un public et toute la terre, alors que je planais dans le ciel ? D'ailleurs, portais-je avec moi du papier, des plumes ? Si j'avais pensé à tout cela, rien ne me serait venu. Je ne prévoyais pas que j'aurais des idées ; elles viennent quand il leur plaît, non quand il me plaît. Elles ne viennent point ou elles viennent en foule, elles m'accablent de leur nombre et de leur force. Dix volumes par jour n'auraient pas suffi. Où prendre du temps pour les écrire ? En arrivant, je ne songeais qu'à bien dîner. En partant, je ne

songeais qu'à bien marcher. Je sentais qu'un nouveau paradis m'attendait à la porte ; je ne songeais qu'à l'aller chercher. »

Jean-Jacques a longtemps été un de ces « Chemineaux », ni tristes, ni inquiets, n'ayant nul souci de l'avenir, « couchant à la belle étoile et dormant étendu par terre, sur un banc, aussi tranquillement que sur un lit de roses ».

Mais, à côté de ces fugues naturelles, sinon normales, on constate, chez lui, d'autres fugues, provoquées par des idées délirantes de persécution, présentant, « dans leur type et dans leur mode d'exécution, les caractères des raptus d'inquiétude... ; fugues tremblantes, apeurées, pleines d'effroi, rappelant la fugue panophobique du mélancolique anxieux aigu, celle du délirant onirique voulant échapper à ses terribles visions, ou celle de la foule humaine fuyant un affreux sinistre.

Ces crises d'apeurement anxieux s'observent chez les persécutés mélancoliques, « l'élément mélancolie ou de résignation l'emportant, dans le complexe psychopathique, sur l'élément délire de persécution » (Régis).

Le terme de psychopathie vient de venir sous notre plume : psychopathe, Rousseau le fut, sans conteste.

Parlant de sa nature nerveuse, impressionnable, ondoyante, il se peint admirablement quand il nous décrit son « caractère efféminé, mais pourtant indomptable, qui, flottant toujours entre la faiblesse et le courage, entre la mollesse et la vertu, l'a jusqu'au bout mis en contradiction avec lui-même et a fait que l'abstinence et la jouissance, le plaisir et la sagesse lui ont également échappé ». On retrouve là en germe, remarque très sensément le docteur Girardet, les inégalités, les oscillations, les contradictions de son caractère qui, plus tard, en s'accroissant, feront de lui le névrosé, le psychasthénique que l'on sait.

Ces fantaisies, ces caprices, qu'on pardonnerait à peine à une femme ayant des nerfs de petite maîtresse, et dont Jean-Jacques s'accuse sans ménagement, cette impatience de tout joug, cette libération de toute contrainte, ces bizarreries de caractère, quand elles se heurtent à la pratique de la vie, amènent une réaction inévitable.

Il ne faut pas s'attendre à trouver uniquement, chez l'auteur des *Confessions*, les grands stigmates mentaux de la névrose dans leur commune banalité : ces stigmates existent, mais ils sont noyés et comme perdus dans un ensemble de particularités qui, pour être moins habituelles, n'en appartiennent pas moins à l'état neurasthénique[4].

Ainsi, ce que l'on a nommé l'*adynamie psychique*, le pendant de l'adynamie musculaire, est aisé à relever chez Rousseau. Cet état de fatigue sous l'influence de la moindre contention d'esprit, qui succède à une période de très grande activité du cerveau, cet affaiblissement de la mémoire, cette impuissance de la volonté, qui succèdent à un effort considérable, J.-J. Rousseau nous les expose en « clinicien de lettres » consommé.

« Il faut, écrit-il[5], que je ne sois pas né pour l'étude, car une longue application me fatigue à tel point, qu'il m'est impossible de m'occuper une demi-heure de suite avec force du même sujet, surtout en suivant les idées d'autrui. Quand j'ai suivi durant

quelques pages un auteur qu'il faut lire avec application, mon esprit l'abandonne et se perd dans les nuages. Si je m'obstine, je m'épuise inutilement : les éblouissements me prennent, je ne vois plus rien. »

Le manque de mémoire est une autre conséquence de l'adynamie psychique dont J.-J. Rousseau a offert les symptômes. Ce passage des *Confessions* ne laisse, à cet égard, aucun doute.

« ... Je passai de là à la géométrie élémentaire, car je n'ai jamais été plus loin, m'obstinant à vouloir vaincre *mon peu de mémoire*, à force de revenir cent et cent fois sur mes pas et de recommencer incessamment la même marche... Après cela venait le latin. Je me perdais dans ces foules de règles et, en apprenant la dernière, j'oubliais tout ce qui avait précédé. Une étude de mots n'est pas ce qu'il faut à un homme *sans mémoire*, et c'était précisément pour forcer ma mémoire à prendre de la capacité que je m'obstinais à cette étude... Je m'étais mis dans la tête de me donner par force de la mémoire ; je m'obstinais à vouloir apprendre par cœur. Pour cela, je portais toujours avec moi quelque livre, qu'avec une peine incroyable j'étudiais et repassais, tout en travaillant. Je ne sais pas comment l'opiniâtreté de ces vains et continuels efforts ne m'a pas enfin rendu stupide. Il faut que j'aie appris et réappris bien vingt fois les églogues de Virgile, dont je ne sais pas un seul mot... »

Cependant il reconnaît avoir une mémoire, relativement fidèle, des sensations qu'il a ressenties, des émotions qu'il a éprouvées. S'il a pu vingt fois apprendre et désapprendre les églogues de Virgile, il n'a jamais oublié les deux vers *Malo me Galathea petit...*, tableau pittoresque et peinture du cœur féminin. L'air d'un hymne entendu de son lit avant le jour, un dimanche de l'Avent, à Annecy, un petit motet chanté avec la Merceret, le morceau ravissant qui a enchanté son réveil à l'Opéra de Venise, ne sont jamais sortis de sa mémoire, parce que la sensibilité affective les y avait fixés[6]. Cette mémoire de la sensation est si forte, chez Rousseau, que, s'il a lu un livre en état de maladie, il ne peut le relire avec plaisir : « Une déplaisante mémoire locale lui rend, avec l'idée du livre, celle des maux ressentis en le lisant. » Aussi se garde-t-il, quand il souffre, de se livrer à la lecture d'un auteur qu'il aime, afin de ne pas avoir à le rejeter plus tard.

Cœur vif, esprit lent, pourrait-on le définir en quatre mots. « Je sentis avant que de penser, confesse-t-il ; c'est le sort commun de l'humanité ; je l'éprouvai plus qu'un autre[7]. » Et ailleurs :

« Deux choses presque inaliables s'unissent en moi, sans que j'en puisse concevoir la manière : un tempérament très ardent, des passions vives, impétueuses, et des idées lentes à naître, embarrassées et qui ne se présentent jamais qu'après coup. Cette lenteur de penser, jointe à cette vivacité de sentir, je ne l'ai pas seulement dans la conversation, je l'ai même seul quand je travaille[8]. »

Cette sensibilité excessive, il en a offert des manifestations multiples. L'auteur de *La Nouvelle Héloïse* aime à porter à ses lèvres « la coupe amère et douce de la sensibilité ». On ne sait pas quelle douceur c'est de s'attendrir sur ses propres maux et sur ceux des autres.

L'impressionnabilité affective est le fond de son tempérament et les preuves en abondent.

La première fois qu'il a revu Genève, il a failli se trouver mal en traversant les ponts ; jamais il n'est entré dans cette ville, que tremblant et presque défaillant.

À une représentation d'*Alzire* joué et mal joué à Grenoble, il fut ému jusqu'à perdre la respiration ; les palpitations qu'il éprouva furent si violentes, qu'il en fut vivement incommodé.

À Venise, il s'endort à l'Opéra ; quand il ouvre les yeux il entend un chant si divin qu'il lui semble être dans le Paradis.

Un jour, il voit un de ses amis s'approcher d'un précipice ; il se jette à ses genoux, le suppliant en grâce de ne pas récidiver parce qu'il lui avait donné une émotion telle, qu'il appréhendait d'en ressentir une pareille.

Il ne pouvait entendre seulement prononcer le nom de quelqu'un qui lui était antipathique, sans un mouvement convulsif^[9].

La vue des derniers abois d'un cerf et ses « larmes attendrissantes » lui serraient le cœur. Il se serait gardé d'offenser une fourmi (*sic*) ou de faire le moindre mal à une mouche. Il jouissait du plaisir qu'ont les animaux à échapper aux embûches que l'homme leur tend, dans sa cruauté jamais assouvie.

Cette sensibilité est-elle toujours la source de la pitié ? Robespierre, l'élève de Jean-Jacques, et Marat^[10], son admirateur, répondront pour nous. Toutefois, Rousseau est plus compatissant à autrui ; la haine et l'esprit de vengeance lui sont restés étrangers^[11]. Il est possédé d'un tel besoin d'aimer que l'union la plus étroite des corps ne suffit pas toujours à son appétit d'amour. Quand la passion le mène, il n'a aucune retenue, ni dans le langage, ni dans l'acte.

En 1740, il s'éprend, à Lyon, de Mlle Serre, à laquelle il s'engage à faire connaître « la véritable félicité ». Il serait capable de fureur érotique, si la faculté qu'il possède à un degré si éminent de jouir par l'imagination, ne le préservait des voluptés brutales, ne lui en inspirait l'aversion et le dégoût.

L'imagination ! Elle lui a joué les plus mauvais tours, si elle lui a procuré, d'un autre côté, les plus parfaites jouissances.

À l'entendre, il est doué d'une imagination qu'il est « impossible aux hommes et difficile à la nature elle-même » de passer en richesse. Elle l'identifie aux personnages de ses lectures, et lui fait partager le bonheur ou le malheur des héros de fiction dont il lit les exploits. Il peuple les bosquets de l'Ermitage des créatures idéales de l'*Héloïse* ; il n'a pas seulement composé le roman, il l'a vécu, au moins par l'imagination.

Aux *Scuole* de Venise, il a entendu s'élever, de tribunes grillées, les voix fraîches, angéliques de jeunes filles qui doivent être non moins belles que les anges ; en réalité, ce sont d'affreux laiderons : l'une est borgne, l'autre est marquée de la petite vérole. Le premier instant de désillusion passé, il plaît à Rousseau de les transfigurer, et, sous le charme de la mélodie, il s'obstine à les trouver ravissantes. La fée Imagination ne

transforma-t-elle pas une vulgaire servante d'auberge en Dulcinée du Toboso ?

Selon l'heureuse expression d'un psychologue très averti[12], « l'imagination a ses sains et ses malades, ses heureux et ses malheureux ». Si les moments de la plus vive félicité de Rousseau ont été l'œuvre de ses rêveries, il a dû ses tourments les plus sensibles à l'idée-fantôme qui, par moments, fait de ce pauvre grand homme le bourreau de lui-même.

Lascif, il a joui par-dessus tout de l'amour des sylphides ; sa vraie et unique maîtresse a été Julie. C'est en songeant à lui-même que Jean-Jacques écrit : « Le pouvoir immédiat des sens est borné : c'est par l'entremise de l'imagination qu'ils font leurs plus grands ravages. »

On pense aussitôt à son aventure avec madame d'Houdetot, où son imagination, plus ardente que ses sens, l'a complètement *inhibé*.

Dans d'autres circonstances, au contraire, et selon l'humeur du moment, toute timidité disparaît chez Rousseau, qui se laisse aller à la fougue de son tempérament. Cette humeur incertaine variable, Rousseau la note comme une des singularités de son caractère.

« Cette singularité, dit-il, a eu tant d'influence sur ma conduite, qu'il importe de l'expliquer : j'ai des passions très ardentes, et, tandis qu'elles m'agitent, rien n'égale mon impatience : je ne connais plus ni ménagement, ni respect, ni bienséance ; je suis cynique, effronté, violent, intrépide : il n'y a ni honte qui m'arrête, ni danger qui m'effraie ; hors le seul objet qui m'occupe, l'univers n'est plus rien pour moi. Mais tout cela ne dure qu'un moment et le moment d'après me rejette dans l'anéantissement.

« Prenez-moi dans le calme, je suis l'indolence et la timidité mêmes ; tout m'effarouche, tout me rebute : une mouche, en volant, me fait peur ; un mot à dire, un geste à faire, épouvantent ma paresse ; la crainte et la honte me subjuguent à tel point que je voudrais m'éclipser aux yeux de tous les mortels. S'il faut agir, je ne sais que faire ; s'il faut parler, je ne sais que dire ; si l'on me regarde, je suis tout décontenancé.

« Quand je me passionne, je sais trouver quelquefois ce que j'ai à dire ; mais dans les entretiens ordinaires, je ne trouve rien, rien du tout ; ils me sont insupportables, par cela seul que je suis obligé de parler[13]. »

On ne saurait mieux peindre les intermittences et les angoisses de la timidité. Avec madame d'Houdetot, Jean-Jacques est resté « en panne » ; avec madame de Warens, il s'était montré, au contraire, singulièrement éloquent ! Il ne cherche pas à l'expliquer, il le constate, simplement.

« Comment, écrit Rousseau, relatant sa première entrevue, avec madame de Warens, comment, en approchant pour la première fois d'une femme aimable, polie, éblouissante, d'une dame d'un état très supérieur au mien, dont je n'avais jamais abordé la pareille... comment me trouvais-je à l'instant aussi libre, aussi à l'aise que si j'avais été parfaitement sûr de plaire ? Comment n'eus-je pas un moment d'embarras,

de timidité, de gêne ? Naturellement honteux, décontenancé, n'ayant jamais vu le monde, comment pris-je avec elle, du premier jour, du premier instant, les manières faciles, le langage tendre, le ton familier que j'avais dix ans après, lorsque la plus grande intimité l'eut rendu naturel[14] ? »

C'est sans doute que, comme tous les timides, Rousseau a eu ses bonnes fortunes, et ce sont celles qu'il se plaît le plus à raconter.

Le timide passe par des alternatives de crainte et d'audace et, comme il est extrême en tout, ou il paie d'effronterie, ou il meurt de honte[15].

Tous les timides ont de ces métamorphoses, de ces changements à vue. Rousseau est, tour à tour, grognon et enjoué, stupide et brillant ; tantôt réservé, tantôt indiscret ; contraint ou osé ; expansif et cordial, ou, au contraire, soupçonneux et farouche.

Dans la société, dans les salons, le timide se montre gauche, « empêtré », non point qu'il n'ait autant d'esprit que beaucoup d'autres, mais c'est « l'esprit de l'escalier » : quand on le rattrape, il est déjà trop tard. Rousseau a eu cet esprit au plus haut degré, il en convient en maints passages de son œuvre.

« J'ai, dit-il, des passions vives, impétueuses, et des idées lentes à naître, embarrassées et qui ne se présentent jamais qu'après coup... Il faut que je sois de sang-froid pour penser. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que j'ai cependant le tact assez sûr ; de la pénétration, de la finesse même, *pourvu qu'on m'attende...* Cette lenteur de penser, jointe à cette vivacité de sentir, je l'ai même seul et quand je travaille ; mes idées s'arrangent dans ma tête avec une incroyable difficulté ; elles y circulent sourdement, elles y fermentent jusqu'à m'émouvoir, m'échauffer, me donner des palpitations ; et, au milieu de toute cette émotion, je ne vois rien nettement, je ne saurais écrire un seul mot : *il faut que j'attende*. Insensiblement ce grand mouvement s'apaise, le chaos se débrouille et chaque chose vient se mettre à sa place, mais lentement et après une longue et confuse agitation[16]. »

Le timide à la manière de Rousseau manque d'usage ; il aimerait la société comme un autre, s'il n'était sûr de s'y montrer non seulement à son désavantage, mais tout différent de ce qu'il est. Il appréhende de parler en public, parce qu'il a peur de balbutier ou de rester court au milieu de sa harangue. Il a cette *phobie verbale* qu'a bien décrite le docteur Chervin et dont tant de neurasthéniques sont atteints.

Toutes les fois qu'il a dû parler, même devant un nombre restreint de personnes, Rousseau a été repris de cette invincible timidité qui, paraît-il, fait partie intégrante du caractère genevois. Un lettré de distinction, qui l'a étudié à ce point de vue spécial[17], en a relevé maints traits, dont nous ne retiendrons que les essentiels. À la seule exception de l'allocution prononcée devant le Sénat de Berne pour son patron, l'archimandrite, Rousseau n'a jamais pu mener à bonne fin un discours commencé.

Il se trouble devant la commission du Consistoire de Genève, l'interrogeant sur sa foi protestante[18] ; il ne sait que répondre aux bourgeois d'Yverdon, venant le remercier des livres qu'il avait offerts pour leur bibliothèque.

Dans le monde, il montre une gaucherie qu'explique sa timidité. Ne trouvant pas un

mot agréable à dire à la petite-fille de la maréchale de Luxembourg, une fillette de onze ans, il l'embrasse sur le front ; le lendemain, la grand'mère ayant fait allusion à ce geste très paternel, il se trouble, rougit[19], comme si on lui reprochait quelque chose de malpropre.

Les timides ne peuvent croire à l'indifférence de ceux qui les entourent ; ils les voient épiant leurs actes, devinant leurs pensées. Rousseau a dépeint, avec sa merveilleuse faculté d'observation, cet état d'âme qui était le sien.

« Mille fois, durant mon apprentissage et depuis, je suis sorti dans le dessein d'acheter quelques friandises. J'approche de la boutique d'un pâtissier, j'aperçois des femmes au comptoir ; je crois les voir déjà rire et se moquer entre elles du petit gourmand. Je passe devant une fruitière ; je lorgne du coin de l'œil de belles poires ; leur parfum me tente ; deux ou trois jeunes gens sont là tout près qui me regardent ; un homme qui me connaît est devant la boutique ; je vois de loin venir une fille, n'est-ce pas la servante de la maison ?... Je prends tous ceux qui passent pour des gens de ma connaissance ; *partout je suis intimidé*, retenu par quelque obstacle ; mon désir croît avec ma honte, et je rentre enfin comme un sot, dévoré de convoitise, ayant dans ma poche de quoi la satisfaire et n'ayant rien osé acheter[20]. »

Le premier soin du timide est de cacher aux autres son embarras. La timidité peut se trahir, mais elle ne s'avoue point ; la simulation fait partie de sa nature, non toutefois la simulation réfléchie, calculée, mais le mensonge instinctif et de premier mouvement[21]. « Je n'ai jamais menti que par timidité », déclare Rousseau.

Parfois ces mensonges sont sans conséquences bien graves. Le mensonge est involontaire, il n'est pas prémédité, cherché. Quand on parle avant de penser, il vous vient sur les lèvres des sottises que la raison désapprouve et que le cœur désavoue, à mesure qu'elles s'échappent de la bouche, mais qui, précédant le jugement, ne peuvent plus être réformées par sa censure. Jean-Jacques a bien mis ce point en évidence.

« C'est encore, dit-il, par cette première irrésistible impulsion de mon tempérament que, dans des moments imprévus et rapides, la honte et la timidité m'arrachent souvent des mensonges, *auxquels ma volonté n'a point de part*, mais qui la précèdent en quelque sorte, par la nécessité de répondre à l'instant[22]. »

Le mensonge du timide serait donc provoqué par son embarras, ce qui en atténuerait la gravité ; mais, après l'avoir débité par étourderie, le timide continue à le soutenir de sang-froid. Rousseau explique, de la sorte, et s'essaie à justifier les mensonges les plus abominables qu'il ait commis : telle, l'accusation calomnieuse, la fausse accusation de vol portée contre la servante Marion, qu'il convainquit presque de lui avoir donné un ruban qu'il savait avoir dérobé lui-même.

Ce « grand crime », dont le remords troubla la conscience de Rousseau jusqu'à un âge avancé, peut-être jusqu'à la mort, n'aurait été, à l'en croire, que le fruit de sa honte[23]. Il n'avait aucunement l'intention de nuire à la pauvre fille ; il avait même un désir ardent de la disculper ; mais sa timidité fut plus forte que sa volonté.

Devons-nous tenir pour bonne cette justification ? Faut-il, pour expliquer les

mensonges de Jean-Jacques, invoquer l'automatisme de l'instinct, ou leur chercher une cause pathologique ? Pour certains, notamment pour M. Espinas, professeur à la Sorbonne, dont nous résumons ci-après l'argumentation[24], il faudrait voir, dans ces mensonges réitérés, une instabilité mentale d'origine essentiellement morbide.

« ... Il y a des cas, dit le professeur Espinas, où l'altération de la vérité prend un caractère spécial et ne se prête plus aux appellations ordinaires. Ce sont les cas semi-pathologiques qui sont fréquents dans la névrose protéiforme par excellence, à savoir l'hystérie. Invoquer l'hystérie ou quelque autre névrose voisine pour expliquer les mensonges de Jean-Jacques, ce n'est pas lancer à sa mémoire une injure gratuite, c'est, au contraire, chercher dans sa constitution physique et psychique la seule cause d'atténuation que comporte sa singulière absence de scrupules. »

On a voulu mettre également sur le compte de l'hystérie ces envies irrésistibles de marcher, ce besoin de déplacement, qui sont plutôt, à proprement parler, de la manie ambulatoire, de la dromomanie, pour emprunter le terme très bien construit de Régis.

Hystérie, ces embrasements de passion pour des riens, pour les choses les plus puériles ; ces « ardentes fantaisies », qui le précipitent dans l'étude de la musique, des échecs, de la chimie, de l'astronomie, qu'il rejette après y avoir à peine touché. Hystérie, les larmes que Jean-Jacques a versées parfois ; cette faculté d'autosuggestion et de réalisation des images, « qui est un des traits les mieux marqués du caractère hystérique » ; il faut convenir, néanmoins, qu'à l'hystérie se mêle de la neurasthénie et qu'à ces phénomènes hystéro-neurasthéniques a succédé une série d'autres phénomènes, se rattachant plutôt à l'hypocondrie, et qui conduiront peu à peu le patient au délire des persécutions.

La vésanie de Rousseau a eu, croyons-nous, un tout autre point de départ. Des caractères comme celui de Jean-Jacques ne sauraient se contenter d'une demi-sympathie : il leur faut entière, sans mélange. Ils revêtent d'une forme idéale les aspirations de leur cœur, aussi la moindre déception est-elle pour eux un désenchantement définitif.

Est-ce de l'orgueil ? Peut-être ; en tout cas, c'est un besoin impérieux, qui n'admet pas de satisfaction incomplète. Autant on a été confiant, autant on devient soupçonneux et défiant, si on a été trompé. Le naturel ombrageux qui s'observe chez Rousseau, à toutes les périodes de sa vie, n'a fait que s'accroître avec le temps. Jean-Jacques qui, dans sa jeunesse, ouvrait son cœur à tant de camaraderies suspectes, devenu vieux, le fermera aux amitiés dévouées, ira jusqu'à outrager ses bienfaiteurs.

Un simple regard surpris dans les yeux d'un ennemi imaginaire, lui révèle toute une suite de machinations et de complots. Il se fait en son esprit un revirement subit : c'est le début de la période d'état de sa psychose, ou, pour parler plus précisément, de sa manie des persécutions[25].

Ce que nous nous sommes attaché, avant tout, à établir, dans ce travail exclusivement voué à l'étude de la névrose de Rousseau, en laissant de côté ses autres manifestations pathologiques, c'est que sa constitution, nettement psychopathique, fut un terrain éminemment propice à l'éclosion du délire que de nombreuses causes

occasionnelles favorisèrent. Si ce délire n'éclata qu'après la quarantaine, on peut dire qu'il existait en germe depuis l'enfance.

Ses troubles psychasthéniques, ses tendances hypocondriaques, sa timidité excessive, ses scrupules poussés jusqu'à la minutie, sa sensibilité hyperesthésiée, son émotivité morbide l'annonçaient, en rendaient l'échéance fatale.

Notes :

1. ↑ *Chron. méd.*, 1er mars 1910.
2. ↑ V. ses *Confessions*, sa *Correspondance*, ses *Rêveries*, passim.
3. ↑ *Confessions*, liv. I.
4. ↑ *La Neurasthénie de J.-J. Rousseau*, par le docteur E. Régis. Bordeaux, 1900.
5. ↑ *Confessions*, liv. VI.
6. ↑ L. Brédif, *Du caractère intellectuel et moral de J.-J. Rousseau, étudié dans sa vie et ses écrits*. Paris, 1906.
7. ↑ *Confessions*, liv. I.
8. ↑ *Confessions*, liv. III.
9. ↑ « Dans mon enfance, relevons-nous dans une lettre de J.-J. Rousseau à M. de Belloy, du 12 mars 1770, une figure cachée sous un drap blanc *me donnait des convulsions* : sur ce point comme sur beaucoup d'autres, je resterai enfant jusqu'à la mort. »
10. ↑ La femme du député girondin Ducos écrivait à son mari, en 1791 : « Parle-moi de M. Marat, puisque tu l'aimes et qu'il a un cœur sensible. » On connaît l'exclamation de Collot d'Herbois, un des plus farouches conventionnels : « Et nous aussi, nous sommes sensibles !... Les Jacobins ont toutes les vertus ; mais toutes ces vertus, ils les réservent pour les patriotes qui sont leurs frères – et les aristocrates ne le seront jamais. » Wallon, *Histoire du Tribunal révolutionnaire*, t. I, 354 ; Taine, *La Révolution*, t. II, 31.
11. ↑ Jamais, en douze ans, Corancez ne l'a entendu dire du mal de personne, ni proférer aucun mot méchant contre ses ennemis.
12. ↑ M. Brédif, dont le chapitre sur l'imagination, chez Rousseau, est un modèle de pénétration psychologique.
13. ↑ *Confessions*, part. I, liv. I.
14. ↑ *Confessions*, loc. cit.
15. ↑ L. Dugas, *La Timidité*. Paris, 1898.
16. ↑ *Confessions*, part. I, liv. III.
17. ↑ G. Vallette, *op. cit.*
18. ↑ À son arrivée à Genève, en juin 1754, Jean-Jacques résolut de rentrer dans la religion de ses pères ; il fut admis à la communion, mais on lui fit entendre qu'il devait parler devant le Consistoire. « Cette attente, écrit-il, m'effraya si fort, qu'ayant étudié, jour et nuit, pendant trois semaines, un petit discours que j'avais préparé, je me troublai lorsqu'il fallut le réciter, au point de n'en pouvoir pas dire un seul mot : et je fis, dans cette conférence, le rôle du plus jeune écolier. Les commissaires parlaient pour moi ; je répondais bêtement *oui* et *non*. » *Confessions*, liv. VIII.
19. ↑ J.-J. Rousseau avait cette obsession de rougir, que les docteurs Pitres et Régis ont décrite sous le nom d'*éreutophobie*.
20. ↑ *Confessions*, part. I, liv. I.
21. ↑ Dugas, *loc. cit.*
22. ↑ *Les Rêveries du promeneur solitaire*, 4e promenade.
23. ↑ « À ne considérer que la disposition où j'étais en le faisant, ce mensonge ne fut que le fruit de la mauvaise honte... C'est un délire que je ne puis expliquer qu'en disant, comme je crois le sentir, qu'en cet instant, mon naturel timide subjuga tous les vœux de mon cœur. »
24. ↑ Cf. *Revue internationale de l'enseignement*, 15 février 1896.
25. ↑ D'après les travaux les plus récents, J.-J. Rousseau doit être considéré comme un « interpréteur » ; il peut être cité comme exemple de la variété résignée (P. Sérieux et Capgras) ;

pour Régis, Rousseau serait *un persécuté mélancolique*. Les deux diagnostics ne diffèrent guère, en réalité, que par l'étiquette.

RÉTIF DE LA BRETONNE

Il fut oublié durant bien des années. Il paraissait à jamais enseveli dans la paix profonde du tombeau quand, vers le milieu du siècle dernier, on s'avisa de l'exhumer, de produire au grand jour ce « beau cas de tératologie ». Depuis lors, on lui offre périodiquement un regain d'actualité.

C'est qu'il méritait mieux que l'oubli et le dédain, l'homme à qui l'on doit la peinture de toute une société et près de deux cents volumes. Il devait avoir et il a eu les honneurs de la table de dissection, parce que, s'il est mieux qu'une « difformité littéraire », il relève néanmoins de l'anatomiste, et son extraordinaire *curriculum vitae* est, pour le pathologue, un merveilleux sujet d'observation.

Comme J.-J. Rousseau, avec lequel il présente tant de points de contact, Rétif^[1] s'est plu à se raconter lui-même ; encore doit-on prendre garde que la fiction dans ses œuvres touche souvent de près à la réalité. Son imagination lui a joué, comme à Jean-Jacques, plus d'un tour, et l'aventure la plus plate, la plus vulgaire, il l'a idéalisée de façon telle que nous devons nous tenir en défiance contre ses assertions. Il a laissé cependant, parfois, échapper la vérité, et celle-ci se reconnaît alors à un accent qui rarement nous trompe.

C'est surtout dans *Monsieur Nicolas*, cette autobiographie sincère, la plus complète confession publique qui ait peut-être jamais été faite, que s'est livré notre héros.

Le sous-titre de l'ouvrage est déjà révélateur : *le cœur humain dévoilé*. Prenez le mot « cœur » dans l'acception que l'auteur lui-même a entendu lui donner, et vous ne douterez plus que vous ayez sous les yeux le livre que Lavater tenait « pour la plus vivante physiologie du caractère français », et que Humboldt qualifiait « du plus vrai, du plus vivant » qui ait jamais existé.

Il est le seul, a dit de Rétif un des littérateurs qui l'ont étudié avec le plus de conscience, « il est le seul de ceux qui se sont offerts à la curiosité du physiologiste, chez lequel on soit assuré de trouver l'homme intime, peint sans apprêt comme sans déguisement. »

À le lire, le jugement le plus indulgent que l'on puisse porter sur le narrateur de tant d'aventures c'est que l'être qui les a vécues fut, pour le moins, un individu bizarre ; d'autres vont plus loin qui ne le traitent pas seulement d'écrivain original, mais du « plus fou », du « plus extravagant » qui se soit manifesté.

Les aliénistes ont fini par le revendiquer comme leur justiciable et il n'est pas de médecin qui ne reconnaisse aujourd'hui que les psychiatres ont tous droits à examiner son œuvre et sa personne.

Comment le représentent ceux qui l'ont connu, qui l'ont approché ? Si vous êtes curieux de l'apprendre, votre curiosité peut, dans une large mesure, être satisfaite. Et

d'abord son portrait physique, emprunté à l'un de ses contemporains Cabrières, que Monselet nous fait connaître.

La taille de Rétif de la Bretonne était moyenne, c'est-à-dire d'environ cinq pieds deux pouces. Il avait le front large et découvert, des yeux grands et noirs, le nez aquilin, la bouche petite, les sourcils très noirs qui, dans sa vieillesse, descendant sur ses paupières, « formaient un mélange singulier qui rappelait à la fois l'aigle et le hibou » (*sic*). L'ensemble de la figure était admirable. Une dame fort honnête le voyant pour la première fois dans sa vieillesse, s'écria : « oh ! la belle tête ! » et lui demanda la permission de l'embrasser. Rétif ne se fit pas demander cette permission deux fois.

Sur son caractère, nous sommes moins renseignés.

Il avait, au dire de son petit-fils, un orgueil amer, des emportements auxquels succédaient presque toujours d'abondantes larmes.

Rétif s'est défini lui-même « ardent, vif, emporté, hautain, timide en paraissant audacieux, toujours malheureux, seul à soutenir son mérite, aimant les femmes passionnément ».

À Goethe qui avait désiré être renseigné sur cet étrange misanthrope, sur ce philogyne exacerbé, Humboldt le dépeint : « un homme à l'aspect misérable... à saillies excentriques, d'une extrême vivacité d'imagination, parlant beaucoup..., réfléchissant et pensant fort peu » ; toujours se plaignant « de son état de gêne..., de prétendues cabales..., d'horribles persécutions de ses ennemis ».

Il nous suffira de reprendre cette esquisse, d'en accuser les lignes, d'en souligner certains traits avec plus de vigueur, pour avoir une peinture ressemblante dont la psycho-pathologie puisse s'éclairer.

La dominante de Rétif et qui nous donne en partie la clef de son syndrome mental, c'est l'orgueil, un orgueil sans mesure, joint à une timidité qu'il n'est pas rare de rencontrer chez les orgueilleux.

Enfant, il était déjà horriblement timide ; il a conté l'origine et la cause de ce qu'il appelle sa « sauvagerie », dont, il le reconnaît, « un grand orgueil était la base ».

Il avait alors cinq ans : pour une incongruité commise à l'égard d'une fillette, il fut éliminé assez honteusement d'un cercle d'enfants. Dès ce jour, il fut désigné dans le village par le vocable qui devait l'accompagner toute sa vie : « le sauvage M. Nicolas. »

Sa jolie figure attirant les regards, il se sauvait si on cherchait à l'embrasser ; lui adressait-on un compliment, il baissait en rougissant ses paupières aux longs cils, ce qui provoquait la remarque qu'on fit plusieurs fois à ses parents : « Mais c'est une fille que votre fils ! Êtes-vous sûrs de son sexe ? » Il ne dissimule pas, du reste, dans ses confidences, que femme, il l'était par la sensibilité et aussi par l'extrême vivacité de l'imagination ; sensibilité telle, que sa sœur Margot s'étant avisée un jour de le chatouiller en l'habillant, il s'évanouit.

Jamais il ne put voir son sang, ni celui des autres, couler sans perdre connaissance.

Au simple récit d'une maladie il défaillait. Il se préoccupait de sa santé à un point tel, qu'il prenait souvent pour des maladies véritables des sensations plus ou moins douloureuses que son hypocondrie grossissait démesurément. Il n'éprouvait du soulagement qu'à confier au papier ce qu'il ressentait, et c'est ainsi que tout un chapitre de *Monsieur Nicolas* est consacré aux fluctuations de sa santé. Celle-ci, à l'entendre, avait toujours été assez délicate. Nous passons sur les affections aiguës, telles que la rougeole et la variole ; il avait eu cette dernière à onze ans et demi. Il était sujet surtout à des troubles gastro-intestinaux. Il se plaint d'avoir eu un mauvais estomac jusqu'au jour où il se mit à l'eau pour toute boisson et où il réduisit son ordinaire faute de pouvoir l'améliorer.

Toutes les années où il a souffert d'indigestions, il les a notées dans ses *Memoranda* ; il a tenu registre également de ses maux secrets, de ce qu'il appelle les « maladies haïtiennes », et de leurs suites.

Deux commerces suspects lui avaient laissé de cuisants souvenirs ; il a eu de la strangurie et un peu plus tard de la rétention qui a nécessité l'application d'une sonde à demeure. Joignez à cela de l'incontinence nocturne, des « coliques spermatiques », chaque fois que le désir n'était pas suivi de réalisation. Ces déperditions avaient miné à la longue son tempérament, mais, quoi qu'il ait prétendu, n'avaient pas diminué sa passion pour le beau sexe. Un détail à ne pas omettre : pendant longtemps, le spasme voluptueux provoqua chez lui de véritables syncopes, qui ne laissaient pas d'effrayer ses compagnes momentanées.

Des crises de fausse angine de poitrine révèlent encore sa névropathie, qui se décèle à nous par bien d'autres signes.

Rétif n'est pas seulement un type de nosophobe, la moindre impression lui cause de la terreur. Dès son enfance, relate le docteur L. Charpentier, qui a consacré à Rétif de la Bretonne une étude médicale la plus fouillée qu'on ait écrite sur ce névrosé d'un genre si particulier, dès son enfance, il avait des peurs irraisonnées, mais intenses et continuelles : peur de la nuit, avec vision, dans l'ombre, de monstres hideux, aux yeux de flammes, vomissant du feu ; peur des histoires fantastiques que l'on contait pendant les veillées ; peur des cimetières, devant lesquels il n'osa passer qu'après l'âge de seize ans. Dans l'obscurité, il tremblait comme une feuille ; ses cheveux se hérissaient, ses dents claquaient d'effroi.

Ses rêves étaient affreux ; dans ses visions de cauchemar il poussait des cris qui réveillaient toute la maison. L'hallucination nocturne persistait au réveil et il était quelque temps à se remettre et à prendre conscience de la réalité.

C'est surtout au cours d'accès fébriles, qu'il eut les hallucinations les plus pénibles ; tantôt il voyait une bête à longues pattes qui le suivait ; tantôt il se croyait poursuivi par des chiens ; ou bien il se figurait voir quantité de serpents qui rampaient sur sa poitrine ; secouait-il son vêtement pour les faire tomber, il les sentait sur ses pieds, ce qui lui causait une frayeur indicible. Son père, tout fort qu'il fût, avait de la peine à le contenir.

Lorsqu'il publiera ses premiers ouvrages, sa timidité native, ses peurs de l'enfance et

de l'adolescence le reprendront. Aux observations qui lui sont faites sur le ton un peu libre de ses récits, sur ses idées que l'on trouve trop osées, voire subversives, il prend peur et se déclare l'objet d'une persécution en règle. Il se persuade que la police, la magistrature vont le poursuivre ; il s'attend à être mis à l'ombre, comme un réformateur dont il faut, à tout prix, empêcher les écrits de se répandre. Se croyant en butte aux machinations d'ennemis acharnés à le perdre, des libraires aussi bien que des écrivains ses confrères, persécuté même au sein de sa famille, par son gendre, qui va jusqu'à l'accuser d'inceste, il se terre le jour, et ne se risque à sortir que lorsque le protègent les ombres épaisses de la nuit. Alors, on le voit passer dans les rues, enveloppé dans son manteau, un feutre à larges bords rabattu sur ses yeux, en quête de spectacles imprévus, d'aventures dont il s'empresse de broser hâtivement le canevas sur quelque chiffon de papier, et ramassant ainsi, au cours de son vagabondage nocturne, la matière de ses romans.

Les spécialistes compétents l'on fait observer : Rétif possédait bien la constitution dite *paranoïaque*, avec sa triade : orgueil, susceptibilité, méfiance ; mais il ne versa jamais dans le délire systématisé chronique.

Parler de l'orgueil de Rétif, c'est, on l'a justement dit, parler de toute sa vie, c'est répéter tout ce qu'il a dit lui-même ; l'orgueil éclate dans tous ses actes, dans toutes ses paroles, dans tous ses écrits.

Cet orgueil est parfois taciturne et ombrageux ; à d'autres endroits, il éclate si naïvement qu'il désarme par sa puérité ; tant de candeur nous le rendrait sympathique.

À l'en croire, il est le résumé de toutes les perfections ; il n'est personne qui puisse soutenir avantageusement la comparaison avec lui.

Pour commencer, il nous dira qu'il était « le plus bel enfant qu'on ait jamais vu ». Mais, laissons-le parler, une telle confession perdrait trop de sa saveur à l'analyse.

« J'étais beau ; mes cheveux, alors châtain doré, se bouclaient et me donnaient l'air de ces anges, enfants de la riante imagination des peintres de l'Italie. Ma figure délicate était ennoblée par un nez aquilin, par la beauté de mes yeux, par la fraîcheur de mes lèvres... J'étais pâle et d'une blancheur de lis, mince, fluet, dans un pays où la taille était épaisse, ce qui me donnait un air futé, comme on disait. »

La petite vérole vint à le frapper : allait-il en rester gravé ? Détrompez-vous, cette maladie qui enlaidit les autres personnes, l'embellit au contraire. Parlant de ses lèvres : « c'est ce que j'ai toujours eu de mieux », consigne-t-il imperturbablement.

Pour la force physique, pour la souplesse du corps, il ne craint pas de rival. Comme chanteur, il ne connaît pas son pareil ; si les directeurs d'opéra ou d'opéra-comique avaient songé à se l'attacher, ils n'auraient pas manqué de faire une fortune.

Au point de vue familial il se montre fils admirable, époux modèle, père plein de sollicitude, autant pour ses enfants légitimes que pour ceux qui lui étaient nés de liaisons irrégulières.

Libertin ! lui crie-t-on. Et lui de riposter : « Je ne prétends pas m'apologier,

m'excuser, mais ce n'est pas être libertin, c'est être vertueux que faire des enfants ! » Car il n'est pas un homme ordinaire.

Rappelez-vous, prévient-il ses lecteurs, que je suis auteur et qu'un auteur tel que moi doit, comme le médecin, essayer les poisons pour vous en préserver..., mon prétendu libertinage était une véritable étude, une suite d'expériences. Il m'en fallait plus d'une pour me convaincre de tout cela.

N'a-t-il pas toujours présenté la vie sous les couleurs les moins séduisantes ? Ne s'est-il pas efforcé de montrer les avantages de la vie rustique, la corruption des mœurs dans les grandes villes et leurs tristes conséquences ? Tout ce qui est sorti de sa plume n'est-il pas, à l'entendre, marqué au coin d'un bon sens, d'un génie que l'on s'est plu, par basse envie, à diminuer ? C'est un autodidacte, et il s'en vante.

Grâce à sa mémoire prodigieuse, il pouvait réciter un livre entier après une lecture unique ; grâce à son ingéniosité native, à la profondeur de son intelligence, il a imaginé ce que les savants n'ont découvert que longtemps après lui. « Il est singulier, remarque-t-il, que j'aie deviné ce que vient de découvrir l'illustre Herschell : que les soleils se déplacent et marchent dans une orbite immense, autour d'un centre universel. »

Ses ouvrages sont autant de chefs-d'œuvre ; ainsi les qualifie-t-il modestement : la *Fille naturelle*, « un chef-d'œuvre de célérité, peut-être chef-d'œuvre de pathétique » ; son épître dédicatoire à la jeunesse, qui précède l'*Éducographe*, « un petit chef-d'œuvre de raisonnement ». Dans l'avant-propos de l'*École de la Jeunesse*, il annonce qu'il va « réunir la sagesse de Raphaël, la douceur de l'Albane, aux grâces du Corrège et au coloris de Paul Véronèse » : pas plus !

Après le succès du *Pied de Fanchette*, il crie à tous les échos : « C'est moi, l'auteur du *Pied de Fanchette* ! » Une patrouille l'arrête dans ses excursions nocturnes et lui demande son nom : « Je suis, réplique-t-il fièrement, le *Paysan perversi*, le *Contemporaniste* ! » ou : « Je suis le *Pornographe*, le *Philosophe* », titre auquel il tient plus qu'à d'autres.

S'il se compare à quelqu'un, c'est à Buffon, Beaumarchais, à Voltaire ou à Rousseau ; les autres lui semblent indignes d'être mis en parallèle avec lui. Encore, ni Voltaire, ni Rousseau, ni Buffon n'auraient eu mes conceptions ! » s'exclame-t-il dans sa fatuité extrême.

Dans l'Introduction de *Monsieur Nicolas*, cet ouvrage immortel, nous relevons cette phrase :

« Je vous donne ici un livre d'histoire naturelle qui me met au-dessus de Buffon ; un livre de philosophie qui me met à côté de Rousseau, de Voltaire, de Montesquieu... »

Comme tous ceux qui sont doués d'une imagination hypertrophiée, Rétif finit par ajouter foi à ses rêves et à ses inventions. C'est un fabulateur : il rentre dans la catégorie des *mythomanes*.

Il a d'abord regardé comme un badinage la généalogie qui fait descendre les Rétif de l'empereur romain Pertinax, uniquement parce que le nom français est la traduction

exacte du nom latin. Il a commencé par imprimer, en toutes occasions, cette généalogie ; puis il soutiendra finalement, que ses titres sont déposés à la Bibliothèque Royale.

Cette imagination débordante, fougueuse, embrasée, si elle lui fut parfois nuisible, n'a pas manqué de lui procurer des avantages ; outre qu'elle a contribué à constituer une de ses principales qualités d'écrivain, elle lui a suggéré des conceptions qui en ont fait un précurseur dans nombre de branches où s'est exercée son activité. Ses admirateurs ne sont-ils pas allés jusqu'à lui attribuer le plan d'une machine volante, avant Blanchard et Montgolfier ; l'invention de la graphologie, avant l'abbé Michou ?

Bien avant nos hygiénistes, il a formulé un règlement de la prostitution. Le socialisme et le communisme sont contenus en germe dans ses écrits. Il a même établi l'origine des espèces avant Lamarck et Darwin, et soupçonné le spirochète avant Hoffmann et Schaudinn.

On connaît l'histoire de ses relations avec l'empereur Joseph II. Cet empereur réformateur, s'il fallait en croire Rétif, avait fait exécuter dans tous ses États les admirables règlements de son *Pornographe* ; bien mieux, il lui avait envoyé son portrait enrichi de diamants, sur une tabatière dans laquelle était un diplôme de baron du Saint-Empire. Rétif lui répond :

« Le républicain Rétif-la-Bretonne conservera précieusement le portrait du philosophe Joseph II, mais il lui renvoie son diplôme de baron, qu'il méprise, et ses diamants dont il n'a que faire. »

Est-il besoin de dire que Rétif a été victime d'un mystificateur, s'il n'a inventé de toutes pièces cette histoire.

Il est parfois malaisé, dans les récits de notre personnage, de faire le départ entre le mensonge et la vérité ; il se plaît tant à l'exagération ! Toutefois, il ment peu, ou il exagère à peine, quand il nous conte ses prouesses amoureuses. Sur ce chapitre, il est intarissable.

Dans son *Calendrier*, il commémore beaucoup plus de 365 femmes ; il est forcé d'en commémorer deux les dimanches et trois les jours de fête. Ses amours, dit J. Soury, font boule de neige et finissent par une avalanche.

Ce « tempérament excessif » s'est manifesté dès la prime enfance ; il franchira successivement toutes les étapes : précocité sexuelle, exaltation génésique, salacité sénile.

Rétif avait eu pour nourrice « la femme la plus tempéramenteuse du canton ». Dès l'âge de quatre ans, il se sentait attiré vers les filles dont les couleurs ressemblaient à la rose. Longtemps il gardera le souvenir de celle qui le portait sur ses bras, en allant aux vêpres, et qui lui passait les mains sous ses jupons pour... mais ici le latin vient à notre aide : *mentulam testiculosque titillabat, quousque erigerem*. C'est ainsi, ajoute Rétif, « qu'une suite de petites causes contribuaient à développer et à fortifier ce tempérament érotique, qui va étonner et qui me précipitera dans tant d'écarts ».

À 11 ans et demi, il s'exalte à la vue d'une grosse dondon de bonne mine, qui le

frappe d'une manière jusqu'alors non éprouvée. La grosse dondon fut son initiatrice. Du premier coup il la rendit mère, ce dont il ne fut pas médiocrement fier.

Six mois plus tard, il met à mal une jeune fille de quinze ans, et, pour la seconde fois, il devient père ; à treize ans il engrosse une négresse.

La liste de ses conquêtes s'allonge tous les jours : une gouvernante de curé, qui a la quarantaine bien sonnée ; une jeune mariée au lendemain de ses noces ; une dame mûre qui feint de le prendre pour un jouvenceau sans expérience, rôle qu'il sait jouer à merveille, complètent une éducation déjà suffisamment avancée.

« C'était l'époque, écrit-il, où, dévoré de désirs pour toutes les jolies femmes du bourg..., mon imagination embrasée me donnait quelquefois un sérail... au nombre de douze car il n'en fallait pas moins à mon appétit. »

Avec l'adolescence, son tempérament s'affirme plus violemment encore et son érotisme va jusqu'au satyriasis. Bourgeoises et chambrières, femmes mariées ou veuves, ouvrières ou boutiquières, théâtrales ou grandes dames, tout lui est bon.

« À un moment, confesse-t-il, je portais mes hommages à plus de deux cents filles. »

Quelques jours d'abstinence le font entrer en fureur à la vue d'une jolie femme. Il trouve presque toujours une excuse à ses impulsions sexuelles : ou les circonstances étaient impérieuses, ou il a dû rendre service à une malheureuse qui se mourait de désirs non satisfaits. Rarement il en est resté à la phase platonique ; les femmes qu'il a aimées de la sorte sont ses plus grandes passions, celles dont toute sa vie il gardera le souvenir. Ce n'est qu'à un âge avancé qu'il se contentera de soupirer, se bornant à cueillir, du bout des lèvres ou des doigts, quelques privautés sans conséquence, de mendier ces quelques menues caresses que les femmes accordent par commisération. Mais avant d'arriver là, que de débordements, que de perversions, dont une plume, même osée, se refuse à retracer le détail.

Notons, parce qu'ils nous aident à parfaire son portrait mental, son goût de l'inceste et son fétichisme spécial.

Sur le premier point, nous passons condamnation faute de preuves bien établies, bien que les arguments qu'on a produits soient assez impressionnants[2].

Ce que nous voulons seulement retenir, c'est que Rétif, dans un de ses ouvrages, a fait une telle apologie des relations incestueuses, qu'on est bien près de se demander s'il n'a pas voulu plaider *pro domo sua*. « Espérons, pour l'honneur de sa mémoire, écrit un de ses plus habiles défenseurs, que Rétif a rêvé la plupart des aventures où il se montre le héros ; c'est assez, du reste, son habitude, de suppléer par l'imagination à la réalité. Tenons, si l'on veut, pour un fait de l'imagination, ces observations singulières ; mais, à coup sûr, cette imagination est malade, ce cerveau est délirant.

Une des idées fixes, ou plutôt une des perversions de Rétif qui a frappé tous ceux qui ont eu à étudier ce *maniaque sexuel*, est le goût qu'il n'a cessé de témoigner pour les petits pieds et les chaussures qui les enfermaient. Cet attrait, non seulement pour une partie du corps animé, mais pour un objet inanimé, a reçu le nom de *fétichisme*[3], et le terme est resté pour caractériser cette espèce d'attraction morbide.

Règle générale, quand Rétif aime, passagèrement ou durablement, une femme, ou seulement quand il la désire, il cherche à lui dérober ses souliers.

Dès l'âge de quatre ans, il l'avoue, il a porté attention à ces extrémités inférieures qui touchent le sol et sont « les moins faciles à conserver propres ». Machinalement, ses yeux vont aux pieds, de préférence au visage et à la gorge, et le charme qu'exerce sur lui un talon mince ou une mule bien façonnée est si puissant, qu'il éprouve à leur vue une émotion dont il ne réussit et dont il ne cherche, d'ailleurs, pas à se rendre maître.

Une des expressions qui reviennent maintes fois sous sa plume est la suivante : « Elle avait un pied d'une propreté provocante. » Lui, qui, à l'ordinaire, est sale et débraillé, se plaît à insister sur la nécessité qu'il y a pour la femme de se tenir propre.

« Lavez-vous comme une musulmane, recommande-t-il, abluez-vous après chaque déjection, grosse ou menue. Dès que vous avez fait tout ce qui dépend de vous, prêchez-t-il aux prostituées, pour vous faire préférer par la propreté, par la sainteté du corps... vous serez estimables, utiles. »

De sa maîtresse Zéphire, qu'il saura plus tard, ou se persuadera être sa fille, il écrira :

« Elle... avait les traits nobles, les cheveux noirs, la taille souple et parfaite, la jambe admirable, le pied toujours d'une propreté exquise. »

Comment lui est venue cette « pédophilie », si on nous permet ce néologisme ? Il a cherché lui-même à se l'expliquer, et il fait preuve, dans cette explication, d'une certaine finesse psychologique.

« ... Ce goût pour la beauté des pieds, si puissant en moi, qu'il excitait inmanquablement mes désirs et qu'il m'aurait fait passer sur la laideur, a-t-il sa cause dans le physique ou dans le moral ? Il est excessif dans tous ceux qui l'ont ; quelle est sa base ?

« Le goût factice pour la chaussure n'est que le reflet de celui pour les jolis pieds, qui donnent de l'élégance aux animaux mêmes ; on s'accoutume à considérer l'enveloppe avec la chose ; aussi, la passion que j'eus, dès l'enfance, pour les chaussures délicates, était un goût factice, basé sur un goût naturel ; mais celui de la petitesse du pied a seulement une cause physique indiquée par le proverbe : *Parvus pes, barathrum grande*, la facilité que donne ce dernier étant favorable à la génération. »

Comme s'il craignait de n'avoir pas été assez explicite, il glisse, dans une note : « *barathre* signifie : nature ouverte comme un soulier ».

On a pu dire de Rétif qu'il a passé sa vie aux pieds des femmes ; c'est au fond d'un soulier qu'il s'avisait de fourrer son premier billet doux ; c'est à un pied de femme qu'il dut son premier succès littéraire.

Monselet a très joliment conté l'anecdote. Un matin que Rétif se promenait, après avoir échappé aux turbulences du logis conjugal, il aperçut, dans une boutique de modes, à l'angle des rues Tiquetonne et Comtesse-d'Artois, une jeune personne chaussée d'une mule rose, avec un réseau et des franges d'argent. Son imagination s'embrase à ce spectacle, et onze jours après, il avait terminé une fantaisie intitulée : *le Pied de Fanchette*, qui eut trois éditions en très peu de temps, et dont il

se vendit, vente considérable pour l'époque, plus de cinquante exemplaires par semaine au Palais-Royal.

Dans ce roman, bien des détails piquants seraient à relever, au point de vue historique par exemple.

L'auteur nous y révèle que « l'éclat de la chaussure de la belle Judith éblouit Holopherne, avant que sa beauté rendît captive l'âme du général assyrien... » ; que « le père du farouche Vitellius ne put voir sans émotion le joli pied de l'impératrice Messaline ; il obtint la permission de la déchausser, s'empara d'une de ses mules qu'il porta toujours avec lui et que souvent il baisait ». Et, dans des temps plus rapprochés, « le grand Dauphin, fils de Louis XIV, était fou d'une femme au pied mignon et chaussé haut avec grâce ».

Mais passons sur ces assertions fantaisistes et reprenons les explications du monomane, nous exposant la genèse de sa perversion et son développement.

Ce goût lui est-il venu d'une autre vie ? L'a-t-il apporté en naissant ? Il penche pour la seconde hypothèse, plus vraisemblable, évidemment.

C'est surtout dans *le Joli pied*, que Saintepallaie (le héros du conte, qui n'est autre que Rétif) a décrit l'anomalie psychique dont nous nous occupons.

« Ce goût n'était pas, dans le jeune Saintepallaie, un effet du raisonnement : c'était un *instinct* qui s'était manifesté *dès son enfance* : il ne pouvait, sans tressaillir, apercevoir une jolie chaussure de femme. »

C'est bien là un des caractères du fétichisme, qui « naît avec le sujet », selon le professeur Thoinot, ainsi qu'en témoigne « la précocité singulière de son éclosion ».

On retrouve dans Saintepallaie (lisez : Rétif de la Bretonne), tous les caractères du fétichiste, tels qu'ils sont décrits dans les ouvrages classiques : la remarque est du docteur Louis (de Moreuil), qui a étudié ce cas de pathologie littéraire, dans une étude à laquelle on a fait maints emprunts, oubliant presque toujours d'en nommer l'auteur[4].

Saintepallaie a l'obsession du fétiche : passant un soir dans la rue, il voit, « dans une jolie mule brodée en argent, un petit pied qui paraissait celui d'une poupée ». Ébloui, ravi, il suit la femme ainsi chaussée, observe où elle habite et ne manque pas « de revenir tous les jours, pour voir ce pied vainqueur ». Le « suiveur » moderne ne procède pas autrement.

Il n'est ruses auxquelles il ne recoure pour satisfaire à son besoin impulsif, pour voir ou toucher une de ces mules « provocantes », qui le poussent jusqu'à l'orgasme ; car il ne cherche pas à le cacher, la vue d'un petit soulier le met dans un état d'excitation qui va jusqu'à l'extase.

Comme tous les fétichistes, Rétif ne recule devant aucun moyen pour satisfaire sa passion ; il ira jusqu'à dérober le trésor qu'il convoite et qu'il conservera comme une relique ; car il a la manie de collectionner et de garder sur des rayons toutes les chaussures qu'il a pu recueillir et qu'il a recouvertes « d'une gaze comme celle qu'on met aux pendules, de peur que la poussière ne les gâte ».

Sa passion ne se manifestait pas seulement par le besoin de voir, de suivre et de soustraire l'objet de ses désirs ; il éprouvait une jouissance à l'offrir, soit par satisfaction esthétique, soit par recherche nouvelle d'un excitant génital, car il se réservait d'essayer lui-même le précieux gage d'amour qu'il voulait donner à la femme élue.

Pourquoi poursuivre plus longtemps une démonstration déjà amplement faite ? Ce fut bien l'amour morbide que Rétif de la Bretonne ressentait pour le pied féminin qui lui a mis la plume en main. Si l'idée obsédante d'un petit pied n'avait pas sans cesse hanté sa cervelle, nous n'aurions pas eu l'écrivain d'une originalité si particulière, dont aucune littérature n'offrirait un type aussi défini.

Contrairement à J.-J. Rousseau, duquel on peut le rapprocher par ailleurs, il n'y a, dans Rétif, aucune trace de *masochisme*, pas plus qu'on ne saurait le comparer au marquis de Sade, dont il répudie, en toute occasion, les funestes doctrines.

Rétif de la Bretonne fut néanmoins, et incontestablement, atteint de « déséquilibre mental constitutionnel », et son amour pour les fines chaussures et les pieds menus fut bien la manifestation d'un instinct sexuel morbidement dévié, dont toute son œuvre reste marquée.

Notes :

1. ↑ Nous adoptons cette orthographe, d'après les raisons d'ainsi faire qu'en a données Ch. Monselet dans la biographie du personnage (Paris, 1854, p. 207).
2. ↑ Voir la thèse de L. Charpentier.
3. ↑ Cf. l'ouvrage d'Alf. Binet, *le Fétichisme dans l'amour* (Paris, 1891).
4. ↑ *Chron. méd.*, 1er juin 1904.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

« Il était orgueilleux, voire même vaniteux. Il était susceptible, irritable, porté à la rancune ; mais une bonne partie de ces défauts s'expliquent par ses troubles nerveux héréditaires. »

Notez que c'est un biographe *littéraire* qui parle, un professeur de Faculté des lettres[1] qui ne craint pas, pour établir le portrait psychologique de son héros, d'appeler à son aide la physiologie.

Avec son habituelle pénétration, avec son sens d'analyse si aiguisé, Sainte-Beuve, qui, en maniant le scalpel littéraire, n'oubliait jamais qu'il avait été « carabin », avait déjà ouvert la voie où s'engage de plus en plus la critique moderne, celle du moins qui ne s'enlise pas dans une tradition surannée.

Bernardin de Saint-Pierre, nous n'aurons nulle peine à le démontrer, relève à coup sûr de la psychologie morbide ; et, comme l'écrivait un de nos confrères, dès 1852, « il faudrait fermer les yeux à la lumière, pour ne pas comprendre que l'existence précaire, les déceptions, la lutte, supportées si longtemps par Bernardin de Saint-

Pierre, durent exercer une fâcheuse influence sur son esprit[2] ». Faisons aussi la part de l'organisation, c'est-à-dire de la constitution héréditaire qui, en l'espèce, est loin d'être négligeable.

Comme l'a remarqué Arvède Barine, Bernardin de Saint-Pierre appartenait à une de ces familles où l'on a plus de prétentions que de possibilités et de bon sens.

Le père n'entretenait les enfants que de leurs illustres aïeux. Il était convaincu, ou paraissait l'être, qu'il descendait du fameux Eustache de Saint-Pierre, dont le siège de Calais a rendu le nom mémorable ; en réalité, cette origine serait des moins prouvées ; elle aurait été inventée de toutes pièces par l'intéressé qui, tout roturier qu'il fût, voulait se donner un vernis de gentilhomme.

Plus modeste était la mère de Bernardin. Mme de Saint-Pierre se contentait d'être une bonne créature, sans vanité, mais non sans imagination ; l'enfant eut en partage cette « folle du logis » ; de bonne heure, on le vit plongé dans des rêveries sans fin, s'absorbant dans des projets chimériques, aspirant à courir le monde, en quête d'aventures dans des régions encore inexplorées.

Viennent les circonstances, il réalisera son rêve, ou plutôt satisfera ce besoin, cette manie de déplacement, qui le portera, tour à tour, à aller, sous les latitudes les plus différentes, exercer les métiers les plus divers.

Après avoir fait la campagne de Hesse, en 1760, en qualité de lieutenant, Bernardin de Saint-Pierre se fait, l'année suivante, envoyer à Malte, menacée d'une invasion des Turcs, qui ne se montrèrent pas d'ailleurs. Il en revint, pour repartir presque aussitôt pour la Hollande.

Il projette ensuite d'aller en Russie établir une colonie sur les bords du lac d'Aral. Il débarque à Saint-Pétersbourg avec deux écus en poche, arrive à Moscou, où se trouve l'impératrice Catherine, se fait présenter à la souveraine, et, médiocrement satisfait de l'accueil qu'il en reçoit, repasse la frontière pour chercher une « terre de liberté ». En cours de route, à Varsovie, il ébauche son premier roman d'amour que son imagination transforme en passion ardente, et qui semble n'avoir été qu'une liaison platonique.

« Cette inclination, qui pourrait mériter le nom de passion », ainsi s'exprimait-il dans une lettre écrite à un ami, avait eu, du moins, cette conséquence heureuse de le guérir de ses « vapeurs ».

« C'est donc, mandait-il à son correspondant, un bon remède à vous enseigner que l'amour satisfait (il se vantait !). J'en ai fait une si douce expérience, que je vous en fais part comme d'un secret infaillible, qui vous sera aussi utile qu'à moi. *Mon hypocondrie est presque guérie.* »

Sans doute se montra-t-il importun, car on lui donna congé et en termes tels qu'il ne lui restait qu'à partir.

Blessé dans son amour-propre, Bernardin reprend ses courses vagabondes, gagne Dresde, puis Berlin, où il cherche à entrer au service de Frédéric II. Il arrive à Paris sans ressources, enfin gagne le Havre, où il ne retrouve plus que la bonne qui l'avait

vu naître et qui lui avait conservé une affection quasi maternelle.

La mère de Bernardin était morte dans l'intervalle ; sa sœur était rentrée au couvent, ses frères avaient quitté le logis familial, la vieille servante était l'unique témoin du passé.

Après avoir vécu, assez misérablement, pendant deux ans en donnant des leçons de mathématiques et empruntant de tous côtés, Saint-Pierre parvient, à force de sollicitations, à obtenir d'être attaché, au titre d'ingénieur-lieutenant, à une expédition qui se prépare pour Madagascar ; mais, à la suite d'une querelle avec son chef, Bernardin demande à rester à l'Île-de-France, où l'expédition relâchait ; là, il occupe ses loisirs à écrire ses impressions de voyage et rapporte, à son retour en France, le manuscrit qui servira de trame à son chef-d'œuvre : *Paul et Virginie*.

Dès ses premières publications, il avait connu le succès ; comme il était très vain de nature, il se montra sensible aux flatteries qui lui furent prodiguées de tous les côtés, particulièrement de la part des femmes ; c'est à l'une d'elles qu'il disait, alors qu'il n'avait encore publié que le *Voyage à l'Île-de-France* : « Phœbus en mon berceau répandit les talents[3]. » C'est à la même époque, qu'installé dans une bicoque d'une ruelle non pavée, la rue de la Reine-Blanche, il donnait l'adresse suivante : « À M. le chevalier de Saint-Pierre, en son hôtel, rue de la Reine-Blanche, près la barrière du Jardin du Roi. » On n'est pas plus modeste.

Cet orgueil prend, par moments, de telles proportions, qu'il dépasse la norme, confine à la mégalomanie. À la veille de publier ses *Études de la nature*, Bernardin de Saint-Pierre, peu connu en dehors de quelques salons où il était reçu, s'inquiète de savoir comment cet ouvrage sera accueilli du public. Il escompte, néanmoins, le succès, ne doutant pas que le fond de son œuvre est « propre à répandre une lumière admirable sur toutes les parties de la nature et à renverser les méthodes qu'on emploie pour l'étudier[4] ».

Le livre paraît et produit, il faut le reconnaître, une sensation profonde. L'auteur reçoit une avalanche d'épîtres, même de personnes avec lesquelles il n'a pas de relations, mais qui « l'exaltent trop, pour pouvoir les communiquer ». On l'accable de visites, d'invitations à dîner ; « des peintres sont enthousiasmés » de ce qu'il a dit sur les arts.

Celui-ci le félicite pour ce qu'il a écrit sur l'éducation ; celui-là, sur la cause des marées. Un ecclésiastique l'est venu voir quatre ou cinq fois, le suppliant d'accepter un logement à sa campagne, pour goûter la paix des champs, après laquelle il soupire.

« Des âmes sensibles, mande-t-il à un de ses correspondants, m'adressent des lettres pleines d'enthousiasme ; des femmes, des recettes pour mes maux ; des gens riches m'offrent des dîners ; des propriétaires, des maisons de campagne ; des auteurs, leurs ouvrages ; des gens du monde, leur sollicitations... et même de l'argent... »

Et des déclarations d'amour, et des demandes de mariage ! Il voulut tout d'abord répondre, mais devant cette marée montante, il dut reculer. Comme on n'affranchissait pas en ce temps-là, il régla pour plus de deux mille francs de port de lettres en une seule année ; il n'était pas assez riche pour payer sa gloire.

Qu'il n'exagère pas un peu, nous n'oserions en répondre ; il semble bien que l'encens lui ait monté au nez et l'ait un peu grisé. À quelqu'un qui le félicitait de son triomphe, il répondait : « Vous n'en voyez que la fleur ; l'épine est restée dans mes nerfs. » Serait-ce que quelques critiques déplaisants l'avaient égratigné ? « Une seule épine, disait-il parfois, me fait plus de mal que l'odeur de cent roses ne me fait plaisir. »

Il était, en effet, d'une susceptibilité excessive, dont on a produit maints témoignages[5].

Ses nerfs étaient-ils excités, parce qu'il vivait dans la solitude, ce peut être une explication, non une justification. Il eut toujours le tort de considérer comme un droit ce qui n'était le plus souvent qu'une faveur : ainsi était-il convaincu que le gouvernement lui devait réparation et indemnité pour ses diverses entreprises avortées, et il assaillait les ministères de réclamations.

Par bonne fortune, il y avait, au département des affaires étrangères, un M. Hennin, premier commis sous le ministère de Vergennes, qui lui était entièrement dévoué ; Bernardin mit sans trêve son obligeance à contribution, sans parvenir à jamais la lasser.

Grâce à M. Hennin, il avait obtenu une gratification de 300 livres sur les fonds littéraires ; loin de lui en exprimer sa gratitude, il s'irrita et de la pénurie de la somme et de la forme sous laquelle on la lui avait accordée. Il écrivit au ministre qu'il entendait ne pas accepter cette aumône ; que c'était comme officier du roi, comme capitaine-ingénieur, qu'il voulait être indemnisé. M. Hennin essaya de le calmer, lui prodiguant les conseils les plus amicaux.

« Mon ami, vous êtes trop séquestré du monde, vous ne connaissez ni les hommes, ni la marche des affaires. Comment voulez-vous sortir d'un état qui vous peine, si vous repoussez les mains qui peuvent vous en tirer ? »

C'était le langage de la raison ; celui précisément que Bernardin se refusait à entendre.

Cette susceptibilité de Bernardin se manifestait dans les moindres choses. Il se fâchait, si on lui adressait les lettres de Versailles, avec la qualification d'*ingénieur de la marine*, protestant qu'il ne l'avait jamais été ; il se formalisait, si on accolait à son nom de Saint-Pierre celui de Bernardin. M. Panckoucke était, à son dire, le premier de tous les hommes, et le seul, qui l'eût appelé Bernardin.

On a cité de lui bien d'autres traits, retenons seulement le suivant[6].

Bernardin – demandons pardon à ses mânes de le traiter avec cette familiarité ! – reçut un jour avis, que le roi lui accordait une gratification sur le *Mercur*, et qu'il n'avait qu'à passer à la caisse pour la toucher ; mais, comme cet avis lui venait du caissier et sans qu'il y eût une lettre du ministre, M. de Breteuil, il le refusa d'abord et se choqua, comme pour la gratification de M. de Vergennes. Sur quoi, M. Hennin, qu'il désolait par ses refus, lui écrivait :

« Vous êtes bon, simple, modeste, et il y a des moments où vous semblez avoir pris pour modèle votre ami Jean-Jacques, le plus vain de tous les hommes. »

C'est en 1772 que Bernardin de Saint-Pierre était entré en rapports avec l'homme dont il devait garder toute sa vie l'empreinte. Comme on l'a très bien indiqué[7], la singularité de leurs destinées les avait rapprochés au point aigu de leur commune maladie.

C'était l'époque où Jean-Jacques, non peut-être tout à fait sans motif[8], voyait en tous lieux des ennemis conjurés à sa perte. La coalition avait son centre dans les principales capitales de l'Europe : Paris, Londres, Genève. Son mal s'aigrissait dans l'isolement ; comme Bernardin, Rousseau voyait reparaître ses humeurs noires dans la solitude. Très flatté, au fond, de se voir accouplé à un personnage aussi célèbre que J.-J. Rousseau, Bernardin, quand on les citait tous deux comme une paire de misanthropes, en concevait un immense orgueil. « Le trait d'union fut donc la parité des traverses passées, le même abandon d'une société indifférente, quand elle n'était pas injuste[9]. »

Comment s'opéra leur rencontre ? Le hasard, à entendre Bernardin, l'aurait déterminée.

« Au mois de juin 1772, écrit ce dernier, un ami m'ayant proposé de me mener chez J.-J. Rousseau, il me conduisit dans une maison rue Plâtrière, à peu près vis-à-vis l'hôtel de la Poste. Nous montâmes au quatrième étage, nous frappâmes et Mme Rousseau vint nous ouvrir la porte. Elle nous dit : « Entrez, Messieurs, vous allez trouver mon mari (*sic*). »

« Nous traversâmes une fort petite antichambre, où des ustensiles de ménage étaient proprement arrangés ; de là, nous entrâmes dans une chambre où J.-J. Rousseau était assis, en redingote et en bonnet blanc, occupé à copier de la musique. Il se leva, d'un air riant, nous présenta des chaises et se remit à son travail, en se livrant toutefois à la conversation... »

De quoi parla-t-on ? De tout un peu : des nouvelles du jour, des voyages que les deux interlocuteurs avaient entrepris, et aussi, des œuvres du maître du logis. Celui-ci fut du reste très gracieux et accompagna ses visiteurs jusqu'à son escalier.

Quelques jours après, Jean-Jacques rendait à Bernardin sa politesse. « Il était en perruque ronde, bien poudrée et bien frisée, portant un chapeau sous le bras, et un habit complet de nankin. Il tenait une petite canne à la main. Tout son extérieur était modeste, mais fort propre... »

B. de Saint-Pierre montra à Rousseau, dont il connaissait les goûts botaniques, des plantes et des graines des tropiques, et le lendemain, il lui envoyait du café des îles, le comprenant déjà au nombre de ses amis, et ayant d'autant plus lieu de le traiter comme tel, que celui-ci ne lui avait pas ménagé sa sympathie, au cours des deux entrevues qu'ils avaient eues ; mais, ô surprise ! le bourru et quinteux personnage qu'était Rousseau, brusquement se révèle quand lui fut remis le « cadeau » de M. de Saint-Pierre.

« Mon ami, lui écrivit-il d'une plume irritée, nous ne nous sommes jamais vus qu'une fois, et vous commencez déjà par des cadeaux ; c'est être un peu pressé, ce me semble. Comme je ne suis pas en état de faire des cadeaux, mon usage est, pour éviter

la gêne des sociétés inégales, de ne point voir les gens qui m'en font ; vous êtes le maître de laisser chez moi ce café, ou de l'envoyer reprendre ; mais, dans le premier cas, trouvez bon que je vous en remercie, et que nous en restions là[10]. »

Ce n'était qu'une bourrasque ; on s'expliqua, et l'orage s'apaisa. Il y eut réconciliation et les deux « sauvages » s'humanisèrent, au point de se rendre indispensables l'un à l'autre.

Que de points de contact n'y avait-il pas entre eux ! Avec la fougue de son naturel, Bernardin s'indignait comme son illustre émule, contre cette société dont il trouvait l'enthousiasme tiède, en dépit des flatteries dont elle l'accablait. Riait-on autour de lui, c'était de la moquerie à son endroit ; fixait-on son regard sur sa personne, il y voyait une raillerie.

« Je ne pouvais, écrit-il dans une sorte de confession[11], des plus précieuses pour la connaissance de son état mental, je ne pouvais traverser une allée de jardin public, où se trouvaient plusieurs personnes rassemblées. Dès qu'elles jetaient les yeux sur moi, je les croyais occupées à en médire ; elles avaient beau m'être inconnues, je me rappelais que j'avais été calomnié par mes propres amis, et pour les actions les plus honnêtes de ma vie. »

Ailleurs, il nous dit son appréhension, quand il se trouvait enfermé dans un lieu d'où il avait peur de ne pouvoir sortir ; c'est, à proprement parler, ce qu'on a décrit plus tard sous le nom de *claustrophobie*. Là encore, son texte appuie notre thèse :

« Ce qu'il y a de certain, c'est que mon mal ne me prenait que dans la société des hommes ; il m'était impossible de rester dans un appartement où il y avait du monde, *surtout si les portes étaient fermées*. »

Comme il s'analyse avec beaucoup de minutie, il reconnaît qu'il est impuissant à combattre cette misanthropie.

« Je me disais souvent : « Je n'ai cherché qu'à bien mériter des hommes : pourquoi est-ce que je me trouble à leur vue ? » En vain j'appelais la raison à mon secours : ma raison ne pouvait rien contre un mal qui lui ôtait ses propres forces. Les efforts mêmes qu'elle faisait pour le surmonter l'affaiblissaient encore, parce qu'elle les employait contre elle-même ; il ne lui fallait pas du combat, mais du repos. »

Était-il seul, son mal se dissipait ; la vue des enfants le calmait aussi ; souvent il lui arriva d'aller s'asseoir « sur les buis du fer à cheval, aux Tuileries », pour voir des enfants jouer sur les gazons du parterre, avec de jeunes chiens, qui couraient après eux. Leur innocence le réconciliait avec l'espèce humaine ; mais apercevait-il un promeneur, il se sentait de nouveau inquiet, et son agitation ne cessait que lorsqu'il le voyait s'éloigner.

Il fut une époque où il ne pouvait passer, dans un jardin public, près d'un bassin plein d'eau, sans éprouver « des mouvements de spasme et d'horreur ». Il y avait des moments où il croyait « avoir été mordu, sans le savoir, par quelque chien enragé » ; et pourtant, il avait, pour cet animal, une tendresse, dont il donna, dans une circonstance, une preuve typique. L'anecdote nous est contée par Sainte-

Beuve[12] qui prétend la tenir « d'original ». Elle est trop savoureuse pour que nous la laissions échapper.

« Bernardin de Saint-Pierre était à la Malmaison, chez Mme Lecoulteux du Moley. Il s'y montrait aussi peu aimable que l'abbé Delille l'était aisément : il disait des choses désagréables aux femmes et sur les femmes.

« Il avait amené avec lui un chien, qui devint malade. Mme Lecoulteux s'en inquiéta et le fit soigner et droguer ; mais la bête mourut. Un matin, comme Bernardin de Saint-Pierre n'était pas descendu à l'heure du déjeuner, la maîtresse de la maison envoya savoir de ses nouvelles. On ne trouva personne, mais quatre lignes seulement dans sa chambre : il y disait qu'on lui avait tué son chien et qu'il était parti. Là-dessus, cette société gracieuse et sentimentale s'émut. On imagina de faire à ce chien chéri des funérailles, un petit tombeau avec branche de saule pleureur à la Jean-Jacques. On écrivit tout cela au bourru maussade pour l'apaiser. On n'eut pas de réponse. »

Longtemps il gardait le ressentiment des affronts qu'il avait reçus, ou de ce qu'il considérait comme tel. Trente ans après, il était encore persuadé que Mlle de Lespinasse avait voulu l'insulter, un jour qu'elle lui avait offert un bonbon, en le louant de sa bonté dans une occasion récente.

Par ces absurdes soupçons, par cette humeur d'une maussaderie inexplicable, il éloignait de lui les mieux disposés en sa faveur ; il se brouilla avec d'Alembert, Condorcet et le clan des « philosophes », parce qu'ils ne lui avaient pas, croyait-il, fait obtenir une gratification de Turgot.

« S'ils avaient été mes amis, s'écriait-il avec véhémence, en auraient-ils agi ainsi ? La pension, les emplois faciles, les bagues au doigt se distribuaient à leurs clients : ils ne parlaient à moi que de m'expatrier... »

Il ne traitait pas mieux ceux qui le servaient, ou essayaient de le servir, car il se dérobaux bienfaits tout en les quémandant sans cesse. Encore n'eût-il sollicité que pressé par le besoin, mais il conserva ces habitudes de mendicité jusque dans les temps heureux où il était sorti de la gêne, et il fit, comme le dit, en termes de choix, Sainte-Beuve, « alterner perpétuellement l'idylle et le livre de comptes ».

Il fallait la patience à toute épreuve de son ami Hennin pour ne pas être excédé par ces demandes répétées ; les lambeaux de correspondance que nous avons sous les yeux témoignent à quel point Bernardin abusa de ce protecteur qui, malgré sa position subordonnée vis-à-vis du ministre distributeur des grâces, s'ingéniait à lui rendre service.

« Je n'ai plus ni linge ni habits ; mes courses à pied ont achevé de les user, écrit Saint-Pierre au commis de M. de Vergennes. Si vous voulez me revoir, faites-m'en donner les moyens. Vous savez que votre département me doit une gratification bien légitime... J'en ai grand besoin. Je suis à l'emprunt et je n'ai rien à attendre qu'au mois de février de l'année prochaine. »

La gratification fut accordée ; mais le bénéficiaire n'entendait la toucher que si elle

était accompagnée « d'une lettre de satisfaction et de bienveillance », écrite de la main du ministre, faute de quoi il la refuserait. Cette fois, on ne lui répondit pas et, après une bouderie de quelques jours, il jugea prudent de donner son acceptation, sans réserves.

Il avait à ce moment une excuse, c'était sa misère ; ses ressources étaient à cette date précaires, et sa santé peu brillante.

« Ce qu'il y avait de pis, écrit-il, mes chagrins m'avaient donné des maux de nerfs ; je ne goûtais de repos que dans la solitude. »

Qu'étaient, au juste, ces troubles nerveux ? Il consulta un médecin de son quartier, le docteur Petit, qui lui dit de ne pas s'en préoccuper outre mesure, qu'il avait une de ces maladies dont, « depuis notre bon père Adam jusqu'au moment présent, personne encore n'est mort ». Bernardin n'avait qu'à prendre les eaux de Passy, qu'il s'était lui-même prescrites, et pour le surplus, à patienter.

Cette affection dont souffrait Bernardin de Saint-Pierre, il en avait présenté, très jeune, les premiers symptômes.

Il n'avait guère plus de dix ans, quand lui tomba entre les mains « le livre qui était le plus capable de favoriser cette poussée d'instincts personnels » ; il trouva dans la bibliothèque de son père, les *Vies des Saints* et en fit sa pâture.

« Nulle compagnie ne pouvait lui être plus funeste, il n'était pas encore de force à résister à ce commerce. » Son exaltation personnelle et son penchant au mysticisme furent accrus par cette lecture. Il était enchanté du merveilleux qu'il y trouvait et la conviction s'ancre dans sa cervelle, que la providence venait toujours au secours de ceux qui l'invoquent, et qu'on n'avait qu'à s'abandonner à elle.

Il n'attendait qu'une occasion de mettre en pratique cette singulière doctrine ; un jour que son père l'avait un peu vivement chapitré, le petit Bernardin quitta la maison et courut vers le bois voisin, « croyant fermement que Dieu le nourrirait, en lui envoyant un corbeau, comme à un autre saint Paul ».

Cette tournure mystique de son esprit fit, plus tard, place à une sorte de sensualité, ressemblant assez à de l'érotisme. Bernardin de Saint-Pierre paraît, par endroits, s'être complu, notamment dans les *Harmonies*, à traiter certains sujets « sans la froideur sérieuse qu'il convient d'y apporter », pour emprunter l'expression d'un maître de la jeunesse. N'a-t-il pas, d'ailleurs, donné les marques de cette « hyperesthésie sexuelle », en contractant, à un âge avancé, une union disproportionnée avec une toute jeune fille ? Mais glissons, sans appuyer.

« Je suis un homme pour femmes », laisse-t-il échapper dans une épître confidentielle ; s'il faut en croire celles qui associèrent leur vie à la sienne, il ne fut pas l'époux grincheux qu'on s'est plu à dire. Incontestablement, il avait de ces délicatesses, de ces mille attentions gracieuses qui plaisent aux femmes.

Lorsqu'à l'automne de son existence, le mariage lui offrit un port de relâche, sa santé s'était bien améliorée. Bien qu'on n'en ait pu fixer la date précise, sa grande « crise » avait éclaté longtemps auparavant. Il était encore libre de toute attache, quand lui

survint ce « mal étrange », qu'il a décrit en véritable clinicien.

« Ces feux, semblables à des éclairs, sillonnaient ma vue. Tous les objets se présentaient à moi doubles et mouvants ; comme Œdipe, je voyais deux soleils. Mon cœur n'était pas moins troublé que ma tête ; dans le plus beau jour d'été, je ne pouvais traverser la Seine en bateau, sans éprouver des anxiétés intolérables, moi qui avais conservé le calme de mon âme dans une tempête du cap de Bonne-Espérance, sur un vaisseau frappé de la foudre[13]. »

La science, consultée, fit ce que ferait notre médecine actuelle : elle mit une étiquette sur la maladie ; le malade le constate non sans ironie :

« À la vérité, dit-il, la médecine m'offrit des secours ; elle m'apprit que le foyer de mon mal était dans les nerfs. Je le sentais bien mieux qu'elle ne pouvait le définir ; mais quand je n'aurais pas été trop pauvre pour exécuter ses ordonnances, j'étais trop expérimenté pour y croire.

« Trois hommes, à ma connaissance, tourmentés du même mal périrent en peu de temps, de trois remèdes différents et soi-disant spécifiques pour la guérison du mal de nerfs ; le premier, par les bains et les saignées ; le second, par l'usage de l'opium ; et le troisième, par celui de l'éther. Ces deux derniers étaient deux fameux médecins de la Faculté de Paris[14], tous deux renommés par leurs écrits sur la médecine, et particulièrement sur les maladies du genre nerveux. J'éprouvai de nouveau, mais cette fois par l'expérience d'autrui, combien je m'étais fait illusion en attendant des hommes la guérison de mes maux. »

Comment Bernardin se guérit-il de sa neurasthénie ou de sa névrose, pour adopter un terme plus compréhensif ? Laissons-lui la tâche de rédiger jusqu'au bout son auto-observation :

« Ce fut à Jean-Jacques Rousseau, poursuit notre patient, que je dus le retour de ma santé. J'avais lu, dans ses immortels écrits, entre autres vérités naturelles, que l'homme est fait pour travailler, et non pour méditer.

« Jusqu'alors, j'avais exercé mon âme et reposé mon corps : je changeai de régime ; j'exerçai le corps et je reposai l'âme. Je renonçai à la plupart des livres ; je jetai les yeux sur les ouvrages de la nature, qui parlait à tous mes sens un langage que ni le temps ni les nations ne peuvent altérer. Mon histoire et mes journaux étaient les herbes des champs et des prairies ; ce n'étaient pas mes pensées qui allaient péniblement à elles, comme dans le système des hommes, mais leurs pensées qui venaient à moi, sous mille formes agréables... »

La cure par le travail, a-t-on trouvé mieux aujourd'hui ? Là encore, Bernardin de Saint-Pierre fut un précurseur[15].

Dans une pétition qu'il adressait, en 1792, à la Convention[16], Bernardin de Saint-Pierre, alors âgé de 56 ans, rappelle que ses « maux de nerfs » ne lui ont pas permis, depuis près de quinze ans, de se trouver dans aucune assemblée, « ni d'affaires, ni de plaisirs », mais qu'il s'est consolé de ses infirmités, en se livrant, dans la solitude, à la composition de ses écrits.

Il vécut, en effet, sauvagement, pendant plusieurs années, ne trouvant de plaisir que dans la fréquentation de Rousseau, autre atrabilaire, en qui il se reconnaissait si bien.

Il tombait, parfois, dans des accès de mélancolie^[17] dont rien ne le pouvait distraire.

Il la cultivait, d'ailleurs, comme une volupté.

« Je ne sais à quelle loi physique les philosophes peuvent rapporter les sensations de la mélancolie ; pour moi, je trouve que ce sont les affections de l'âme les plus voluptueuses. »

Nul n'a peint avec plus de finesse psychologique cette sensation rare, qu'éprouvent les délicats qui mettent en harmonie leurs sentiments avec la température.

« Il me semble alors, écrit Bernardin, que la nature se conforme à une situation, comme ma tendre amie. Elle est, d'ailleurs, toujours si intéressante, sous quelque aspect qu'elle se rencontre, que, *quand il pleut, il me semble voir une belle femme qui pleure. Elle me paraît d'autant plus belle qu'elle me paraît plus affligée.* Pour éprouver ces sentiments, j'ose dire *voluptueux*, il ne faut pas avoir des projets de promenade, de visite, de chasse ou de voyage, qui nous mettent alors de fort mauvaise humeur, parce que nous sommes contrariés. Il faut, pour jouir du mauvais temps, que notre âme voyage et que notre corps repose. »

Pourquoi faut-il que cette page délicieuse soit suivie d'autres pages, dont le style ampoulé, boursoufflé, porte le cachet de son époque, accuse son mauvais goût ?

Cet air de mélancolie, qu'il avait fini par se donner, le costume, presque toujours sombre, qu'il affectait de revêtir, et, joint à cela, sa réserve dans le monde, lui avaient fait une réputation de timidité, qui n'était en réalité qu'un défaut de sociabilité.

Le misanthrope avait rapidement tourné au misogyne ; et il fut un temps où il s'enfuyait à l'arrivée d'une jolie personne, comme on fuit un danger que l'on sent s'approcher. Il lui fallut les avances d'une jeune fille, romanesque et sensible, pour le décider à rompre ses vœux de célibat.

Dans son éloge du célèbre ingénieur Watt, Arago raconte que, douloureusement affecté des injustices de ses compatriotes, celui-ci était tombé dans une profonde mélancolie, dont il guérit en épousant une femme qui l'entoura de soins et de prévenances. Bernardin de Saint-Pierre eut une bonne fortune analogue.

Mlle Félicité Didot, qui l'aimait depuis longtemps en silence, finit par lui faire l'aveu de son amour. Bernardin daigna répondre à sa flamme : il avait trente-cinq ans de plus que sa fiancée, qui en avait vingt à peine. Encore posa-t-il ses conditions ; il entendait que sa future femme fût, avant tout, une ménagère et vécût à la campagne, où il irait lui rendre visite « le plus souvent qu'il le pourrait ». Mlle Didot, sentant une volonté arrêtée, n'essaya pas de lutter contre ; elle consentit à être la première servante de son mari, nous allions écrire de son maître. Lui, abusa quelque peu de son pouvoir ; elle, se déclarait heureuse ; qu'avait-il à prendre souci de tourments intérieurs qui gardaient tant de discrétion ? Madame de Saint-Pierre donna à son mari un fils Paul^[18] et une fille Virginie^[19], en souvenir des personnages de son célèbre roman. Un autre fils ne vécut que quelques mois.

Le 28 juin 1854, la première chambre du Tribunal de la Seine prononçait l'interdiction de Paul de Saint-Pierre, qui termina, dans une maison de santé, une carrière sans éclat.

« Quelques espérances, toutefois, fleurs éphémères d'un esprit précoce chez ce jeune homme, furent bientôt détruites par des habitudes vicieuses éminemment préjudiciables à sa santé ; l'affaiblissement de son esprit se révéla graduellement ; bientôt il fut frappé d'hémiplégie, et, finalement d'une démence complète[20]. »

Ce n'était pas le premier fou de la famille. Le frère cadet de Bernardin, celui qu'on appelait Dutailly, s'était fait flibustier, pour s'intituler gentilhomme ; il avait parcouru les mers, afin de gagner une place à la cour ; il s'était abandonné « à sa fièvre de grandeur jusqu'au crime » ; il n'aboutit finalement qu'à la prison, puis à la folie, « seule excuse de ses erreurs[21] ».

Sa sœur Catherine, nature mal pondérée, avait une instabilité d'humeur qui porte le sceau de sa race : « Comment va votre maladie de nerfs ? écrivait-elle à Bernardin, le 31 mars 1783 ; c'est la mienne aussi. »

Bernardin de Saint-Pierre, lui, réussit à échapper, du moins en partie, à la fatalité morbide qui le guettait dès la naissance et que lui promettait la tare originelle. Grâce à son vigoureux tempérament, il ne garda de son ascendance que l'hypersensibilité, la disposition au rêve. Cette exaspération de la sensibilité, dont son style contient l'indéniable reflet, se transmua en une œuvre immortelle : *Paul et Virginie*, tandis que l'esprit d'aventure, d'évasion, transposé dans ses écrits de voyage, en font le premier grand écrivain descriptif français.

Sa bonne étoile de conduisit à l'immortalité – heur exceptionnel, – par la voie qui avait acheminé la plupart des siens vers le cabanon.

Notes :

1. ↑ Maurice Souriau, *Bernardin de Saint-Pierre* d'après ses manuscrits, Paris, 1905.
2. ↑ *Annales médico-psychologiques*, t. IV (1852), 645.
3. ↑ *Bernardin de Saint-Pierre et la Révolution*, d'après des documents inédits, par Alphonse Sédé et Jules Bertaut (*Mercure de France*, 1er novembre 1907).
4. ↑ Lettres à Hennin, 25 décembre 1783.
5. ↑ Cf. surtout Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. VI.
6. ↑ Nous l'empruntons, comme le précédent, à Sainte-Beuve.
7. ↑ Maury, *Bernardin de Saint-Pierre*.
8. ↑ Voir le livre de Mme Frédérika Mac-Donald, sur Rousseau.
9. ↑ Maury, *op. cit.*
10. ↑ Nous avons vu l'original de cette lettre au Musée Carnavalet.
11. ↑ *Études de la Nature*, t. I (préambule de *l'Arcadie*).
12. ↑ Cf. *Chronique médicale*, 15 juillet 1904.
13. ↑ Préambule de *l'Arcadie*.
14. ↑ Le docteur Roux, auteur du *Journal de médecine*, et le docteur Buquet, professeur de la Faculté de médecine de Paris, tous deux morts, dans la force de l'âge, de leurs propres remèdes contre les maux de nerfs. (Note d'Aimé Martin).
15. ↑ On ignore généralement, écrit Mme Arvède Barine, que Bernardin de Saint-Pierre est l'inventeur

des bataillons scolaires. C'était une de ses idées favorites ; il voulait même que les petits bonshommes des écoles fissent les grandes manœuvres. « Dans la belle saison, quand la moisson est faite, vers le commencement de septembre, je les mènerais – écrivait-il – à la campagne, divisés sous plusieurs drapeaux. Je leur donnerais une image de la guerre. Je les ferais coucher sur l'herbe à l'ombre des forêts ; là ils prépareraient eux-mêmes leurs aliments ; ils apprendraient à défendre et à attaquer un poste, à passer une rivière à la nage ; ils s'exerceraient à faire usage des armes à feu et à exécuter en même temps des manœuvres prises de la tactique des Grecs, qui sont nos maîtres presque en tout genre. » Les plans de réformes politiques et sociales, qui remplissent les deux derniers livres des *Études de la Nature*, offrent tous un curieux mélange d'esprit positif et d'imagination romanesque. Bernardin de Saint-Pierre demandait la suppression de la grande propriété et des gros capitalistes, celle des monopoles, des compagnies privilégiées, de la vénalité des charges. Il réclame énergiquement la confiscation des biens du clergé au profit des pauvres. Il propose de remplacer les hôpitaux par l'assistance à domicile, d'améliorer le régime des prisons et des maisons de fous. Il demandait enfin des retraites pour les ouvriers âgés et il voulait qu'il fût construit dans Paris, des édifices assez vastes pour y donner des fêtes au peuple.

16.↑ *Mercur de France*, 1er novembre 1907 (*B. de Saint-Pierre et la Révolution*).

17.↑ Il les avait éprouvés très jeune, puisque, lors de son séjour à Berlin, il prit, pour les calmer, sur le conseil de ses hôtes, des eaux de Pyrna (?). Cf. Souriau, 67.

18.↑ Né le 5 avril 1798.

19.↑ Née le 20 août 1794, morte sans postérité en 1842.

20.↑ Brierre de Boismont (*Chr. méd.*, loc. cit.).

21.↑ Catherine, en parlant de son frère cadet, l'appelle tantôt le « gendarme », tantôt « l'insurgent ». Elle se plaint à son frère Bernardin que Dutailli l'accable d'invectives, ce qu'elle attribue à « la vivacité de son imagination, qui le rend extrême en tout genre ». Quant à elle, la pauvre fille, qui mènera, une bonne partie de sa vie, une existence claustrale « dans des maisons religieuses, moitié retraites, moitié asiles », elle souffre d'une hystéro-neurasthénie chronique. Les dernières attaques lui ont, « par plusieurs fois, fait perdre connaissance », tant elles étaient violentes.

LAMENNAIS

S'il était besoin d'un exemple fameux pour illustrer la thèse des relations du pessimisme avec la neurasthénie, le nom de Lamennais est un de ceux qui viendraient le plus aisément sous la plume. Celui qui a écrit : « *Je ne jouis point du succès, j'en souffre ; l'obscurité seule me convenait... Je regarde la mort et l'embrasse de tous mes vœux... Le plus beau jour de ma vie sera celui où je cesserai d'écrire... Tout m'est à charge, la vie est trop pesante pour moi...* », accuse, dans ces phrases désenchantées, les symptômes de ce « mal du siècle » auquel un de ses compatriotes, et non des moins illustres, a imprimé une étiquette ineffaçable.

Comme René, Lamennais a témoigné de « cette disposition toujours croissante à une mélancolie aride et sombre », de ce noir dégoût de la vie qui, s'emparant de son âme, finit peu à peu par la remplir tout entière. Cet engourdissement, cette « paralysie morale », qui se traduit par « l'inquiétude vague, le mécontentement et la nausée du présent », c'est, comme l'a vu, avec sa perspicacité, de dissecteur d'âmes, l'analyste Sainte-Beuve, « l'état fondamental et constitutionnel » de Lamennais.

Si l'on veut saisir un être, si complexe soit-il, dans sa sincérité nue, c'est dans ses lettres intimes qu'on a les plus fortes chances de le surprendre. Nous avons, par bonne fortune, pour nous aider à connaître et à pénétrer Lamennais, *intus et in cute*,

une correspondance volumineuse, qui contribue puissamment à éclairer sa psychologie.

Sans doute, il convient de se défier des écarts d'une imagination malade, mais, la part faite à la déclamation, quel jour les épîtres familières nous ouvrent sur le caractère et le tempérament ! Quelle source précieuse et presque inépuisable pour le psychologue !

Connaissez-vous dans toute la littérature un tableau plus navrant du désenchantement, du dégoût de toutes choses, avant même d'avoir goûté à la vie, que ce passage d'une lettre de Lamennais à son frère :

« ... Je ne me connais plus. Depuis quelques mois je tombe dans un état d'affaissement incompréhensible. Rien ne me remue, rien ne m'intéresse, tout me dégoûte. Si je suis assis, il me faut faire un effort presque inouï pour me lever. *La pensée me fatigue*. Je ne sais sur quoi porter un reste de sensibilité qui s'éteint ; des désirs, je n'en ai plus ; *j'ai usé la vie* ; c'est de tous les états le plus pénible, et de toutes les maladies, la plus douloureuse comme la plus irrémédiable. »

« Oh ! que nous sommes rien ! » s'écriait Bossuet. Lamennais renchérit : « Oh ! qu'il fait bon n'être rien ! » Quand on est convaincu à ce point de l'inutilité de l'existence, pourquoi s'y acharner ? « À quoi est-on bon ? À souffrir. Il ne faut pas gémir sur ce partage, il est encore assez beau », répliqua Lamennais.

Souffrir ! D'aucuns cultivent leurs souffrances avec une joie âpre ; Lamennais fut du nombre de ces martyrs volontaires qui, aux malaises d'une santé fluctuante, ajoutent les mille tortures d'un esprit ardent et inquiet.

Lamennais chérit sa mélancolie, la tristesse même, suivant la fine expression de Malebranche, étant « la plus agréable de toutes les passions, à un homme qui souffre quelque misère ».

« Je suis habituellement, confesse-t-il quelque part, dans l'état que les Anglais appellent *despondency*, où l'âme est sans ressort et comme accablée d'elle-même.

« Il n'y a point de martyr comme celui-là... Je ne peux pas dire que je m'ennuie, je ne peux pas dire que je m'amuse ; je ne peux pas dire que je sois oisif, je ne peux pas dire que je travaille. Ma vie se passe dans une sorte de milieu vague entre toutes ces choses, avec un penchant très fort à une indolence d'esprit et de corps, triste, amère, fatigante plus qu'aucuns travaux, et néanmoins presque insurmontable. »

La faculté de souffrir, plus qu'aucun autre il la posséda, et il reconnaît, quand il en laisse échapper l'aveu, qu'il a parfois aidé à cette disposition native. Là encore, écoutons-le parler :

« Nous perdons, par notre faute, une partie, et la plus grande, des bienfaits du Créateur ; il nous environne de ses dons, et nous refusons d'en jouir, par je ne sais quelle triste obstination à nous tourmenter nous-mêmes. Au milieu de l'atmosphère de parfums qui émane de lui, nous nous en faisons une, composée de toutes les vapeurs mortelles qui s'exhalent de nos soucis, de nos inquiétudes et de nos chagrins, – fatale cloche de plongeur, qui nous isole dans le sein de l'Océan immense. »

Mais n'est-ce pas lui, comme le dit Sainte-Beuve à qui nous empruntons la citation[1], qui se mettait volontairement sous la cloche du plongeur ? Il n'en sortait que pour lancer la foudre. « Cette ardeur effrénée et cette surexcitation que d'autres, poètes et surtout artistes, ont portées dans les jouissances sensuelles, il la porte, lui, dans les systèmes philosophiques et politiques. »

Il aime à l'excès ou il hait ; « tout ce qui est moyen et mitigé, il le rejette d'ennui et de dégoût ; *il vomit les tièdes* ».

On imaginerait, qu'avec un tel tempérament, il ait eu une constitution à toute épreuve, une jeunesse orageuse et romanesque, comme celle de Chateaubriand, par exemple, né sous le même ciel. Tout différent il était : la nature l'avait desservi de toutes manières.

Félicité (*Féli*, comme on avait coutume de l'appeler), le quatrième de six enfants, était né à sept mois. Un vice de conformation – une dépression considérable de l'épigastre – donna longtemps des inquiétudes : il en souffrit toute la vie[2].

Il tenait d'une de ses aïeules son front élevé et large, son visage ovale et amaigri, aux pommettes saillantes, ses yeux gris, ses lèvres amincies et l'ensemble de son corps grêle.

Maurice de Guérin, qui fut son élève, nous le décrit ainsi : « Le grand homme est petit, grêle, pâle, yeux gris, tête oblongue, gros nez et long, le front profondément sillonné de rides, qui descendent entre les deux sourcils jusqu'à l'origine du nez : tout habillé de gros drap gris, des pieds à la tête ; courant dans sa chambre à fatiguer mes jeunes jambes et, quand nous sortions pour la promenade, marchant toujours en tête, coiffé d'un mauvais chapeau de paille, vieux et usé... » Bien que d'un aspect et d'une mise peu propres à commander le respect, dépourvu de dignité dans le maintien, de supériorité dans le regard, n'ayant aucune grâce extérieure, ayant le parler monotone mais doux, cet être frêle, toujours souffrant, qui parlait d'une voix basse et unie, s'imposait à ses auditeurs, les saisissait corps et âme. Montalembert disait de lui : « M. de Lamennais savait être le plus caressant et le plus paternel des hommes. »

Au vrai, il avait une tête énorme et disparate, dans laquelle semblait s'être concentrée toute sa vitalité ; un cerveau hypertrophié, qui avait accaparé toute la puissance des autres fonctions physiques ; une voix faible ; des manières embarrassées et contraintes ; une laideur à peine éclairée par la beauté d'un regard où la myopie mettait des douceurs trompeuses[3].

Sa taille était plutôt au-dessous de la moyenne. Son aspect général était des plus chétifs et, sans les soins assidus d'une vieille servante, il n'eût pas franchi les limites de la première enfance.

De bonne heure, il montra un tempérament vif[4], d'une émotivité exagérée ; fantasque, capricieux, il était d'une irritabilité excessive.

Ses impatiences, ses fureurs, sont restées légendaires. « C'est une âme de colère, a dit de lui Sainte-Beuve ; il amasse de la bile et des flots d'amertume, qu'il a besoin de déverser. » Mais ces colères duraient peu. Soit qu'il voulût seulement s'excuser, soit

qu'il en fût persuadé, il prétendait qu'elles étaient nécessaires à sa santé et qu'il était obligé, parfois, pour éviter de tomber en défaillance[5], de chercher noise au premier venu, sauf à demander ensuite pardon de ses emportements[6].

Une autre dominante de son caractère fut cette tristesse[7] qu'il porta, comme un crêpe funèbre, toute sa vie et qui s'était manifestée presque dès la naissance.

Le sombre aspect des lieux où il avait vu le jour pouvait bien, aussi, avoir contribué à créer cet état d'âme. Elle est de Lamennais cette boutade que, dans sa sincérité, il n'a pas cherché à retenir : « L'ennui naquit en famille, une soirée d'hiver. » L'ennui, « cet inexorable fléau de la vie humaine », selon la forte expression de Bossuet, a pesé sur toute l'existence de Lamennais.

Il avait cinq ans, quand il perdit sa mère. Il en conservait malgré un si jeune âge, le souvenir vivace. Quant à son père, il était d'un caractère fort entier, entier jusqu'à l'absurde : on conte qu'il forçait son fils Jean-Marie, alors âgé de dix ans, à priser du tabac, parce qu'il l'aimait et que c'était la mode de son temps[8] !

Ém. Forgues note dans ses *Souvenirs*[9] : « Les membres de cette famille étaient des caractères entiers, énergiques, une race d'hommes résolus, tenaces, et qu'on a vus quelquefois poussés, par leur nature indomptable, à d'étranges extrémités. » Ceci n'est point indifférent à noter pour qui croit à la transmission des instincts et des facultés. Une volonté inébranlable, qu'il tenait probablement de son père, jointe à une tendresse expansive, legs maternel, devaient fournir les principaux traits du caractère de Lamennais.

Ce père autoritaire, trop absorbé par les affaires pour s'occuper de l'éducation de ses fils, s'était résolu à les confier à un de leurs oncles.

Tonton des Saudrais était un philosophe aimable, qui traduisait Horace et aussi le *Livre de Job*. Il portait immuablement des bas chinés, des souliers à boucles d'argent, la culotte courte, l'habit à la française et un grand tricorne, qui encadrait à ravir sa figure souriante. Il fut le précepteur attitré des deux enfants qui, passionnés de lecture, purent, à leur aise, satisfaire leur goût dans la bibliothèque bien pourvue de leur oncle.

Avec les livres, le jeune Féli n'avait d'autre distraction que la musique : il faisait sa partie de flûte dans les concerts de la Société philharmonique de Saint-Malo. Il était, en outre, fanatique d'escrime : cet « extrait d'homme », comme l'appelait Béranger, était un ferrailleur redoutable.

Contre l'ordinaire, cette passion pour les armes, conjointement avec celle pour l'équitation et la chasse, n'avait guère fortifié son tempérament ; c'est qu'il perdait tout le bénéfice de cette vie au grand air et des exercices rudes auxquels il se livrait[10], par une application trop soutenue à l'étude.

Son frère partageait ses fatigues et ne s'en trouvait pas mieux. Ils durent se rendre tous les deux à Paris, en 1806, et y passer tout le printemps, afin de s'y faire soigner par les plus habiles médecins de la capitale. Ceux-ci recommandèrent l'air des champs, le régime du lait et surtout d'éviter toute fatigue du cerveau.

Au mois de juillet, les deux frères étaient de retour à Saint-Malo, et, bientôt après, dans leur domaine de La Chênaie, à deux lieues de Dinant, où, au milieu des bois, dans une maison rustique, ils reprirent leur vie de recueillement et de travail.

Désormais, c'est en suivant la correspondance de Lamennais, que nous allons noter, comme nous le ferions au chevet d'un malade, les accès d'une fièvre continue qui, en l'espèce, n'est autre chose qu'une neurasthénie chronique et progressive.

En 1810 – Lamennais a 28 ans – il écrit à son frère qu'il est tout « emmigrainé[11] », qu'il a craché le sang ; mais cela n'a pas duré. La migraine, le mal de dents, voilà les malaises qui le tourmentent le plus fréquemment ; mais ce qui l'accable, c'est le vide de ce « parfait anéantissement », cet état d'affaissement incompréhensible, qui ne lui fait trouver du repos que « dans la pensée du tombeau ».

En vain essaie-t-il de réagir contre « cette insurmontable tristesse, ces défaillances intérieures, ces angoisses, cette agonie de l'âme », il lui faudra « lutter contre elles, jusqu'à la dernière heure ». « Pourquoi, mon Féli, cette mélancolie ? » lui écrit le saint abbé Carron (19 février 1816). Pourquoi ? Parce que la maladie le tenaillait sans trêve.

« Oh ! la santé par-dessus tout. Après elle, le repos, trésor si précieux et si rare. Croyez-moi, mes amis, attachez-vous à cela et, quand vous l'aurez, vous reprendrez votre travail, modérément[12]. »

« Ah ! si le bon Dieu me rendait un peu de santé[13] », soupire-t-il tristement.

Mille incommodités l'affligent : fièvres, rhumes, céphalées, mais il n'en a cure ; le mal moral « cause première de tous les maux », voilà qui est son tourment.

Il prendrait volontiers à son compte la devise de la reine infortunée : *Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien !* Il ne se sent aucun désir, ni de vie, ni de mort, ni de joie, ni de douleur. Tout lui est bon puisque tout lui est également indifférent.

Les souffrances du corps, l'habitude contribue à les rendre tolérables, mais celles de l'âme !...

« Les secrètes angoisses d'un cœur malade, où les sentiments les plus doux s'aigrissent, et qui n'a de force que pour se tourmenter lui-même, voilà qui ne laisse espérer d'autre paix que la paix éternelle de la tombe. »

De sa guenille, à peine s'il se préoccupe. En 1814 il se plaint d'une plaie à la jambe, qui l'empêche de marcher : « Petit à petit, cela lui est devenu comme une mouche de grandeur médiocre sur le devant de la jambe. »

Cinq ans plus tard, il obtient une dispense de bréviaire, que Lamartine a sollicitée, pour lui, de Rome, et portant, comme motifs, qu'il est affligé d'une fièvre lente et d'une faiblesse de vue qui ne lui permettent de lire qu'avec difficulté.

Qu'important ces vétilles, quand l'âme est sans ressort et comme accablée d'elle-même, quand elle languit et s'épuise entre deux vocations incertaines qui l'attirent et la repoussent tour à tour ? Il n'y a point de supplice pareil à cela : Lamennais a trente ans quand il trace ces lignes, l'âge où la vocation a eu le temps de se dessiner et de

prendre corps ; mais ses hésitations, ses perplexités continueront longtemps encore et nous en retrouvons l'écho dans ces lettres à son frère, où il s'abandonne sans réticences :

« Je suis las du monde et de la vie, écrit-il à ce dernier, le 5 novembre 1814. À quoi servent les livres ? Je ne connais qu'un livre gai, consolant, et qu'on voit toujours avec plaisir, c'est un registre mortuaire, tout le reste est vain et ne va pas au fait. » (À l'abbé Jean, 18 mars 1817.)

Notons, au passage, cette sorte de *nécrophilie*, ce goût pour l'expression macabre. Vieille cathédrale en deuil, lampes funèbres, cercueil, fosse, cadavre, vers de la tombe et squelette hideux, fantômes, etc., ces termes lui procurent, dit un de ses biographes, « des sensations délicieuses (*sic*) ».

« Ce pays me fatigue et m'ennuie à la mort », écrit-il de Paris, en 1818. « ... Je suis très faible et très abattu. Ma vie ressemble à un rêve triste et morne. J'aspire au réveil... »

Un autre jour : « La tristesse m'affaiblit et m'ôte tout ressort... Tout m'est à dégoût. Je ploie sous la vie. »

À son ami Benoist d'Azy, même aveu désolé :

« Je traîne une vie mutilée[14] ». « Je n'ai plus de goût à rien sur la terre, tout mon cœur presque est déjà de l'autre côté du tombeau[15] », confie-t-il à Mlle de Trémerenc, et, quelques jours plus tard : « Je vous l'avoue, la terre me pèse, j'ai besoin de regarder en haut. Je suis las de ce qui passe et qui nous déchire en passant. Oh ! vous qui ne passez point, vous le seul bien parfait et à jamais immuable, ô mon Dieu, quand vous verrai-je dans votre joie sainte et dans votre éternel repos ! »

Est-il litanie plus désenchantée que ces cris de désespérance ?

« Je m'ennuie au-delà de toute expression. J'ai mille motifs d'être ce qu'on appelle heureux et jamais je ne le fus moins. Mais il faut souffrir, c'est notre destinée[16]. »

Aujourd'hui, on n'a aucun embarras à trouver la rubrique nosologique sous laquelle ranger de tels symptômes : c'est évidemment la *maladie de Beard*, l'épuisement nerveux, la neurasthénie.

Notre malade, qui s'introspecte avec minutie, se rend, d'ailleurs, compte lui-même de son état et l'analyse à la perfection :

« Je suis arrivé ici, écrit-il, en 1822, de la Chênaie dans une sorte d'*épuisement*, de fatigue, dont je ne suis pas entièrement remis, et qui m'a empêché, jusqu'à présent, de reprendre mon travail. »

Quatre ans se sont passés : il recommence à se plaindre d'éprouver « une sorte d'indisposition, qui le rend incapable de tout travail ». C'est « une angoisse habituelle », qui indique, pense-t-il, une affection du cœur ; car le siège fixe de son mal est là, il le sent.

Il a, en effet, de fréquentes syncopes : au mois de mars 1826, il mande à son frère qu'il a plusieurs fois perdu connaissance, qu'il a besoin de beaucoup de

ménagements, sans quoi son indisposition « dégénérerait probablement en une maladie de cœur », dont il porte en lui le germe, mais non à une phase dangereuse, si on en arrête le développement.

Il reprend ses occupations, se surmène, et se plaint à nouveau de ses spasmes, « qui ne lui permettent aucune application ».

Il aspire après un repos qu'il sent de plus en plus nécessaire. « La maladie, se persuade-t-il enfin, est toute nerveuse ; aucun organe n'est attaqué ».

Durant une bonne partie de l'hiver de 1826, Lamennais est souffrant ; un labeur excessif, les tracasseries, les inquiétudes, tout concourt à l'ébranlement de ses nerfs[17]. Et, cependant, c'est l'hiver qui lui est le plus favorable[18]. C'est sa saison « pour ce qui tient aux écritures ».

Comment travaillait Lamennais ? Pour qui s'intéresse à l'hygiène des écrivains et des artistes, il n'est pas superflu de se le demander.

Levé dès six heures, il se mettait aussitôt au travail ; parfois, il lui arrivait d'avancer de une ou deux heures son lever matinal.

À La Chênaie, tout le monde se levait dès cinq heures ; il n'était pas rare que le maître de la maison fût le premier debout, car il avait le sommeil court et léger.

Sa messe dite, Lamennais déjeunait dans sa chambre, le plus ordinairement d'une bouillie de pommes de terre que sa fidèle domestique lui servait, dans une petite casserole, sur un guéridon[19].

À demi couché sur une chaise-longue, qui lui avait été donnée par M. de Montalembert, il mangeait rapidement et passait le reste de la matinée, soit à étudier les philosophes allemands, ou quelque langue étrangère, soit à lire des contes, selon que sa santé lui permettait des lectures sérieuses ou frivoles.

Il écrivait, le plus souvent, dans son salon du rez-de-chaussée, à une table sur laquelle il ne souffrait autre chose qu'une écritoire, quelques plumes et du papier de petit format, doré sur tranches. Peu ou point de livres à portée de la main.

À voir la plupart de ses manuscrits on ne se douterait pas de l'effort que lui coûtait leur composition[20]. L'absence de corrections et de ratures laisserait croire qu'il avait le travail facile et qu'il écrivait d'un jet ses plus belles et plus harmonieuses périodes. Or, il ne se mettait à écrire qu'après avoir longuement médité. Il se promenait sur sa terrasse en se martyrisant les ongles avec un canif et ne rentrait que lorsque, dans sa tête, la phrase était toute faite ; il la couchait alors sur le papier et rarement il lui arrivait d'y changer quelque chose à la seconde lecture[21].

Certaines conditions physiques lui étaient nécessaires pour composer, en l'absence desquelles sa fécondité intellectuelle se tarissait, éprouvait une sorte d'engourdissement.

« Il me faut, disait-il, pour travailler, de la solitude, un certain régime et, dans la disposition même des lieux, je ne sais quoi qui vient de l'habitude[22]. » « La chaleur me convient, écrit-il à une autre place, et, à moins que le temps ne soit à l'orage, je ne

travaille jamais mieux que quand le thermomètre est à 20 degrés[23]. »

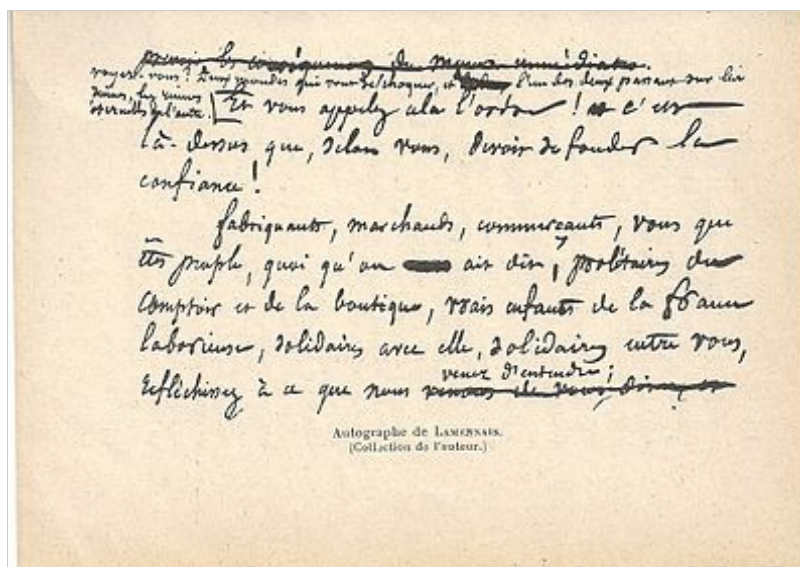
La musique n'était pas sans influence sur l'éclosion de sa pensée.

« Le travail, un peu de lecture, un peu de musique, voilà, dit-il, ce qui remplit mes journées[24]. »

Dans l'après-midi, si le temps était favorable, Lamennais sortait avec ses élèves, ou avec les personnes qui étaient ses hôtes du moment et, tout en causant, se livrait à sa récréation favorite, la taille des arbres. Il avait la passion du jardinage et soignait lui-même son potager. Semer et planter était sa grande distraction.

Très rarement il dînait en ville ; les repas en dehors de chez lui le fatiguaient et lui rendaient pénible la besogne du lendemain.

Il se couchait entre 8 et 9 heures, lisait quelque temps au lit avant de s'endormir. Mais le sommeil était long à venir et il ressentait, en se réveillant, cette fatigue, cette lassitude que connaissent bien les neurasthéniques.



Un rien l'abattait ; il éprouvait cette « sorte de susceptibilité malade qui s'étend à toutes choses. »

Il avait des accès de tristesse à propos de rien et à propos de tout ; et cette tristesse, que son cœur buvait, pour ainsi dire, « comme l'éponge s'imbibe d'eau », émiettait peu à peu ses forces.

Cette tristesse était-elle toujours sans cause ? Les fluctuations de sa santé y contribuaient bien, au moins pour une part.

Dans une lettre de mai 1826, il annonce à son correspondant qu'il vient d'avoir un fort catarrhe, dont il n'est pas encore remis au moment où il écrit. L'été suivant, il se rend aux bains de Saint-Sauveur, dans les Pyrénées, pour essayer de rétablir ses forces épuisées ; il y reste jusqu'à la fin de septembre.

Sa maladie lui est maintenant connue : c'est une « irritation du cœur, qui produit des

étouffements, des évanouissements et qui serait mortelle à un certain degré ».

Sans doute était-il bien malade à cette époque, car son voyage fut, à l'entendre, « une agonie continuelle ». À quelques lieues de Montauban, près de Moissac, on fut obligé de le descendre de voiture et de l'étendre sur un lit, dans une ferme. « De séjour en séjour et de crise en crise », il parvint cependant au terme de sa route.

Il était de retour à Paris dans la seconde quinzaine d'octobre.

Au début de l'année 1827, Lamennais exhale peu de plaintes ; à part ses migraines et ses troubles nerveux habituels, « il se porte décidément beaucoup mieux[25] ». C'était prématurément chanter victoire : aux mois de juillet et d'août, il a une atteinte assez sérieuse de « fièvre bilieuse, d'abord tierce, puis continue », qui est suivie d'une grande prostration[26].

Le médecin de La Chênaie n'avait rien compris à son mal ; le docteur Bodinier (de Dinan) y vit plus clair. Néanmoins, sa convalescence fut longue et pénible, et la moindre fatigue du cerveau ramenait les accès fébriles.

Les deux années qui suivent se passent dans des malaises presque continuels. « Je suis faible et souffrant », répète à tout instant l'illustre égotant.

En novembre 1829, il est retenu quelques jours au lit par « une espèce de foulure ». À la fin de 1830 et dans les premiers mois de 1831, il est repris de ses faiblesses et de fièvre, qui l'accablent presque sans trêve.

En juin de cette année 1831, régnait, à Paris, une épidémie de grippe. Lamennais en subit les atteintes. Le choléra survint, avec le cortège funèbre qu'il entraîne à sa suite, mais il échappa heureusement à la contagion.

Le commencement d'une lettre, écrite par Lamennais en 1832 (le 30 novembre), nous renseigne, d'une façon assez inattendue, sur l'état civil d'un terme médical, qui, depuis, a connu une singulière fortune.

« Gastrite, gastrite..., je n'entends plus parler que de gastrite ; *encore une nouveauté* ; de mon temps on ne connaissait seulement pas ce nom-là. Ce n'était pas assez de maux d'estomac, il faut encore qu'ils aient imaginé cette gastrite ; et à quoi bon ? Que leur en revient-il ? En sont-ils mieux ? Folie, folie et peut-être malice... »

Mais reprenons sa correspondance, à la date où nous l'avons laissée.

De 1833 à 1837, Lamennais se plaint, à maintes reprises, de cette affection spasmodique qui a failli déjà le tuer deux fois. Le moindre bruit lui donnait des tressaillements.

À une certaine époque, il habitait, sous les toits, un modeste logement au cinquième étage de la rue de la Michodière, pour n'entendre aucun bruit au-dessus de sa tête, « chose qui l'importune horriblement[27] ». Or, en prenant là son gîte, il ne s'était pas aperçu qu'une trappe donnait passage dans un long et bas grenier, servant de dortoir à vingt-sept marmitons : il s'était logé, sans y prendre garde, chez un pâtissier fameux, dont les apprentis couchaient sous les combles et y menaient un sabbat d'enfer[28].

Au mois de mai 1837, étant au château de Frescu, à une demi-lieue au nord de Sézanne, Lamennais y fut pris, la nuit, « d'horribles convulsions d'estomac ». Une diète absolue, avec des boissons adoucissantes (eau de gomme, eau de riz) et des cataplasmes émollients suffirent à calmer ses cardialgies.

Il passa l'année 1841 à Sainte-Pélagie ; il y fut repris de ses maux de tête et perdit l'appétit.

Sur le régime de Lamennais à Sainte-Pélagie, nous possédons, grâce à M. Christian Maréchal, une lettre bien curieuse, écrite par l'auteur de *l'Essai sur l'Indifférence* à une de ses habituelles correspondantes. Nous n'en citerons qu'un extrait :

« ... Mes meubles consistent en un lit, une petite table à écrire, un guéridon et un fauteuil apportés de chez moi et, de plus, une autre table sur laquelle je mange et quatre chaises fournies moyennant loyer, par la maison.

« Entre huit et neuf heures, on m'apporte un petit pain et du lait ; je fais moi-même une tasse de café ; vers une heure ou deux heures, je mange un peu de pain et de beurre ; à six heures, l'on m'envoie d'un restaurant voisin deux plats, l'un de viande, l'autre de légumes ou d'œufs. Vous voyez que j'ai tout ce qu'il me faut ».

« ... Ma santé n'est pas bonne, je ne dors plus, écrit-il, dans le même temps, au baron de Vitrolles[29]. Les médecins disent que j'ai une hypertrophie du cœur. Voyez un peu la bizarrerie ! Au régime où les hommes l'ont tenu, j'aurais cru bien plutôt qu'au lieu de grossir, il dût avoir maigri. »

Ses médecins veulent le mettre « au régime de l'acide prussique » ; il proteste avec énergie ; « l'exercice, le grand air et la liberté, voilà les vrais remèdes ».

Les années suivantes, il se plaint surtout de douleurs aux jambes, qui ressemblent à du rhumatisme. Puis il a la grippe (1843), à nouveau des céphalées et de la gastralgie (1845), entrecoupées de syncopes.

Ses forces diminuent et il devient casanier en proportion.

Ses douleurs rhumatismales le contraignent le plus souvent à rester au logis. Durant trois semaines, il est retenu chez lui par une inflammation d'entrailles, qu'il a contractée en revenant de la Chambre, par un soir de tempête, sous la pluie et les pieds dans l'eau. Ceci se passait en 1849.

À peine rétabli de son entérite, il est attaqué d'une ophtalmie qui, pendant quelques jours, l'a rendu presque aveugle. Il a de la peine à lire et à écrire. Un peu plus tard, il éprouve une grande faiblesse, une sorte de défaillance et parfois de l'angoisse, « qui a son siège dans les nerfs, près de l'estomac, et en trouble les fonctions[30] ».

Le Coup d'État de décembre 1851 fit sur Lamennais une impression profonde : un pareil bouleversement eut un fâcheux contre-coup sur sa santé ; sa tristesse naturelle s'en accrut, en même temps qu'avec l'âge, ses maux s'aggravaient, et que se multipliaient ses infirmités.

Ce corps débile était à bout de souffle, la plus faible secousse devait en avoir raison. Une pleurésie terrassait le vieillard, après quelques jours de souffrance. Lamennais

avait 72 ans.

Il avait demandé à être enterré dans la fosse commune. Fût-ce dans une pensée de pessimisme amer, ou pour rendre hommage aux pauvres êtres à qui elle échoit ? Quoi qu'il en soit, Lamennais avait stipulé dans ses volontés dernières, qu'aucun signe extérieur, qu'aucune croix ne désignât sa tombe. Ses volontés furent respectées.

À son lit de mort se retrouvèrent les divers témoins de sa vie, venus des pôles les plus extrêmes, groupés à son chevet par une commune douleur. C'est que Lamennais posséda ce don d'attacher, qui est le lot d'un petit nombre de privilégiés. Il sut inspirer une amitié vive et fidèle aux personnes les plus opposées par le caractère, par le tempérament, amitié qu'il leur garda, de son côté, au milieu des vicissitudes d'une existence passablement agitée.

Cette âme inquiète, haletante, appelant sans cesse le repos et la mort, était, par instants, tendre, affectueuse, prompte au dévouement et à l'abnégation : tout Lamennais est dans ce contraste.

Béranger avait coutume de dire en parlant de l'auteur des *Paroles d'un croyant*, qu'il était obligé de remettre en selle « le cavalier souvent désarçonné par son imagination malade[31] ». Avec le chansonnier, Lamennais s'abandonnait, il avouait qu'il n'était pas né pour la prêtrise, qu'il lui fallait la vie laïque, en plein vent et en plein soleil ; qu'il regrettait de n'être pas marié, de n'avoir pas de femme[32] !...

La femme, le seul *défaut* qu'il n'eût pas, comme disait son oncle, manqua positivement à Lamennais.

Il n'avait été amoureux qu'une seule fois, à dix-huit ans. D'une nature aimante, il s'était épris d'une coquette, qui, loin de partager ses sentiments, avait tourné sa passion en moquerie. Profondément blessé, Lamennais tomba dans une mélancolie qui se mua en misanthropie. Son caractère s'assombrit ; il errait seul dans les chemins détournés, passant des heures à rêver sur son amour dédaigné et ses illusions perdues.

Qui sait si l'origine de sa névropathie ne se trouve pas dans cette première déception ; et que fût-il advenu si un sourire de femme, comme un dictame bienfaisant, eût apaisé ce cœur ardent, qui se consuma de ne pas communiquer sa flamme ?

Notes :

1. ↑ *Nouveaux Lundis*, t. I.
2. ↑ *Œuvres inédites de Lamennais*, publiées par A. Blaize. Introduction.
3. ↑ *Correspondance entre Lamennais et le baron de Vitrolles*, 16.
4. ↑ « Sa première enfance, jusqu'à l'âge de huit ans, fut très pétulante. Ses maîtres à l'école ne savaient comment le maintenir tranquille sur son banc et on ne trouva, un jour, d'autre moyen que de lui attacher, avec une corde, à la ceinture un poids de tournebroche. » Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, I (1846), 143.
5. ↑ Un jour, suivant son habitude, il se rasait dans son lit, et Jeanne, sa servante de confiance, tenait, comme de coutume, un miroir devant lui. Voilà que tout à coup, à propos de rien il s'emporte, lui reproche sa maladresse et la menace de changer de servante. Dès que l'opération fut terminée, la pauvre fille se disposait à sortir, tout émue des paroles dures qu'elle venait d'entendre, quand son maître la retint doucement : « Je vous ai fait de la peine tout à l'heure, lui dit-il d'un ton très

affectueux, que voulez-vous ? Vous savez que par moment, je suis un peu fou, et si je ne m'étais mis dans une colère rouge, j'allais encore défaillir. »

6. ↑ J.-Marie Peigné, *Lamennais, sa vie intime à La Chênaie*, Paris, 1864. – Cf. *l'Amateur d'autographes*, 15 août 1901, et 1912, 342.
7. ↑ « Une âme triste dans un corps malade », l'a défini Barbey d'Aurevilly.
8. ↑ *J.-M. de Lamennais*, par le R. P. Laveille, 1903 ; cité par E. Herpin, Quelques détails sur l'enfance de J.-M. Lamennais (*Ann. de la Soc. hist. et arch. de Saint-Malo*, 1904, 86-127).
9. ↑ Ém. Forgues, *Notes et Souvenirs* ; Correspondance, t. I.
10. ↑ Il nageait avec excès et jusqu'à l'épuisement, ainsi que Byron ; il aimait les violentes courses à cheval, ainsi qu'Alfieri ; de même qu'aux champs, il grimpait à l'arbre comme un écureuil. Plus enfant... il avait aimé à faire... de la dentelle. (Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, I, 145).
11. ↑ Outre le mot d'« emmigraîné », ont doit à Lamennais les termes de « brochurier », « histrionage », « irrassiasible », « irraccommodable », pour la plupart encore usités, sinon dans la langue académique, du moins dans le langage du journalisme.
12. ↑ Robert des Saudrais à MM. Lamennais frères (1806).
13. ↑ Lettre à l'abbé Jean, 8 et 9 septembre 1809.
14. ↑ Février 1819.
15. ↑ 5 avril 1822.
16. ↑ *Œuvres inédites*, édition Blaize, I, 386.
17. ↑ *Correspondance posthume*, édition Forgues, I, 262.
18. ↑ Lamennais était très frileux ; il avait de la peine à quitter le coin du feu, à la rude saison, ne se trouvant jamais mieux qu'« auprès de ses tisons ». (Cf. lettre à Berryer, *Correspondance posthume*, édition Forgues.)
19. ↑ Plus tard, il se départit de cette excessive sobriété. « Il mangeait solidement, conte N. Peyrat ; il est vrai que, dépourvu de dents, il ne faisait que sucer les viandes, dont il rejetait les détritux par petits pelotons. Il aimait les viandes fortes, les vins chaleureux, les épices brûlantes. En général, il préférait les choses violentes, et son estomac, en cela, ne différait pas de son esprit, ni de son cœur. » *Béranger et Lamennais*, Correspondance, par N. Peyrat, 109.
20. ↑ « Tout le monde, disait-il, ne sent pas ce que le travail de la composition littéraire exige de temps et de fatigue ; tout le monde ne sent pas qu'un bon article ne s'écrit point avec la facilité d'une lettre ; tout le monde ne sent pas que l'esprit n'est pas continuellement disposé à produire et qu'on ne saurait, quoi qu'on fasse, habituer les idées à se présenter à heures fixes. » Lettre à l'abbé Jean, 19 octobre 1815.
21. ↑ *Lamennais à La Chênaie*, par J.-M. Peigné (a).

(a) L'autographe que nous donnons un peu plus loin serait donc une exception... pour confirmer la règle.

22. ↑ Lettre du 7 janvier 1838.

23. ↑ Lettre du 7 mai 1849.

24. ↑ Lettre du 10 juin 1838.

25. ↑ Lettre de l'abbé Gerbet, 10 février 1827.

26. ↑ *Correspondance posthume*, I, 339-342.

27. ↑ Il avait déménagé, parce que les punaises le tourmentaient, dans le logement qu'il occupait, et lui ôtaient tout sommeil. Il avait tenté, sans succès, tous les moyens possibles pour s'en débarrasser. Il en revenait sans cesse de nouvelles, par les fentes des planchers et des plafonds. « Ce sont de petites choses, si l'on veut, concluait-il mélancoliquement ; mais ces petites choses deviennent insupportables à la longue. » *Confidences de Lamennais*, par Laurentie, 198.

28. ↑ Cf. la lettre publiée par M. Christian Maréchal (*la Quinzaine*, 1er mai 1905).

29. ↑ « Tous ces derniers jours où le froid a été si vif, écrit-il de la prison de Sainte-Pélagie, le 8 février 1841, au même correspondant, j'ai été constamment obligé de tenir ouvert un de mes soupiraux, ou d'être dans une fumée plus épaisse que le brouillard de ce matin. Il m'en est resté un mal d'yeux très désagréable. Heureusement que nous approchons d'une saison plus douce. » *Correspondance entre Lamennais et le baron de Vitrolles*, 328.

30. ↑ Lettre du 21 août 1849.

- 31.↑ « Je fais tout ce que je puis, écrivait Béranger, parlant de Lamennais, pour lui rendre un peu de force et d'espérance, mais j'ai des idées et une façon de voir si différentes des siennes, que je m'y prends sans doute fort mal ; et puis, on ne calme pas l'eau agitée en y trempant la main. » *Béranger et Lamennais*, par N. Peyrat, 225.
- 32.↑ Peyrat, *Béranger et Lamennais*.

AUGUSTE COMTE

Le fondateur de la religion positive nous appartient doublement : comme médecin et comme malade. C'est le malade et, plus précisément, le névropathe, que nous entendons soumettre à notre examen.

Avant d'ouvrir la porte aux commentaires, exposons brièvement les faits.

Auguste Comte venait de se marier ; il avait 27 ans. Ancien élève de Polytechnique, licencié en 1816, sans emploi et sans fortune personnelle, il avait dû, pour vivre, donner des leçons de mathématiques et collaborer aux publications du réformateur Saint-Simon.

Bientôt il conçut le projet d'exposer ses doctrines dans un cours, qu'il ouvrit à son domicile privé, logement des plus exigus, situé au n° 13 du faubourg Montmartre. Des hommes tels que le géomètre Fourier, Broussais, de Humboldt, de Blainville, Arago, Hippolyte Carnot, ne dédaignèrent pas de venir y entendre le jeune professeur, qui, déjà, avait le don d'exciter la curiosité.

Ce cours, si brillamment commencé, fut bientôt interrompu. Quand les auditeurs se présentèrent pour la quatrième leçon, ils trouvèrent la maison fermée et les fenêtres closes : on leur apprit que le jeune maître était malade. En réalité, Auguste Comte, surmené par un travail intensif, avait été saisi d'un véritable accès d'aliénation mentale, qui le fit enfermer durant quelques mois dans la maison de santé du Docteur Esquirol (1826).

Si l'on en croit Robinet, le chagrin domestique aurait été la cause principale de son mal ; selon Littré, la conduite de Mme Comte, en cette circonstance, aurait été au-dessus de tout éloge, contrairement à certaines assertions, et les plaintes de Comte seraient d'une injustice absolue.

D'après de plus récentes communications, la vérité serait – comme presque toujours – entre ces deux extrêmes. Assurément, la contention d'esprit n'a pas été étrangère à la maladie. Toutes les fois qu'Auguste Comte entreprenait une œuvre, son esprit se surexcitait d'une façon extraordinaire, qui tenait à sa manière de composer.

Avant de rien écrire, avant de rien exposer, il fallait qu'il eût profondément médité son sujet. Ce travail terminé, il écrivait tout d'une haleine, sans avoir besoin de faire ensuite une seule correction.

Il travaillait si rapidement, que l'imprimeur ne put jamais le suivre. On rapporte que, avant de rédiger le fameux livre de 1822, il resta longtemps sans lire, sans écrire, et

même sans parler ; qu'il chassait le sommeil en buvant du café très fort et qu'il restait des nuits entières à méditer.

Il passa par une crise semblable, quand il s'agit de préparer son *Système de politique positive* (1844) publié plus tard en quatre volumes. Qu'une pareille surexcitation d'esprit se soit produite au commencement du cours de Philosophie positive, il n'y a là rien de surprenant, d'autant que le jeune philosophe était vivement impressionné à la pensée d'affronter le jugement d'un auditoire d'élite. Sa surexcitation était encore accrue par les luttes qu'il avait alors à soutenir avec les Saint-Simoniens.

Bien que ces diverses circonstances aient pu contribuer à amener la folie, il semble cependant que des chagrins domestiques furent la cause déterminante de la catastrophe, ainsi que Robinet l'affirme.

Comte avait exigé de sa femme, sous la foi du serment, qu'elle cesserait tout rapport avec Cerclet, son ancien amant. Il crut découvrir que, malgré la promesse faite, elle continuait à lui écrire et à entretenir des relations avec lui. Que le soupçon fût fondé ou non, Comte, très porté à la jalousie, fut hors de lui. Sur-le-champ il alla trouver Lamennais, chez qui il rencontra Gerbet, devenu ensuite évêque de Perpignan. Il se jeta à leurs genoux et, sous le « sceau du secret de la confession », il leur raconta en sanglotant la cause de son chagrin.

Dès que la famille d'Auguste Comte eut appris la nouvelle de la maladie du philosophe, Mme Comte mère voulut partir et elle se mit en route pour Paris. Elle y resta jusqu'à la complète guérison de son fils, qui sortit de la maison de santé le 30 novembre de la même année.

Mme Comte mère ne consentit à quitter son fils qu'après s'être assurée de sa parfaite guérison. Elle ne rentra à Montpellier que le 26 décembre.

Quand il sortit de la maison Esquirol, Auguste Comte n'était pas, à vrai dire, tout à fait rétabli, car le premier usage qu'il fit de sa liberté fut une tentative de suicide : il se jeta à l'eau et, chose singulière, cet acte de désespoir produisit comme une sorte d'ébranlement sauveur dans tout son être. De cette tentative, qui pouvait amener la mort, sortit la guérison et le salut.

On va voir en quels termes singulièrement précis, au sixième volume de sa *Philosophie positive*, Auguste Comte a évoqué le souvenir de cette terrible épreuve.

« L'essor initial de cette opération orale, écrit le philosophe, fut douloureusement interrompu, au printemps de 1826, par une crise cérébrale, *résultée du fatal concours de grandes peines morales avec de violents excès de travail*. Sagement livrée à son cours spontané, cette crise eût sans doute bientôt rétabli l'état normal, comme la suite le montre clairement. Mais une sollicitude trop timide et trop irréfléchie, d'ailleurs si naturelle en de tels cas, déterminina malheureusement la désastreuse intervention d'une médication empirique dans l'établissement particulier du fameux Esquirol, où le plus absurde traitement me conduisit rapidement à une aliénation très caractérisée.

« Après que la médecine m'eut enfin heureusement déclaré incurable, la puissance intrinsèque de mon organisation, assistée d'affectueux soins domestiques, triompha naturellement en quelques semaines, au commencement de l'hiver suivant, de la maladie, et surtout des remèdes ; ce succès, essentiellement spontané, se trouvait, dix-huit mois après, tellement consolidé, que, en août 1828, appréciant, dans un journal, le célèbre ouvrage de Broussais sur l'irritation et la folie, j'utilisai déjà philosophiquement les lumières personnelles que cette triste expérience venait de me procurer si chèrement envers ce grand sujet. »

Jusqu'à ses derniers jours, Auguste Comte a reconnu qu'il devait sa guérison aux soins de sa femme. Il l'a écrit dans le tome VI du *Cours de Philosophie positive*, où il dit qu'il fut guéri « grâce à la puissance de son organisation, assisté d'affectueux soins domestiques ». Il se plaisait à le répéter dans la conversation. M. Ch. Robin l'atteste, en outre, dans une lettre que M. Littré a publiée dans son ouvrage intitulé : *Auguste Comte et la Philosophie positive*^[1]. Enfin, il ne manquait pas une occasion de témoigner sa reconnaissance à Mme Comte elle-même.

En 1837, il avait fait une visite à Marseille, dans une maison d'aliénés où se trouvait un de ses amis ; il la racontait à sa femme de la manière la plus touchante, et il terminait ainsi :

« Il est certainement beaucoup plus guéri que je ne l'étais moi-même, quand vous me tirâtes de chez Esquirol, malheureusement, à la vérité, il n'a point de Caroline pour achever la cure. »

Le voilà donc sauvé en 1828, le voilà reprenant la plume, livrant sa pensée aux méditations les plus abstraites, à l'étude des problèmes les plus ardues, et arrivant à dominer si bien le souvenir de cet égarement passé, que son esprit s'y arrête sans trouble et sans effroi : il s'interroge, il se juge, et, par une épreuve suprême et décisive, c'est avec ses souvenirs personnels, avec ses impressions personnelles à lui, qu'il étudie et discute la question de la folie.

L'année suivante, le cauchemar est tout à fait dissipé et, à part un dérangement d'estomac, qui se manifeste par la difficulté et la lenteur des digestions, par la fréquence des vomissements, il ne semble pas que la santé d'Auguste Comte ait été le moins du monde ébranlée. Dès la fin de 1828, il reprenait publiquement, à l'*Athénée* de Paris, le cours si fâcheusement interrompu deux ans auparavant.

C'est de 1830 à 1842 que se poursuit, chez Auguste Comte, la grande et décisive élaboration des idées ; c'est de 1830 à 1842 qu'il expose le développement de sa doctrine, dans la série des volumes, par lui publiés, de la *Philosophie positive*, et dans son enseignement oral.

Au moment où il rédigeait les conclusions de la *Philosophie positive*, et où il se trouvait, par suite, dans un état d'excitation cérébrale analogue à celui de 1826, quoique peut-être moins intense, les persécutions intimes de sa femme cette fois faillirent déterminer une nouvelle crise cérébrale.

À cette époque, A. Comte décidait d'interrompre la suite de ses grands travaux, pour publier deux ouvrages purement élémentaires : un traité d'astronomie populaire et un

traité élémentaire de géométrie analytique. Mais en réalité, il ne cessa pas de méditer le système de politique positive qu'il avait annoncé à la fin de son premier ouvrage.

C'est dès le début de ce travail que survinrent deux accidents qui ont changé le cours de sa vie et de ses idées : une crise mentale et une passion malade. Voici dans quels termes il a lui-même fait connaître à un de ses amis, la crise nouvelle qu'il subit alors :

« Cette lettre a pris une telle extension, que je suis forcé d'ajourner d'intéressants détails sur une grave maladie nerveuse, déterminée sans doute par la première reprise de ma composition philosophique, quelques jours après ma dernière lettre (15 mai). Le trouble a consisté en insomnies opiniâtres, avec mélancolie douce, mais intense, et oppression profonde, longtemps mêlée d'une extrême faiblesse. J'ai dû suspendre quinze jours tous mes devoirs journaliers et rester même au lit. Mais des précautions soutenues ont toujours circonscrit la maladie dans le sein du système nerveux, en prévenant, par l'abstinence, la fièvre et l'irritation gastrique, de façon à me dispenser d'appeler aucunement mon médecin, qui est loin d'entendre comme moi le gouvernement de mon propre appareil cérébral. Vos deux affectueuses lettres m'ont trouvé en pleine convalescence, sans que, toutefois, le sommeil soit encore recouvré suffisamment. Quoique mon élaboration naissante ait été ainsi suspendue, l'ensemble de ma composition aura beaucoup gagné à cette période exceptionnelle, où ma méditation était loin d'éprouver l'atonie de ma motilité (*Paris, 27 juin 1845*). »

C'est à ce moment qu'il rencontra une jeune femme venue à Paris pour publier quelques essais littéraires, Mme Clotilde de Vaux. Elle était mariée, mais son mari était séparé d'elle par une condamnation afflictive et infamante. Auguste Comte, qui avait alors 47 ans, conçut pour cette femme la plus étrange passion.

Cet amour, empreint de mysticisme, fut-il une conséquence de l'affection mentale dont Comte était atteint, il est assez difficile de l'établir. C'est, en tout cas, à cette époque, que le philosophe imagina la « religion qui propose à l'adoration des hommes, avec le grand Fétiche et le grand milieu, l'humanité représentée par la femme sous les traits de Mme Clotilde de Vaux, et qui aurait pour résumé synthétique l'utopie de la Vierge mère ; cette politique qui, dans l'avenir, donne le gouvernement du monde, pour le spirituel, à un sacerdoce de savants, pour le temporel, aux banquiers et, qui, dans la transition présente, appelle au souverain pouvoir trois prolétaires, désignés par Auguste Comte au choix du directeur empirique, Napoléon III, en attendant que l'Europe, après 33 ans, le monde entier, après une seconde période de 33 années, aient accepté le régime normal inventé par Auguste Comte ».

Plus tard, en 1855, le fondateur du positivisme écrivait ce fameux testament qui devait donner lieu à un procès des plus retentissants : on sait que l'annulation en fut poursuivie, à la requête de Mme Comte, pour cause d'insanité. Mais les prétentions de l'épouse furent rejetées, à la suite d'une brillante plaidoirie de Me Allou, qui démontra que le testament était l'acte d'un homme parfaitement sensé, dont la volonté était libre, complète et entière, ainsi, du reste, qu'en témoignait un certificat signé des médecins les plus éminents.

Voici ce certificat dans sa teneur exacte :

Les médecins soussignés : Richard Congrave, à Londres, Audiffrent, à Marseille, Bazalgette, à Paris, Segond, agrégé de la Faculté de médecine de Paris, Sémerie, ex-interne de l'asile impérial d'aliénés de Charenton, Carré, à Triel (Seine-et-Oise), Delbet, à la Ferté-Gaucher (Seine-et-Marne), Sauria à Saint-Lothain (Jura), Robinet, à Paris, tous ayant connu Auguste Comte pendant les dernières années de sa vie, de 1850 à 1857, et l'ayant tous vu pendant ce temps, les uns journellement et les autres par intervalles, certifient qu'ils n'ont jamais aperçu chez lui, dans ses conversations, dans ses actes ni dans ses écrits quelconques, la moindre trace de dérangement intellectuel et moral, d'aliénation mentale ou de monomanie de quelque nature que ce soit ; que jamais ils n'ont constaté, dans son entourage, aucune contrariété, ni le moindre soupçon à cet égard et que, au contraire, Auguste Comte leur a (*sic*) toujours apparu comme jouissant et ayant joui, jusqu'au dernier moment de sa vie (sans parler de son génie incontestable), de la lucidité la plus complète, de la mémoire la plus étendue et la mieux ordonnée, du jugement le plus sain, de la raison la plus droite, du calme le plus constant, de la persévérance la plus ferme et du désintéressement le plus généreux qui sont les caractères intellectuels et moraux les plus opposés à ceux de la folie.

En foi de quoi ils ont signé la présente déclaration

Me Allou produisit, en outre, une déclaration de M. Sémerie qui affirmait qu'à cette même époque Auguste Comte avait une intelligence complètement maîtresse d'elle-même.

En écrivant ses dernières volontés, le réformateur ne croyait pas être arrivé au terme de son existence ; il espérait, au contraire, grâce à l'hygiène sévère qu'il avait adoptée, avoir de longs jours à passer sur cette terre. Les décrets de la Providence avaient autrement réglé sa destinée. Le 5 septembre 1857, le fondateur de la Religion positive succombait dans les bras de son dévoué médecin et ami, le docteur Robinet, qui, durant cette dernière maladie, avait à peine quitté son chevet.

Maintenant que nos lecteurs connaissent les deux épisodes morbides qui ont traversé la vie d'Auguste Comte, ils comprendront mieux le commentaire dont M. le docteur Hillemand, un des représentants les plus distingués du positivisme, a bien voulu, sur notre demande, accompagner notre simple exposé de faits.

« Je ne m'indignerai pas, nous écrivait notre docte confrère, comme certains de mes coreligionnaires, qui ne veulent même pas envisager la possibilité d'un dérangement intellectuel d'Auguste Comte dans les derniers temps de sa vie, et qui considèrent toute discussion à cet égard comme sacrilège. Car, si je suis positiviste, parce que le positivisme me paraît être, de toutes les doctrines qui se disputent l'empire du monde, à notre époque de transition, celle qui renferme la plus grande somme de vérités, et aussi celle qui, par son esprit relatif, est la plus apte à s'assimiler toutes les vérités de l'avenir, je ne suis pas de ces Comtistes insuffisamment dégagés des habitudes d'esprit théologiques, qui n'admettent pas que le cerveau d'Auguste Comte ait pu être

sujet aux mêmes accidents que les cerveaux d'autres hommes et qui attribuent une sorte d'infaillibilité à ses écrits, disposition d'esprit qui les pousse à nier toute découverte scientifique qui n'est pas conforme aux propositions que le maître a consignées dans la *Politique positive*, à la manière des catholiques qui niaient le mouvement de la Terre au nom de la Bible. J'entends me garder toujours du fatal esprit de système (qu'il ne faut pas confondre avec l'esprit systématique, comme l'a fait remarquer d'Alembert), et ne pas oublier de mettre en pratique ce sage conseil de M. Renan : « qu'il est bon de varier ses points de vue et d'écouter les bruits qui viennent de tous les côtés de l'horizon. »

« Je crois qu'il est utile, qu'il est même indispensable, de regarder en face, d'examiner de près et de soumettre à une discussion sérieuse cette opinion que les dernières conceptions scientifiques et religieuses d'Auguste Comte sont des *conceptions délirantes*, imputables à un trouble ou à un affaiblissement intellectuels ; car nous voyons à chaque instant cette opinion reproduite par une foule de gens, qui se croient dispensés d'étudier le positivisme religieux, sous prétexte qu'il est l'œuvre d'un aliéné.

« Je commence par admettre sans difficulté, que le prodigieux surmenage cérébral auquel s'est livré le grand penseur, à la fois dans le domaine de l'intelligence, du sentiment et du caractère, était bien propre à entraîner un trouble cérébral, en vertu de cette loi de pathologie générale que, plus grande est l'activité d'un organe ou d'un appareil, plus grande aussi est sa susceptibilité morbide. J'accorde que le danger était encore augmenté par la règle, que s'était imposée Auguste Comte, de s'abstenir de toute lecture autre que celle de quelques poètes favoris et de l'*Imitation*, pour s'occuper exclusivement de son œuvre de construction d'une nouvelle religion, à l'aide des immenses matériaux qu'il avait antérieurement amassés ; en faisant remarquer, toutefois, que cette abstinence était nécessitée par la nature et la grandeur de son entreprise, qui n'aurait jamais pu, autrement, être menée à terme.

« Je vais même beaucoup plus loin, car, sans savoir rien de précis sur les parents d'Auguste Comte, j'admets qu'il était héréditairement prédisposé aux troubles cérébraux, en raison de la conformation dépliée et désourlée de ses oreilles, conformation dont Morel a signalé le premier, d'une façon générale, l'importance, et qu'on peut affirmer sans crainte d'être démenti par les faits, être un signe infaillible de prédispositions vésaniques héréditaires ; en raison aussi de sa crise mentale de 1826 et de sa tentative de suicide, accidents qui n'arrivent jamais, comme l'expérience le prouve, que chez des individus ayant déjà de l'*hérédité névropathique* derrière eux.

« Mais de ce qu'Auguste Comte présentait des stigmates physiques, indices certains de prédispositions névropathiques héréditaires, de ce qu'il a surmené son cerveau à un degré prodigieux, de ce qu'il a été sujet, en 1826, à une crise cérébrale « résultée du fatal concours de grandes peines morales avec de violents excès de travail » qui nécessita son internement, et qui fut suivie, l'année suivante, d'une tentative de suicide, il n'est pas permis de conclure, sans autre démonstration, que les dernières conceptions, religieuses et scientifiques, du fondateur du positivisme qui ne sont pas

conformes à sa manière de voir, sont des idées délirantes imputables à un nouveau dérangement intellectuel ; ou autrement, les théologiens et les métaphysiciens adversaires du positivisme philosophique pourraient aussi bien, pour les mêmes raisons, se dispenser de discuter et imputer à la folie les idées du *Cours de philosophie positive*, qui ne sont pas conformes non plus à leur manière de voir ; car, à part celles des trois premières leçons, toutes les autres furent émises par Auguste Comte, postérieurement à sa crise mentale de 1826, et à sa tentative de suicide de 1827.

« En outre, la même suspicion pourrait être étendue à toutes celles des idées émises par les hommes de génie du passé qui sont en opposition avec nos idées modernes ; car la plupart de ceux sur lesquels nous possédons des renseignements ont présenté des vices de conformation crânienne ou faciale, des troubles intellectuels ou moraux, plus ou moins analogues à ceux qu'a offerts Auguste Comte, et ayant la même signification générale.

« En même temps, le plus grand nombre de ceux sur lesquels nous possédons des renseignements biographiques détaillés, ont manifesté dans la sphère du sentiment, de l'intelligence, du caractère, de la motricité, de la sensibilité, des troubles passagers ou permanents, plus ou moins équivalents à ceux qu'a présentés Auguste Comte, et ayant en tout cas une signification générale analogue : idées de persécution, de grandeur, mélancolie, hypocondrie, hallucinations, excitation maniaque, impulsions irrésistibles, folie du doute, délire du toucher, peur des espaces, épilepsie, strabisme, tics, etc., et ont eu dans leur famille des proches parents atteints de diverses névroses et vésanies...

« L'histoire se simplifierait ainsi d'une façon bien commode. Inutile désormais d'étudier le milieu dans lequel se sont développés les hommes de génie et de rechercher la filiation de leurs idées : le mélange de vérités et d'erreurs qu'on rencontre dans leurs œuvres s'expliquerait par des alternatives de lucidité et de folie. Quel triomphe pour les imbéciles, qui pourraient toujours attribuer à la folie celles des idées des grands hommes qui sont au-dessus de leur portée !... Avant d'admettre que les conceptions qui caractérisent la seconde partie de la vie d'Auguste Comte sont celles d'un esprit dérangé, qu'on me démontre que ces conceptions sont bien réellement des erreurs en désaccord avec les idées de la philosophie positive et dues à l'emploi d'une méthode non seulement différente, mais opposée ; qu'elles présentent un caractère d'absurdité tel qu'elles ne peuvent s'expliquer que par la production d'un trouble intellectuel, et qu'elles ne sont pas justiciables d'autres causes, comme par exemple de l'état imparfait des connaissances à l'époque où Auguste Comte se livrait à ses spéculations ; car, encore une fois, la possibilité d'une chose ne permet pas à elle seule d'affirmer sa réalisation.

« Des aliénistes très distingués qui sont habitués à dépister les idées délirantes, qu'on accuse même (comme les ignorants accusent toujours les aliénistes) de voir des fous partout, n'ont pas reconnu cependant le caractère délirant aux conceptions scientifiques, politiques et religieuses émises par Auguste Comte dans la deuxième partie de sa vie. Enfin, il est permis de faire observer que, s'il est possible qu'Auguste

Comte et ses disciples religieux soient des fous, des illuminés, il est possible aussi que ce soient leurs critiques qui pèchent par insuffisance de développement intellectuel ou moral.

« Selon la remarque de Pascal, les esprits boiteux prétendent volontiers que ce sont les autres qui boitent, et les débiles sont naturellement enclins à taxer de folie les hommes supérieurs dont ils ne peuvent comprendre les idées. Il n'est donc pas étonnant que pareille mésaventure soit arrivée à Auguste Comte, qui devançait tellement son époque ; et que quelques-uns de ses disciples, d'ailleurs éminents, ne pouvant se dégager entièrement des habitudes d'esprit révolutionnaires et négatives, n'aient pas pu le suivre et s'élever en même temps que lui jusqu'au vrai point de vue organique.

« Ne pouvant comprendre les conceptions religieuses de leur maître, ils ont conclu que ces conceptions, qui leur paraissaient absurdes, l'étaient réellement, et plutôt que de se soupçonner eux-mêmes d'insuffisance et d'arrêt de développement, ils ont préféré admettre qu'Auguste Comte avait dévié par suite d'un dérangement intellectuel.

« Cela est humain, mais cela n'est pas vrai ; et la postérité, qui sera témoin de la grande fortune des idées politiques et religieuses d'Auguste Comte, s'étonnera sans doute que Littré et Robin, qui en furent les contemporains, "aient été assez peu clairvoyants, pour laisser passer entre leurs doigts des vérités si palpables". »

Nous n'ajouterons rien à cette précieuse « consultation » de notre savant confrère. Elle pourra, nous semble-t-il, aider les philosophes à mettre impartialement au point le « cas » d'Auguste Comte.

Notes :

1. ↑ À la p. 141.

ALFRED DE MUSSET

On sait quelle influence attribuent ceux qui s'efforcent à expliquer la formation du génie, à la race, au sol, au milieu ; on n'a pas manqué d'appliquer cette théorie à Musset, et il en est résulté quelques découvertes imprévues.

Une tradition qui a cours rattache l'auteur de *Rolla*, d'une part à Ronsard, de l'autre à... Jeanne d'Arc ! Simple boutade du poète en ce qui concerne Jeanne d'Arc. Pour ce qui est de Ronsard, il semblerait plus aisé de démontrer les attaches d'Alfred de Musset avec le barde vendômois.

La famille Musset était originaire du Blésois et la Cassandre de Ronsard aurait bien pu être la Cassandre de Musset, qui portait le même prénom que sa mère ; mais d'impitoyables généalogistes ont réduit cette parenté à néant, en démontrant que la Cassandre aimée du poète de la Pléiade était issue d'un marchand florentin, du nom

de Salviati, établi en France au temps de François Ier et qui compta, parmi ses ancêtres, un médecin, célèbre dans la seconde moitié du treizième siècle.

Des juristes et des soldats, voilà ce qu'on rencontre dans l'ascendance directe du poète.

Cette longue lignée d'aïeux ne nous donne qu'indications vagues sur la genèse de son talent et de ses aptitudes poétiques ; à moins qu'on ne veuille admettre que Ronsard et Joachim du Bellay, car les Musset se flattaient de se rattacher au disciple comme au maître, n'aient préparé, de loin, l'avènement d'un des plus grands poètes du dix-neuvième siècle.

La branche cadette, à laquelle appartient Alfred, se signale par son goût pour les œuvres de l'esprit et les travaux littéraires[1]. À Victor-Donatien de Musset, père du poète, on doit des écrits qui ne sont pas sans valeur, mais sous le rapport surtout de l'érudition et de la critique. Son Histoire sur la vie et l'œuvre de J.-J. Rousseau est des plus estimables ; quant au grand-père maternel d'Alfred, caractère gai et original, littérateur aimable, il avait, au dire de qui l'avait approché, « une manière pittoresque de dire les choses qui donnait un grand charme à sa conversation ».

De sa mère, qu'on nous dépeint faible et sans volonté, mais quelque peu hautaine et d'une morgue aristocratique, Alfred tenait cette nervosité malade, qu'il manifesta dès sa plus tendre enfance, cet état névropathique qui devait contribuer, pour une si large part, aux productions de son génie.

Alfred de Musset fut, toute sa vie, une véritable sensitive, que le moindre souffle agitait. Il jouissait, ou plutôt il souffrait d'une impressionnabilité exceptionnelle, qui en fait, pour le psycho-physiologiste un sujet d'étude particulièrement attachant.

Lui-même attribuait cette organisation spéciale moins au hasard qu'à l'époque où il était né : n'appartenait-il pas à cette génération qui avait subi les conséquences des guerres de la Révolution et de l'Empire et en avait reçu un ébranlement dont elle devait ne se jamais remettre ? À cette génération « ardente, pâle, nerveuse », que les mères inquiètes avaient mise au monde, tandis que les maris et les frères combattaient au loin.

Son nervosisme s'était manifesté de bonne heure. Son frère Paul raconte qu'à peine hors des langes, le petit poète en herbe avait « des mouvements oratoires et des expressions pittoresques », pour peindre ses malheurs ou ses plaisirs d'enfant[2]. Déjà se montrait chez lui, l'« impatience de jouir » et la « disposition à dévorer le temps » qui devaient s'accroître par la suite.

On connaît l'anecdote charmante des souliers rouges. Alfred avait trois ans, quand, un jour, on lui apporte une paire de petits souliers rouges, à la vue desquels il laisse éclater toute sa joie. Il avait hâte de sortir avec cette chaussure, pour la faire admirer : il ne se tenait pas d'impatience, pendant que sa mère lui peignait ses cheveux bouclés, et comme il trouvait l'opération plus longue que de coutume : « Dépêchez-vous donc, maman, de s'écrier l'enfant ; mes souliers neufs seront vieux ! »

Comme il fallait peu de chose pour agir sur un organisme aussi frémissant ! Encore tout petit, vers l'époque de l'épisode des souliers, certaine grosse poutre au plafond d'une chambre lui causait un effroi qu'il ressentait longtemps plus tard, rien que d'y songer.

Sa sensibilité était prête à tressaillir au moindre choc. Son frère rapporte qu'il fut malheureux et toujours agité, pendant le temps de ses études classiques. Une mauvaise place le mettait au désespoir. S'il n'avait pu apprendre ses leçons jusqu'au dernier mot, il partait pour le collège, tremblant de frayeur ; le remords d'une faute, même insignifiante, le poursuivait à ce point qu'il venait s'accuser lui-même. Plus tard, il se corrigea de sa timidité, mais il ne put jamais se défaire de cette disposition à l'inquiétude.

Dans son entourage, on appréhendait de lui faire de la peine, si légère fût-elle. On évitait de lui adresser le moindre reproche, quand lui prenaient ce qu'on appelait ses « accès de manie ». C'est ainsi que, dans la même journée, il put impunément briser une des glaces du salon avec une bille d'ivoire, couper des rideaux neufs avec des ciseaux, coller un large pain à cacheter rouge sur une carte d'Europe, au beau milieu de la Méditerranée, sans que ces trois désastres lui attirassent une réprimande, tant on redoutait de le contrarier. Il s'en montra, d'ailleurs, consterné et, quand les nerfs ne s'en mêlaient plus, il redevenait l'enfant délicieux, exquis de délicatesse, que nous ont dépeint ses biographes.

C'est à l'un d'eux que nous emprunterons ce joli trait.

L'enfant avait commis une peccadille, qui lui avait attiré une gronderie de sa jeune tante Nanine, à laquelle il avait voué une tendresse particulière. Comme il ne paraissait prendre garde à la gronderie, elle lui déclara que, s'il persistait dans son attitude, elle cesserait de l'aimer.

– Tu crois cela, fit l'enfant, mais tu ne pourras pas t'en empêcher.

– Si fait, Monsieur, reprit la tante, sur un ton qu'elle essayait de garder sévère.

L'enfant, un peu inquiet tout de même, la considérait avec attention, épiant les moindres mouvements de sa physionomie ; au bout de quelques minutes, un sourire involontaire plissait les lèvres de la grondeuse.

– Je te vois que tu m'aimes ! de s'exclamer l'enfant, dont la gentillesse finissait toujours par triompher.

Son penchant pour le sexe s'était éveillé de bonne heure. Il n'avait guère plus de quatre ans, qu'il se prenait d'une passion violente pour une de ses cousines, de douze ans plus âgée que lui. Il la demanda en mariage, ce qu'on s'empressa de lui accorder. Lorsque sa cousine quitta Paris, Alfred n'avait pas de plus ardent désir que d'apprendre à écrire pour correspondre avec elle.

Quelque temps après, la cousine se mariait. Longtemps après la cérémonie, qu'on avait cachée à l'enfant pour éviter une crise de désespoir, il apprenait la vérité. Il s'étonnait, dans sa candeur, qu'elle l'eût trompé à ce point, mais quand on lui eut dit que l'infidèle lui conservait la tendresse d'une sœur aînée, son anxiété se calma et il

répondit, comme s'il eût pu comprendre la différence entre une épouse et une sœur, qu'il se contenterait de cette affection fraternelle.

Le père n'ayant guère le temps de s'occuper des marmots, la mère étant de volonté débile, on imagine quelle fut la première éducation de bambins livrés, ou à peu près, à eux-mêmes, sous l'imparfaite surveillance d'un précepteur disposé, par ordre, à l'indulgence.

Alfred et Paul, mais Alfred surtout, faisaient leurs délices, en cachette, de la lecture d'ouvrages qui leur étaient tombés entre les mains, comme *les Mille et une Nuits*, *les Mille et un Jours* et les livres de la *Bibliothèque bleue*. Ils ne rêvaient qu'enchanteurs et paladins, cherchant dans la maison de leurs parents les passages secrets, les portes dérobées qui ne pouvaient manquer de s'ouvrir, sous l'influence de la magique baguette dont ils s'attribuaient la possession. Il leur suffisait, pensaient-ils, de pousser un ressort, en prononçant des paroles évocatrices, pour qu'un panneau de boiserie tombât, livrant passage au génie ou au gnome prompt à leur obéir.

Don Quichotte calma cette soif d'aventures, mais Alfred n'en persista pas moins à croire aux surprises du sort, quitte à se déclarer trompé et frustré, quand il n'arrivait que ce qui peut arriver.

Cet amour du merveilleux, cette foi dans le hasard, Alfred de Musset en a donné par la suite maints témoignages. Pendant son voyage en Italie avec George Sand, les deux amants hésitèrent, un moment, s'ils se rendraient à Rome ou à Venise. Il fut décidé qu'on jouerait, à pile ou face, laquelle de ces deux villes serait choisie. « Venise face, écrit George Sand[3], retomba dix fois sur le plancher. » Et Venise fut préférée.

On voit, de même, dans *Il ne faut jurer de rien*, Valentin jeter une pièce à pile ou face, pour savoir s'il aimera Cécile ; puis, changeant tout à coup d'augure : « Si elle tourne la tête de mon côté, je l'aime ; sinon, dit-il, je m'en vais à Paris. »

Le mobile était à peu près aussi sérieux que celui qui détermina un jour le fils du Régent. Celui-ci, qui n'avait pas le cerveau très solide, ayant parlé de se marier, on s'était mis en quête de lui trouver une femme digne de lui ; mais voilà que la ceinture de sa culotte casse ! « M. le duc d'Orléans prit cet accident pour un avertissement du ciel, qui n'approuvait pas cette union[4]. »

C'est parce qu'il avait vu souvent ses pressentiments se réaliser, que Musset en était venu à une aussi ferme croyance au dieu hasard.

Quoi qu'il en soit, les faits de télépathie sont nombreux dans sa vie autant que dans son œuvre[5]. Mais n'anticipons pas ; puisque nous en sommes au chapitre de la sensibilité, notons encore, avant d'examiner une autre face de son tempérament, une attaque de nerfs, à l'âge de treize ans, assez violente pour amener de la fièvre, qu'il éprouva, au cours d'une partie de chasse, où il avait failli blesser son frère.

Quatre ans plus tard, il terminait ses études. Il était alors, suivant l'exacte expression d'une femme d'autant de sens que d'esprit, à cet âge ingrat où les idées sont aussi dégingandées que le corps. Cet état d'âme, il le définira lui-même, quand il jettera un regard sur sa vie passée, en disant qu'il avait été « aussi bête qu'un autre ».

Comme les très jeunes gens de son époque, il avait subi ce malaise particulier dont tous ceux de sa génération ont été plus ou moins les victimes. Qu'on l'appelle pessimisme ou byronisme, l'étiquette importe peu.

À dix-sept ans, Musset s'ennuie. Avant qu'il découvre Leopardi et qu'il le révèle à tout venant, comme La Fontaine pour Baruch, et en attendant que Fantasio « joue des airs éblouissants sur le thème de l'ennui[6] », il se dévoile à son ami Paul Foucher dans une épître où il se livre sans réticences.

« Je m'ennuie, je suis triste, écrit-il à son condisciple. Je n'ai pas même le courage de travailler... Je ne voudrais pas écrire, ou je voudrais être Shakespeare ou Schiller.

« Je ne fais donc rien... Je donnerais ma vie pour deux sous si, pour la quitter, il ne fallait pas passer par la mort... L'âge me mûrira, je l'espère, car je suis bon à jeter à l'eau... Je me sens, par moments, une envie de prendre une plume, et de salir une ou deux feuilles de papier, mais la première difficulté me rebute. Un souverain dégoût me fait étendre les bras et fermer les yeux. »

On surprend la vocation littéraire à son éveil. Mais le découragement le prenait vite et, soit fanfaronnade, soit appétence réelle, il parle déjà de noyer sa mélancolie dans d'affreuses et innommables mixtures.

« Je n'ai plus, gémit-il tristement, le courage de rien penser ; si je me trouvais à Paris, j'éteindrais ce qui me reste d'un peu noble dans le punch et la bière et je me sentirais soulagé. On endort bien un malade avec de l'opium, quoiqu'on sache que le sommeil lui doive être mortel ; j'en agirais de même avec mon âme. »

Cette lettre, dont nous n'avons cité que les fragments les plus caractéristiques, est suffisamment révélatrice ; elle éclaire la psychologie de son signataire.

Musset présente un des principaux symptômes de cette affection morbide, qui a revêtu toutes les allures d'une endémo-épidémie, connue, dans l'histoire littéraire, sous le nom de *romantisme*. « Un sentiment de malaise inexprimable, confesse l'enfant du siècle, commença... à fermenter dans tous les jeunes cœurs. Condamnés au repos par les souverains du monde, livrés aux cuistres de toute espèce, à l'oisiveté et à l'ennui, les jeunes gens se sentaient au fond de l'âme une misère insupportable. »

Cette misère morale, nul peut-être mieux que Maxime du Camp, dans ses *Souvenirs littéraires*, n'en a marqué les ravages. « La génération artiste et littéraire qui m'a précédé, écrit le compagnon de route de Flaubert, celle à laquelle j'ai appartenu, a eu une jeunesse d'une tristesse lamentable, *tristesse sans cause comme sans objet, tristesse abstraite, inhérente à l'être ou à l'époque.* »

« Bien peu de jeunes hommes de ce temps ont échappé à la hantise de la destruction volontaire. » Ce n'était pas seulement une mode, comme on pourrait le croire, c'était une sorte de défaillance générale, qui rendait le cœur triste, assombrissait la pensée, et faisait entrevoir la mort comme une délivrance.

C'est la même impression de désillusion finale que traduisait Victor Hugo, dans ces vers :

Ai-je donc vidé tout, vie, amour, joies, espoirs
J'attends, je demande, j'implore :
Je penche tour à tour mes urnes pour avoir
De chacune une goutte encore[7] !

Ce n'est pas une de ces crises transitoires, justement attribuées à des éclipses de la force nerveuse qu'ont traversées Musset et ses contemporains ; c'est, nous le répétons, un fléau épidémique, dont Goethe et Byron sont les principaux responsables. Musset en a gardé toute sa vie les stigmates indélébiles[8].

Après un fougueux départ passionnel, « il s'abat, échoue dans l'ennui si tôt, si profondément, si tristement, que l'épuisement organique, chez lui, n'est pas contestable ». Et cette opinion de M. Tardieu, ces lignes si concrètes, de Taine, la corroborent parfaitement : « Il a trop demandé aux choses, dit le maître psychologue, il a voulu, d'un trait, âprement et avidement, savourer toute la vie : il ne l'a point cueillie, il ne l'a point goûtée, il l'a arrachée comme une grappe, et pressée et froissée, et tordue, et il est resté les mains salies, aussi altéré que devant...[9] »

Tout ou rien, telle fut sa devise[10]. Ayant mis tout son enjeu sur l'amour qui le trahit, il ne lui reste qu'à rouler dans l'abîme sans fond, dans le fleuve Léthé où, à peine sorti de l'adolescence, il se précipitera tête baissée.

N'est-il épris de sensations violentes et factices, que parce que son tempérament essentiellement nerveux et pathologiquement prédisposé l'y entraîne ? Cherche-t-il dans l'alcool, et surtout dans le poison opiacé, un remède à son désœuvrement, à cette désespérance qui le rend pareil à quelqu'un revenu de tout avant d'y avoir goûté ? Il a, du moins, la curiosité de ces narcotiques dont on parlait encore à peine et, après avoir lu la *Confession d'un mangeur d'opium*, de l'Anglais Thomas de Quincey, il fut travaillé de l'ardent désir d'en faire une adaptation, une traduction « royalement infidèle ».

On a porté un jugement sévère sur ce premier essai, d'un jeune homme de dix-huit ans, il convient de ne le point oublier. Il est, a-t-on dit[11], à peine écrit en français : l'inexpérience littéraire du traducteur se trahit à chaque ligne.

Faut-il dire le traducteur ? Musset traduit, quand bon lui semble ; la moitié du temps, il commente ou il improvise.

Certains passages de l'original anglais ont disparu dans le texte français, alors que d'autres passages se retrouvent dans ce dernier, qu'on chercherait vainement dans l'édition primitive, et de ce nombre, *le Rêve madrilène*, où semble poindre le goût d'Alfred de Musset pour les balcons et les guitares ; la scène tout entière du *bal* et du *duel* en chambre dont le ton romantique se trahit par des exclamations traditionnelles, telles que *mort* et *damnation*, enfin l'épisode *l'École de médecine*, avec ses funèbres développements, qui sont incontestablement de Musset.

Pour la compréhension de ce qui va suivre, il est indispensable de se rappeler que Musset avait eu, un instant, la velléité de poursuivre la carrière médicale. Ses études

terminées, on lui avait laissé le choix entre le droit et la médecine ; c'est pour la médecine qu'il se déclara.

Il s'était montré relativement assidu aux leçons de physiologie de Bérard et aux démonstrations de chimie du baron Thénard ; mais quand il lui fallut fréquenter l'amphithéâtre de dissection et manier le scalpel de l'anatomiste, le frêle blondin eut un sursaut de dégoût, une répugnance qu'il ne parvint pas à surmonter.

« Lorsque le scalpel vint à entrer dans la chair... il s'enfuit à toutes jambes... Rentré chez lui, il voulut manger, cela lui fut impossible ; il prit même en horreur le premier plat qu'on lui servit, et il lui fut impossible d'en manger depuis. » C'est en souvenir de cette mésaventure qu'il disait plaisamment, un jour : « J'enlèverais plutôt la reine de Portugal que de faire de l'anatomie ! »

Sur ces entrefaites, lui tombait entre les mains l'ouvrage de l'humoriste anglais qui s'était fait mangeur d'opium à la suite d'une escapade de jeunesse. Au début, l'expérimentateur volontaire absorbait la funeste drogue pour tromper la faim ; il tenait registre de ses voluptés et de ses souffrances, s'offrant en holocauste au poison ; mais il sut s'arrêter au seuil du gouffre où allait sombrer sa raison.

Le récit de Thomas de Quincey avait enthousiasmé Musset. On était en 1828, à l'aurore du romantisme. Le haschich et l'opium tiennent alors une large place dans la littérature romantique. À la suite de Byron, Chateaubriand, Lamartine s'en préoccupent. Alexandre Dumas et Balzac construisent des théories, avant que Théophile Gautier et Baudelaire joignent l'exemple au précepte. Quant à Musset, s'il s'y intéresse déjà, c'est qu'il y a en lui une sorte de prédisposition.

Tout en prétendant faire connaître au public français le livre de Quincey, Musset n'avait point entendu s'astreindre à un travail de pure juxtaposition. Il s'était réservé d'y introduire toutes les interpolations, les intercalations que lui soufflerait sa fantaisie ou son inspiration ; et ce sont, précisément, ces digressions personnelles qui offrent de l'intérêt, en ce qu'elles portent bien l'empreinte de celui qui avait, ne fût-ce qu'un instant, pris pied sur notre domaine.

Alfred de Musset, appuyant sur cette observation de Quincey, qu'on mange de l'opium parce qu'on souffre ; que « l'esprit a ses plaisirs et ses blessures, aussi cruelles et souvent plus horribles que celles du corps », en tirait cette déduction, que le « mal du siècle », comme on disait à l'époque, ouvre à l'opium une belle carrière.

Renchérissant sur son modèle, il imagine des rêves plus effrayants encore que l'imagination de Quincey n'en avait conçu et qui ressemblent à des visions de cauchemar. Son *Rêve anatomique*, tout en faisant la part des circonstances, a tout l'air d'une hallucination : ces squelettes horribles, ces cadavres qui le poursuivent, ces apparitions fantastiques sont l'indice d'un cerveau troublé par l'usage des narcotiques.

Encore s'en fût-il tenu à ses poisons intermittents, qui n'ont de saveur qu'autant que la mode s'en mêle ; mais il chercha parfois ailleurs son inspiration, et malheureusement il l'oublia au fond du verre où il l'allait puiser.

« Il n'est guère possible de parler d'Alfred de Musset sans mentionner d'abord, pour en tenir compte dans tous les cas, l'espèce de folie qui le marqua depuis l'enfance la plus tendre. Né inquiet, visionnaire, un peu maniaque, sujet à des crises d'épilepsie, mais devenu alcoolique à l'âge de vingt ans, le poète sentait et même il avouait qu'une imagination exaltée et des nerfs malades composaient le meilleur de son charme et tout son génie. »

M. Charles Maurras, à qui nous empruntons ces lignes[12], n'exagère-t-il pas en parlant d'épilepsie ?

Névrose épileptiforme, pourrait-on, tout au plus, caractériser cette grande sensibilité nerveuse que le poète avait héritée de sa mère ; ces crises d'une sensibilité malade, alternant avec les phases de mélancolique dépression.

« Avec un esprit très gai, il avait l'âme saignante et désolée. » Association plus fréquente qu'on le croit ; tantôt triste, tantôt irascible, et même violent, ses accès de colère se terminaient souvent par une crise de larmes.

D'une susceptibilité excessive, il se brouillait avec ses meilleurs amis, mais le raccommodement suivait de près la brouille.

Une contrariété vulgaire lui causait un chagrin violent. Ce tempérament de « femme nerveuse » le rendait très malheureux.

Sa gouvernante conte qu'un jour il rentra chez lui surexcité : il venait de s'entretenir avec un voisin qui, tout en causant, n'avait cessé de se frotter les mains gantées de gros coton blanc ; ce frottement du coton l'avait mis dans un énervement tel, qu'il en pleurait de rage contenue.

Cette nervosité se manifestait dans les circonstances les plus diverses. La nature tourmentée de Musset ne pouvait s'accommoder d'un bonheur calme et durable. Il était versatile et capricieux à l'excès.

Lors de sa liaison avec Mme Allan, une actrice de la Comédie-Française, son dernier grand amour, celle-ci eut, à maintes reprises, l'envie de rompre. C'étaient alors des crises telles, chez le poète, que sa maîtresse revenait à lui, pour le calmer. Plus tard, au plus fort de sa maladie de cœur, la moindre contrariété augmentait ses palpitations, ramenait de nouveaux accès. Sur la fin de sa vie, son émotivité s'était encore développée : les larmes lui venaient aux yeux pour le moindre motif.

Il avait été un temps où il s'emportait pour les causes les plus infimes : une incorrection typographique le mettait hors de lui ; une virgule, un point, qui n'étaient pas à leur place, une faute d'impression, lui causaient une plus violente douleur que toutes les trahisons de l'amour[13], assure son ami et camarade d'enfance Paul Foucher.

À cette émotivité se rattache la tristesse vague, la mélancolie douce, dont certains de ses poèmes sont imprégnés ; et aussi, cette promptitude au découragement, qui se trahit en maints passages de son œuvre.

Il n'écrivait que sous le fouet de l'inspiration, et celle-ci était, de son propre aveu, particulièrement fiévreuse et douloureuse. Écoutons ses confidences, recueillies par G. Sand[14] :

« L'invention me trouble et me fait trembler ; l'exécution, toujours trop lente à mon gré, me donne d'effroyables battements de cœur, et c'est en pleurant et en me retenant de crier que j'accouche d'une idée qui m'enivre, mais dont je suis mortellement honteux et dégoûté le lendemain matin. Si je la transforme, c'est pire, elle me quitte : mieux vaut l'oublier et en attendre une autre ; mais cette autre m'arrive si confuse et si énorme, que mon pauvre être ne peut pas la contenir. Elle me presse et me torture, jusqu'à ce qu'elle ait pris des proportions réalisables et que revienne l'autre souffrance, celle de l'enfantement, une vraie souffrance physique que je ne peux définir. Et voilà comment ma vie se passe, quand je me laisse dominer par ce géant d'artiste qui est en moi.

« Donc, il vaut bien mieux que je vive comme j'ai imaginé de vivre, que je fasse des excès de toute sorte, et que je tue ce ver rongeur que mes pareils appellent modestement leur inspiration et que j'appelle tout bonnement mon infirmité. »

C'est ici le lieu, nous semble-t-il, de définir, tout au moins d'expliquer ce qu'on nomme communément l'inspiration, et d'en démontrer le mécanisme, à propos du cas particulier qui nous occupe.

Avons-nous à rappeler les vers de Boileau ; ils sont trop connus, mais leur évocation est de circonstance :

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur ;
S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,
Si son astre en naissant ne l'a formé poète,
Dans son génie étroit il est toujours captif,
Pour lui Phébus est sourd et Pégase est rétif.

L'« influence secrète », l'étincelle divine, la crise mystérieuse, ce coup soudain, inexplicable, que Buffon appelait le « petit coup d'électricité, qui vous frappe la tête et en même temps vous saisit le cœur », c'est bien, en effet, l'inspiration. Mais, comme l'ont observé certains psycho-physiologues[15], si l'inspiration est un état aigu, si elle semble dépourvue de préparation et dénuée d'effort, ce n'est qu'en apparence.

Quand on demandait à Newton comment il avait fait sa découverte de la gravitation universelle, « en y pensant toujours », répondait-il ; et c'est ainsi que cela se passe le plus ordinairement, dans le domaine de la science.

Dans les créations d'art, si la phase prémonitoire n'est pas toujours visible, elle n'en existe pas moins. Si l'inspiration n'est que la « synthèse préconçue de l'œuvre définitive, elle est précédée d'une étape laborieuse qui explique et justifie la pensée de Buffon : le génie est une longue patience » ; et s'il fallait localiser l'inspiration,

nous la placerions, avec M. Ribot, entre deux phases d'élaboration, et nous dirions, avec le philosophe, que la crise de l'inspiration marque « tantôt la fin d'une élaboration très courte ou très longue, tantôt le commencement d'une élaboration très longue ou très courte ».

Quoi qu'il en soit, ce paroxysme qu'est l'inspiration est soudain, le plus souvent, inexplicable, et donne l'idée « d'une force étrangère, qui viendrait s'installer dans l'esprit passif, sans appel de la volonté consciente ».

Il n'est phénomène plus incertain dans son allure, ainsi que Musset lui-même l'a exprimé, en termes excellents :

Elle s'en va là-bas, quand je la crois ici,
Une pierre l'arrête, un papillon l'amuse.

.....
On ne travaille pas, on écoute, on attend :
C'est comme un inconnu qui vous parle à l'oreille.

Tous les poètes, nous entendons ceux que la Muse a particulièrement chéris, en conviennent : l'inspiration est un phénomène passif, comme l'est la suggestion ; on ne l'appelle pas, on la subit.

« Je ne pense jamais, écrit Lamartine, ce sont mes idées qui pensent pour moi. » Et, dans la langue qui lui est familière, il nous livre toute sa profession de foi :

Je chante, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

.....
L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel ;
Le ruisseau n'apprend pas à couler dans la pente,
L'aigle à fendre les airs d'une aile indépendante,
L'abeille à composer son miel.

C'est comme un vertige, où la volonté s'abandonne à une force qui lui est supérieure ; entendez le grand lyrique, l'auteur de *Mazeppa* :

Ainsi, lorsqu'un mortel, sur qui son Dieu s'étale,
S'est vu lié vivant sur ta croupe fatale,
Génie, ardent coursier,
En vain, il lutte, hélas ! tu bondis, tu l'emportes
Hors du monde réel, dont tu brises les portes
Avec tes pieds d'acier.

Ces deux exemples suffisent à caractériser la manière du chantre des *Méditations* et de l'aède de *la Légende des siècles*, mais nous n'en savons pas plus, confessons-le, après qu'avant les citations, sur la nature de ce « délire », de cette « possession » temporaire et intermittente, que les anciens croyaient d'essence divine et dont notre sèche et rigoureuse analyse n'est pas parvenue à dissocier, d'une manière satisfaisante, les éléments constitutifs.

Pour nous en tenir à l'opinion des auteurs que nous citons tout à l'heure, « le phénomène de l'inspiration tend à rappeler l'impulsion morbide, au point de vue clinique ; mais, par son mécanisme essentiel, il serait à rapprocher, avec plus de justesse, des fonctions de l'instinct ».

Ces considérations générales sur l'inspiration peuvent s'appliquer à l'inspiration poétique. Musset, puisque c'est à lui, en fin de compte, qu'il faut revenir, n'en a-t-il pas laissé échapper l'aveu ?

... Je viens de me relire.

Je n'ai pas dit un mot de ce que j'aurais dit,
Si j'avais fait un plan avant d'avoir écrit.

C'est que le poète des *Nuits* ne se mettait en « transe » que s'il y était sollicité par ce que nous nommons l'inspiration et qu'il appelait sa muse ; celle-ci se montrait-elle rebelle, il l'appelait, il la provoquait à l'aide d'excitants artificiels, pensant augmenter de la sorte son activité cérébrale, favoriser l'association des idées, développer la puissance créatrice.

On a peine à imaginer comment un homme d'esprit aussi distingué, un « gentleman », un « dandy » épris d'élégance et ennemi de vulgarité, en soit arrivé à se livrer à une aussi funeste passion que l'alcool ; le fait est, cependant, hors de doute : les habitudes bachiques du poète ne peuvent être contestées.

Sur ce point, les témoignages abondent et il n'est plus permis de nier, devant tant de révélations, qui s'offrent comme des preuves.

On a voulu attribuer à G. Sand une responsabilité dont il est simplement équitable de la décharger. Ce n'est point parce qu'Alfred de Musset a été délaissé par elle, qu'il s'est adonné à la boisson, il semble bien que c'est parce qu'elle n'avait pas réussi à le guérir de son intempérance, qu'elle s'est séparée de lui ; et nous la croyons sincère, quand elle nous dit qu'elle prit ce prétexte pour rompre « une liaison où l'amour était détruit complètement... par la répulsion, par le dégoût, auquel avait succédé une immense pitié » ; car, ajoute-t-elle, « l'ivrognerie, quand elle est avérée, ne peut pas laisser subsister l'amour^[16] ».

En fait, Alfred de Musset, dès la sortie du collège, s'était mis à boire ; et ce qu'il buvait à ce moment, était une horrible mixture de punch et de bière^[17] ; la version qui le représente comme noyant dans l'alcool ses chagrins d'amour n'est, il faut en convenir, qu'une légende.

Nous y avons cru, à cette légende du poète amoureux, trahi, frappé au cœur, puis acharné à se dégrader, à se détruire par un suicide lent, finalement arrivant à « cet état où un fond d'ébriété chronique conserve ses effets, sans avoir besoin de renouveler ses causes ».

Mais on ne saurait nier l'évidence ; tout au plus pourrait-on plaider les circonstances atténuantes.

Pour l'auteur de *Rolla*, l'ivresse, à tort ou à raison, était une hallucination nécessaire pour la conception, une intoxication raisonnée. Lui-même, nous confie quelqu'un qui l'a bien connu, n'en faisait aucun mystère et il décrivait les effets de la sensation toute spéciale qu'il recherchait. Elle produisait, disait-il, « une sorte de catalepsie, à travers laquelle lui arrivait distinctement tout ce qui se passait autour de lui, mais *comme s'il l'eût écouté d'un autre monde*.

Comment se procurait-il cette excitation factice ? Le plus souvent, il absorbait un mélange de bière et d'absinthe, qu'il avalait d'un trait, avec cette grimace de dégoût que provoque une médecine répugnante. Une fois drogué de la sorte, il s'établissait solidement contre le dossier du divan où il était assis, quand la scène se passait au café, et s'abandonnait à sa rêverie.

Comme l'a écrit Arsène Houssaye, Alfred de Musset se grisait « mathématiquement ». Ce n'était pas, chez lui, recherche de sensualité, appétit purement humain ; il avait contracté cette malheureuse passion dans sa prime jeunesse, après la parution de ses *Contes d'Espagne et d'Italie*, alors qu'on nageait en plein romantisme. Les flambées de punch et les débraillements de l'orgie faisaient partie du dandysme littéraire d'alors^[18]. Musset, quoi qu'il s'en défendît, avait pris Byron pour modèle et, dans son imitation fervente du poète anglais, il essayait d'être à la fois l'homme des salons et le pilier de cabaret.

Qui pourrait répondre qu'il n'y eût pas, dans cette habitude de boire, comme une idée d'anéantissement, d'homicide volontaire ? Ce qui le laisserait supposer, c'est que, d'après certaines déclarations de témoins oculaires, Musset ne paraissait prendre aucun plaisir à cette pratique avilissante. Il s'adonnait *gravement*, nous dit Ch. Monselet, à « un mélange de bière et de cognac, qui aurait fait délirer tout autre que lui au bout de quelques instants ».

C'est que l'habitude était déjà créée.

Primitivement, l'usage de l'alcool avait répondu à un besoin inné de l'organisme, chez un prédisposé ; mais cet usage, d'abord modéré, augmenta au fur et à mesure que la dépression intellectuelle en fit davantage sentir la nécessité.

Non, Musset n'était pas un ivrogne, au sens vulgaire du mot ; c'était un malade, un dipsomaniaque : un des principaux symptômes de la dipsomanie, n'est-ce pas, en effet, cette impulsion à boire irrésistible, qui se manifeste par crises soudaines et intermittentes ?

« L'accès dipsomaniaque est précédé de dépression intellectuelle : à sa période d'état, il est caractérisé par l'absorption rapide et irraisonnée d'une quantité considérable de

boissons alcooliques, qui produisent l'ivresse. L'accès terminé, l'ivresse une fois passée, c'est le dégoût de soi-même et le chagrin que procure le souvenir des excès auxquels on s'est livré. »

Chez Musset, ne retrouve-t-on pas, en effet, par endroits, des aveux de repentir :

Ah ! malheur à celui qui laisse la débauche
Planter son premier clou sous sa mamelle gauche !

Et ailleurs :

J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie !

Nous venons de parler de dipsomanie ; peut-être conviendrait-il d'ajouter que celle-ci n'a pas été tout à fait absolue et que l'impulsion est restée, dans quelque mesure, soumise au contrôle de la volonté. Nous n'en donnerons d'autre preuve que ce sonnet, qui ne figure pas dans l'œuvre de Musset et qui fut remis, après la mort du poète, à son frère, par la célèbre « marraine », Mme Caroline Joubert :

Qu'un sot me calomnie, il ne m'importe guère
Que, sous le faux semblant d'un intérêt vulgaire,
Ceux mêmes dont hier j'aurais serré la main,
Me proclament ce soir ivrogne et libertin.

Ils sont moins mes amis que le verre de vin,
Qui pendant un quart d'heure étourdit ma misère ;
Mais vous qui connaissez mon âme tout entière,
À qui je n'ai rien tu, même pas un chagrin,

Est-ce à vous de me faire une telle injustice,
Et m'avez-vous si vite à ce point oublié ?
Ah ! ce qui n'est qu'un mal, n'en faites pas un vice.

Dans ce verre où je cherche à noyer mon supplice,
Laissez plutôt tomber quelques pleurs de pitié
Qu'à d'anciens souvenirs devrait votre amitié.

Faudrait-il en induire que Musset n'aurait recherché les griseries de l'imagination que pour se consoler de ses mésaventures avec Lélia ? Le prétendre, encore une fois, serait injustice ; mais, qu'avait-elle tenté pour l'en guérir et sa trahison n'aggrava-t-elle point le mal, si elle ne l'avait créé ?

Si Musset n'a pas commencé à boire quand il se vit trahi, peut-être s'est-il jeté à corps perdu dans l'ivresse à dater de ce moment. Qui serait capable de prouver qu'à partir de cette époque, il ne se dégrada pas à plaisir, « comme pour faire honte à celle qui était cause de sa déchéance » ?

Mais la dégradation physique ne s'accompagna jamais, chez lui, de la dégradation morale et il était le premier à flétrir sa propre inconduite : « Je sens en moi, se prenait-il parfois à dire, deux hommes : l'un qui agit, l'autre qui regarde ; si le premier fait une sottise, le second en profitera. »

Cette faculté de dédoublement, notée par les physiologistes comme une marque de troubles nerveux profonds, Musset la posséda à un degré éminent. Devons-nous rappeler ici des vers qui chantent dans toutes les mémoires :

Partout où j'ai voulu dormir,
Partout où j'ai voulu mourir,
Partout où j'ai touché la terre,
Sur ma route est venu s'asseoir
Un étranger, vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Le poète projette son âme hors de lui, et c'est la Muse des *Nuits* qu'il voit, qui s'objective à ses yeux. Ne voyons-nous pas aussi, dans les *Caprices de Marianne*, Octave et Cœlio qui s'observent et, bien que dissemblables, se reconnaissent pour frères ? En regardant le corps de Cœlio assassiné, Octave s'écriera : « C'est moi qu'ils ont tué ! » Et quand Octave boit sous la tonnelle, il essaie d'y voir double, « pour se tenir à lui-même compagnie ».

Fiction, artifice de poète, qui ne mériterait pas de retenir l'attention, si on ne savait, par ailleurs, que Musset fut sujet, dès l'enfance, à de fréquentes hallucinations ; que ses excès, alcooliques ou autres, ne firent qu'en exagérer l'acuité.

Quand il prête ce phénomène à ces personnages, c'est son état mental, à lui-même, qu'il nous livre ; c'est le visionnaire, qu'il était, qu'il nous dépeint.

Avons-nous à vous rappeler les strophes de la *Nuit de Décembre* ?

Du temps que j'étais écolier,
Je restais un soir à veiller
Dans notre salle solitaire.
Devant ma table vint s'asseoir
Un pauvre enfant vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Son visage était triste et beau.
À la lueur de mon flambeau,
Dans mon livre ouvert il vint lire.

Il pencha son front sur ma main
Et resta jusqu'au lendemain,
Pensif avec un doux sourire.

N'est-ce pas là un phénomène d'autotélépathie, une des formes de l'état second et de la désintégration mentale ?

Ces hallucinations sont de diverses sortes, suivant le sens qu'elles affectent.

Au début de la *Nuit de Mai*, elles sont à la fois visuelles et auditives.

Comme il fait noir dans la vallée,
J'ai cru qu'une forme voilée
Flottait là-bas sur la forêt.
Elle sortait de la prairie,
Son pied rasait l'herbe fleurie,
C'est une étrange rêverie,
Elle s'efface et disparaît.

Mais la voix se fait plus pressante, le poète tend l'oreille :

Pourquoi mon cœur bat-il si vite ?
Qu'ai-je donc en moi qui m'agite,
Dont je me sens épouvanté ?
Ne frappe-t-on pas à ma porte ?
Pourquoi ma lampe à demi morte
M'éblouit-elle de clarté ?
Dieu puissant, tout mon corps frissonne,
Qui vient, qui m'appelle ? Personne.
Je suis seul. C'est l'heure qui sonne.
Ô solitude ! Ô pauvreté !

Si, quittant le domaine du rêve, nous nous transportons dans celui de la vie réelle, nous y retrouvons le même phénomène.

Au fort de leurs amours, Alfred et George se promènent, une nuit, dans la forêt de Fontainebleau. Il vient à Musset l'étrange fantaisie de retrouver, dans les rochers, un écho qu'il avait jadis entendu, à cette même place où se trouvaient les deux amants. Thérèse – c'est-à-dire George Sand, qui rapporte l'aventure, dans le roman célèbre d'*Elle et Lui*, sous ce nom d'emprunt – essaie en vain de détourner son compagnon du projet auquel il s'entête. Elle se heurte à une volonté qui s'obstine à ne pas céder.

Alfred est entré dans l'ombre épaisse d'un ravin ; ne le voyant pas revenir, prise d'effroi, George allait l'appeler, quand « un cri d'inexprimable détresse » se fait entendre : elle se précipite dans la direction d'où part la voix et bientôt arrive auprès d'Alfred, qu'elle trouve « debout, hagard, agité d'un tremblement convulsif ».

Quand il fut redevenu assez calme pour reprendre ses sens, il raconta qu'il venait d'avoir une hallucination effrayante.

« Sa tête s'était troublée. Il avait entendu l'écho chanter tout seul, et ce chant c'était un refrain obscène. Puis, comme il se relevait sur ses mains pour se rendre compte du phénomène, il avait vu passer devant lui, sur la bruyère, un homme qui courait, pâle, les vêtements déchirés et les cheveux au vent. »

« Je l'ai si bien vu, dit-il, que j'ai eu le temps de raisonner et de me dire que c'était un promeneur attardé, surpris et poursuivi par des voleurs, et même, j'ai cherché ma canne pour aller à son secours ; mais la canne s'était perdue dans l'herbe, et cet homme avançait toujours sur moi. Quand il a été tout près, j'ai vu qu'il était ivre et non poursuivi. Il a passé, en me jetant un regard hébété, hideux, et en me faisant une laide grimace de haine et de mépris. Alors, j'ai eu peur, et je me suis jeté la face contre terre, *car cet homme... c'était moi !* »

Son « double » avait hanté Musset de très bonne heure. Il était, nous fait observer M. Lefébure, dans une étude des plus poussées sur « Alfred de Musset sensitif », il était, en quelque sorte, double lui-même. Musset, qui paraissait blond au premier abord, était blond et brun, deux nuances qui se mêlaient dans sa chevelure ; avec le temps, ses yeux bleus devinrent presque noirs. Au moral, il possédait également des qualités qui semblent contradictoires : la sensibilité passionnée de sa grand'mère maternelle, la gauloiserie de son grand-père (du côté maternel aussi) et l'esprit plus aristocratique de son père. Mais c'est de sa mère qu'il tenait, comme nous l'avons écrit, directement sa sensibilité.

Cette sorte de fantôme, qui était sa propre image, se présentait à lui, dans ses grandes joies comme dans ses grandes douleurs, ne lui présageant rien à l'habitude : ni bon destin, ni mauvais ange, mais en général sympathique.

Cette faculté de dédoublement doit être considérée comme tout à fait distincte des hallucinations nées sous l'influence de l'alcool, telles qu'il en eut à Venise, lors de sa grande maladie, et dans d'autres circonstances de sa vie.

Louise Colet, qui connut le poète deux ans avant sa mort, le représente alors comme plus visionnaire, ayant la perception de l'avenir et du passé, hanté par les spectres des morts, autant que par les ombres des vivants. « Vous vous assoirez dans mon fauteuil, si je n'y suis pas, lui aurait dit Musset, et, en rentrant j'y retrouverai votre ombre. » Goethe, Maupassant ont éprouvé pareille sensation, qu'on a décrite sous le nom de *deutéropathie*, qui n'explique rien. Mais Musset ne voyait pas d'ombres que dans son fauteuil, il en surgissait de partout.

En 1841, il avait été atteint d'une pleuro-pneumonie dont son entourage s'était alarmé. Au cours de la convalescence, il eut de nombreuses hallucinations, celle-ci entre autres :

Il vit un jour, sur sa table de travail, se dresser quatre petits génies : ceux-ci enlevèrent tous les livres et papiers qui se trouvaient là et apportèrent les fioles de médicaments dans l'ordre où elles étaient venues de chez le pharmacien. Dans cette

armée de fioles se trouvait une bouteille de champagne, que les petits génies se hâtèrent de remplacer par une carafe pleine d'eau.

Les fioles faisaient la haie sur le parcours de la carafe, qui vint s'installer triomphalement sur la cheminée. Après quoi, les génies enlevèrent les restes de la cérémonie et remirent tout en place ; ils replacèrent les livres sur la table ; un petit génie sema sur eux un peu de poussière et Musset fut persuadé qu'il était guéri. Quand il apprit au médecin ce qu'il avait vu, celui-ci se contenta de répondre : « Vous avez eu une vraie fluxion de poitrine de poète, vous ne serez jamais ni malade ni bien portant comme tout le monde[19]. »

Ceux qui ont approché Alfred de Musset d'un peu près[20] s'accordent sur ce point, qu'il fut doué de cette faculté exceptionnelle de prévision que, de nos jours, on a baptisée *télépathie*, sans que nous soyons plus avancés sur la nature et le mécanisme d'un phénomène réservé à quelques élus.

Ce qu'on a découvert dans la vie du poète, on l'a retrouvé parallèlement dans son œuvre.

Dans *Frédéric et Bernerette*, comme dans la pièce d'*André del Sarto*, dans les *Caprices de Marianne*, aussi bien que dans la *Confession d'un Enfant du Siècle*, en décrivant les pressentiments de ses personnages, c'est, encore et toujours, Musset qui se raconte.

Ce que le physiologiste ne saurait manquer de relever, ce sont, outre les hallucinations télépathiques, les obsessions et les impulsions auxquelles A. de Musset fut sujet. Son frère, sa gouvernante, en ont rapporté maints traits ; mais, dans sa propre *Confession* qui est bien, suivant une heureuse expression, « la plus magnifique monographie mentale qu'un poète ait jamais écrite », il nous fait part de l'obsession du doute, qui le poursuivait jusque dans ses amours ; il nous dit comment sa nature ombrageuse finit par lasser la patience de Brigitte (G. Sand), que sa jalousie à la longue détacha de lui.

Dans une de ses plus charmantes nouvelles, *Pierre et Camille*, c'est, également, un obsédé que Musset nous montre en son chevalier des Arcis, obsédé à l'idée qu'il a pour fille une enfant sourde et muette. Le chevalier ne pense qu'au malheur qui a frappé sa descendance et cherche, dans l'isolement, à s'alléger de l'obsession dont son esprit est travaillé.

Tous ceux qui ont étudié Musset en ont fait la remarque : c'est dans son œuvre que se reflète le mieux sa personnalité, qu'on retrouve sa versatilité d'humeur, sa verve railleuse, son scepticisme de désabusé.

Fantasio, c'est le mauvais sujet, indépendant et frondeur, le fanfaron de vices, se moquant de tout, mais prompt à s'émouvoir devant l'humble bonheur du foyer, ayant conservé dans un coin de son cœur toute la fraîcheur du sentiment.

Octave, des *Caprices de Marianne* ; Perdican, de *On ne badine pas avec l'amour* ; Valentin, d'*Il ne faut jurer de rien* ; Lorenzaccio, du drame de ce nom, c'est Musset mis à nu, avec ses doutes et ses désillusions, tourmenté du besoin d'aimer et de la soif

de croire : le Musset qui, selon l'expression d'un fin lettré[21], excelle à peindre la jeunesse du sentiment, l'aube en fleur de l'amour ; qui a déroulé, dans la *Lettre à Lamartine*, les litanies de l'âme immortelle, qui a poussé le cri de ralliement de *l'Espoir en Dieu*.

Tout ce qu'il nous décrit Alfred de Musset l'a vécu, l'a senti. Pour qui sait quel admirable clavier de sensations il était, quel don d'intuition, quelle faculté de divination il possédait, alliés au jugement le plus sain, Musset apparaît comme un génie incontesté.

Si son tempérament n'est pas pur d'alliage névropathique[22], qui pourrait regretter qu'au contact de la névrose son génie poétique se soit affiné, exalté ? Et si sa vie en fut abrégée, s'il paya chèrement la rançon de sa gloire, qui, même à ce prix, n'envierait le sort du poète sacré immortel ?

Notes :

1. ↑ *Étude médico-psychologique sur Alfred de Musset*, par le docteur Raoul Odinet. Thèse de Lyon, 1906.
2. ↑ *Alfred de Musset*, par Arvède Barine, Paris, 1893.
3. ↑ *Histoire de ma vie*, v. 3.
4. ↑ *Mémoires du baron de Besenval*, édition F. Barrière, 39.
5. ↑ Cf. Alfred de Musset sensitif (*Chronique médicale*, 1er mars 1906).
6. ↑ *L'Ennui*, étude psychologique, par Émile Tardieu, Paris, 1903.
7. ↑ *Les Contemplations*.
8. ↑ « Le mal de ce siècle, Musset l'appelait nettement l'épuisement moral. Personne, autant que lui, n'a été frappé d'un certain stigmate de stérilité, ou, si vous l'aimez mieux, de sécheresse inféconde qui, en effet, a caractérisé dès l'origine nos sociétés renouvelées et qui, loin de diminuer, est allé, au contraire, s'aggravant toujours de période en période. » Montégut, *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1881.
9. ↑ *Hist. de la littérature anglaise*, t. V.
10. ↑ Ô médiocrité ! celui qui, pour tout bien, T'apporte à ce tripot dégoûtant de la vie, Est bien poltron au jeu, s'il ne dit : « Tout ou rien ! »
11. ↑ Cf. *Le Livre*, revue du monde littéraire ; bibliographie rétrospective, 4e année (1883).
12. ↑ Ch. Maurras, *les Amants de Venise*.
13. ↑ Il lui prenait des crises de nerfs dès qu'il voulait raconter son aventure de Venise (Odinet, *Th.*, 62).
14. ↑ *Elle et Lui* (Ribot, *Essai sur l'imagination créatrice*, appendice A).
15. ↑ Antheaume et Dromard, *Poésie et folie*.
16. ↑ *Mercure de France*, juillet 1904.
17. ↑ V. la lettre qu'il écrivait à P. Foucher, le 23 septembre 1827 (il avait 17 ans), dans la thèse Odinet, p. 39 : cf. p. 43.
18. ↑ Monselet, Préface de *l'Hôtel Drouot et la curiosité en 1883* par P. Eudel.
19. ↑ Odinet, *Th.* cit., 67-8.

20.↑ *Lui*, par L. Colet, 5e édit., 1884, XXIII, 368, 382 ; cf. *Dix ans chez Alf. de Musset*, par Mme Martellet, née A. Colin (Paris, 1899), 107-109.

21.↑ Des Essarts, *le Théâtre de Musset*.

22.↑ Nous avons conté ailleurs^(a) comment le peintre Landelle, le seul artiste peut-être qui pût se vanter d'avoir fait « poser » Musset, était arrivé à ses fins. Ayant réussi à lier connaissance avec le poète, il lui proposa en 1854 de faire son portrait. Après une longue résistance, celui-ci finit par se décider. Mais, pour le distraire durant les séances de pose, on convint d'inviter trois jeunes et jolies comédiennes. On convia donc Mlle Fix, Mlle Valérie, à ce moment très appréciée au Théâtre-Français, et une troisième de moindre importance. Musset fut charmant ; il ne tarissait pas d'anecdotes, entre autres la suivante : Alfred de Musset racontait que les bruits de la nature servirent toujours son inspiration. Il aimait errer au hasard, la nuit, pour observer. Une fois, il aperçut un paysan qui montait une côte, poussant sa brouette dans laquelle il comptait placer le raisin qu'il allait grappiller. Et Musset remarquait que le grincement de la roue mettait une note aiguë sur la dernière syllabe de cette phrase, que chaque tour de roue semblait dire au paysan : « Tu seras pris ! Tu seras pris ! » Le paysan parvint au sommet, se mit en devoir de voler la vendange, reçut un coup de fusil dans le bas du dos, et comme il redescendait la côte, toujours poussant sa brouette, la roue qui tournait à l'inverse maintenant, grinçait un son grave sur la finale : « J'avais raison ! J'avais raison ! » Musset s'amusait à ces imaginations bizarres, et il les traduisait avec une verve, un entrain, qui ravissaient. Ce qui avait surtout frappé le peintre Landelle, c'est qu'Alfred de Musset ne pût rester sans prendre un peu de cordial durant les séances, pourtant bien courtes, de pose. Il appelait « cordial » l'eau-de-vie qu'il faisait acheter dans une boutique voisine, afin d'occuper son estomac, déclarant qu'il éprouvait des douleurs assez violentes et qu'un liquide frottant son gosier lui devenait nécessaire. C'était peu de temps avant sa mort, et l'épuisement se trahissait sur sa figure douloureuse. Son portraitiste, à qui n'échappait pas le changement, ne crut pas devoir reproduire son modèle avec trop de réalisme : il atténua la lèvre inférieure qui tombait, empâtée, alourdie, et Mme de Musset se montra tout heureuse de cette toile, qui lui représentait son fils avec exactitude, mais juste assez idéalisé pour rappeler que les défaillances du génie sont passagères et qu'il n'y faut plus songer lorsque la mort a mis l'effacement de ses ombres.

^(a)Cf. *Chr. méd.*, 1908, p. 797 : *le Peintre d'Alfred de Musset*.

VICTOR HUGO Mégalomane et spirite

Il semble que Victor Hugo ne puisse appartenir qu'à la dévotion et au culte ; que, pour lui, la justice et la vérité n'aient pas à revendiquer leurs droits. Les orateurs officiels ont célébré sur tous les modes, voire le mode ennuyeux, le maître disparu ; ils l'ont à tout propos, vivant ou mort, apothéosé sans mesure et sans discrétion : c'était leur tâche, qu'ils ont accomplie en conscience, sinon avec compétence. Notre rôle est autre, il est aussi plus ingrat. S'il ne consiste pas, comme parfois on nous en a

fait le reproche, à mettre en valeur seulement les « coins d'ombre » de nos gloires, il nous oblige à les disséquer *intus et in cute*, à découvrir l'homme dans chacun de ces exemplaires d'humanité que d'aucuns sont enclins à vénérer à genoux, non pas seulement comme des surhommes, mais comme des dieux.

C'est dans un esprit d'impartialité objective que nous allons étudier, pour mieux faire comprendre certaines bizarreries de son œuvre, Victor Hugo mégalomane et spirite.

Nous prévoyons d'avance les critiques : c'est, disent certains, matérialiser en quelque sorte le génie que de le traiter comme une résultante de causes déterminées ; le génie répugne à l'analyse ; c'est « comme un principe transcendant, une essence simple et irréductible, dont l'étude serait du ressort d'une espèce de psychologie métaphysique^[1] ». Mais comme le fait observer celui-là même qui nous fournit cette définition du génie, toute personnalité, littéraire ou non, est une idée générale, une *formule synthétique*, qui ne peut se définir que par la décomposition de ses divers éléments : « le génie de Victor Hugo, c'est l'ensemble des origines et des conditions de la faculté créatrice, très complexe, qu'il a portée dans le domaine de l'imagination poétique, et un tel ensemble ne répugne point à l'analyse. » Ainsi, la méthode inaugurée par Sainte-Beuve et poursuivie par Taine et ceux qui se meuvent dans son sillage, se trouve justifiée. La critique psycho-pathologique est présentement inséparable de la biographie, si l'on entend par celle-ci autre chose qu'une simple énumération d'événements marqués par des dates.

C'est ce qu'a bien compris l'un des biographes de Victor Hugo, Léopold Mabilleau, quand il convient que « pour l'intelligence d'un poète aussi enclin à associer l'idée à la sensation et à l'image, le détail de la vie matérielle a une importance capitale ». Il ne lui paraît donc pas indifférent de rechercher tout ce que l'on peut savoir « de ses habitudes physiques, de son impressionnabilité organique et cérébrale, de ses facultés de perception et d'observation ».

Que d'œuvres, même d'apparence, impersonnelles ne sont, en effet, que le reflet, l'expression d'une personnalité physique autant que psychique ! Ce n'est pas, on le sait, que nous tenions le génie exclusivement pour une résultante du milieu, mais il semble bien que le caractère original du génie se manifeste déjà dans les plus élémentaires et *les plus passives* de nos opérations mentales.

Il importe, avant tout, de distinguer entre l'hallucination, l'état de demi-somnambulisme et la création imaginaire. C'est, croyons-nous, à Taine que Flaubert écrivait un jour :

« N'assimilez pas la vision de l'artiste à celle de l'homme vraiment halluciné... Je connais parfaitement les deux états ; il y a un abîme entre eux. Dans l'hallucination proprement dite, il y a toujours terreur : vous sentez que votre personnalité vous échappe ; on croit qu'on va mourir ; dans la vision poétique, au contraire, il y a joie, c'est quelque chose qui entre en vous... »

Alors que l'hallucination échappe à notre contrôle, l'imagination créatrice est en quelque manière notre serve, et nous devons pouvoir la conduire, la diriger, soit en choisissant, pour écrire, le moment où domine en nous la disposition que nous

voulons exprimer, soit en nous engageant, délibérément, dans une série d'idées ou d'images que nous savons capables de susciter en nous tel ou tel sentiment.

Si Victor Hugo sait à merveille choisir l'image qui peut le plus heureusement symboliser la conception qu'il a en tête, il faut convenir que, par endroits, il donne l'impression qu'il a subi les tourments d'un long cauchemar. Ces allures visionnaires n'ont pas peu contribué à donner un semblant de raison à ceux qui ont pu prétendre que, chez lui, le génie n'alla pas sans un grain de démence.

À première vue, il apparaît, cependant, que la santé de Victor Hugo, la santé morale, s'entend, car pour la santé physique nul ne songerait à la lui contester, est celle d'un génie bien portant ; mais le *coin maladi* dont parle Goncourt se découvre, à le bien chercher, comme, hélas ! dans tant d'êtres de race intellectuelle supérieure.

Génie et intelligence, il est vrai, ne vont pas toujours de pair et chez Victor Hugo, notamment, les anthropologistes ont pu constater que le cerveau était d'un volume moyen, ou très peu au-dessus de la moyenne ; son développement, comparé à celui de la face, a paru même inférieur à la moyenne. « On s'expliquera mieux, écrit le docteur G. Papillault[2] qui rapporte ces constatations, la légende du « front génial », si l'on songe que, dans toutes les photographies qui sont répandues dans le public, le poète inclinait la tête en avant ; cette pose plaçait le front en pleine lumière aux dépens de la face, et, de plus, donnait à l'ensemble un aspect de « songeur » qui devait particulièrement plaire à Victor Hugo. »

Si le développement du cerveau est en relation étroite avec celui de l'intelligence, la conclusion se tire d'elle-même. Il est, du reste, bien reconnu que si le poète des contemplations représente « la plus puissante organisation imaginative qui se soit jamais manifestée dans la poésie française et, peut-être, dans la poésie universelle[3] », il n'a pas été le penseur, le philosophe, que des admirateurs trop zélés et lui-même se sont plu à le prétendre.

Ses prétentions ! Elles étaient loin d'être modestes. Rarement s'étala avec plus de naïveté, nous allions dire avec plus d'inconscience, l'hypertrophie du *moi*.

Nul ne comptait à ses yeux que Lui ! On a conté à ce propos une anecdote significative[4]. Un jour qu'on parlait devant Victor Hugo des mérites respectifs des grands personnages littéraires du XIXe siècle, le poète porta, sur un certain nombre d'entre eux et non des moindres, ces singuliers jugements :

« Thiers est un portier écrivain qui a trouvé des portiers lecteur... Villemain a plus de talent... Trente-cinq membres de l'Académie française ignorent le français et, dans ce nombre, M. Guizot, écrivain terne, écrivain gris, écrivain protestant, mais grand orateur, le plus puissant orateur politique du siècle... Cousin est un infâme gueux, et il n'a même pas, quoi qu'on en dise, un réel talent d'écrivain... Chateaubriand est plein de choses magnifiques. Il a déployé, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, un immense talent ; mais c'était la personnification de l'égoïsme, un homme sans amour de l'humanité, une nature odieuse... » Dans cette hécatombe sommaire, où tous étaient frappés, s'ils ne mouraient pas tous, un seul trouvait grâce, un seul était invulnérable... et c'était lui, Hugo !

« On m'accuse d'être orgueilleux, c'est vrai, convenait-il sans embarras ; mon orgueil, c'est ma force[5]. » Si un excès d'humilité n'est parfois qu'un mensonge conventionnel, et qui ne donne le change à personne, à personne d'averti, on est trop exposé à se tromper sur ses mérites propres, pour ne pas s'en remettre à autrui du soin de les apprécier.

Victor Hugo était encore au collège, il avait alors 14 ans, qu'il écrivait sur son journal : « Je veux être Chateaubriand ou rien. » Mais il n'entendait pas égaler qu'en réputation l'auteur du *Génie du christianisme* ; tout comme le glorieux vicomte, il avait des prétentions nobiliaires, elles étaient seulement moins justifiées.

On a publié, naguère, un projet d'autobiographie *écrit et signé de la main de Victor Hugo*, qui débute ainsi :

Hugo (Victor-Marie, *baron*), né à Besançon, le 26 février 1802, d'une famille de Lorraine, anoblie en 1535, dans la personne de Georges Hugo, capitaine des gardes du duc de Lorraine. À la mort de son père, le lieutenant général comte Hugo, décédé le 29 janvier 1828, le titre de baron est échu à Victor Hugo.

Au sujet de sa venue au monde, un de nos érudits confrères, le docteur Vinache, nous rappelle cette significative anecdote. V. Hugo, trônant un jour au milieu de ses admirateurs, disait, parlant de sa naissance ou plutôt de sa conception : « Voici dans quelles circonstances j'ai été conçu : mon père et ma mère, lors d'un voyage en Suisse, étaient montés au sommet d'une haute montagne, et là, sous l'emprise de l'enthousiasme provoqué par la splendeur du site, enivrés de lumière et d'espace, ils s'étreignirent et JE FUS ! » *Fiat Hugo !* ajoute spirituellement notre confrère ; si Moïse eût vécu en 1802, la Genèse comptait un jour de plus !

Fils d'un soldat qui avait conquis sur les champs de bataille le titre de comte, le poète aurait pu se contenter de cette très honorable filiation ; mais cela ne lui a point suffi : il a tenu à se fabriquer une généalogie, à se découvrir une lignée d'ancêtres. Malheureusement, des documents terriblement précis, mis à jour par des chercheurs obstinés, sont venus contredire formellement ses propres recherches.

Son père, Joseph-Léopold-Sigisbert, était fils de Joseph Hugo, *maître menuisier*. Joseph Hugo, grand-père de Victor, s'était marié, en premières noces, avec une *gouvernante* des enfants du comte Rosières d'Envezin.

Jean-Philippe, père de Joseph, était *cultivateur* à Baudricourt, près Mirecourt (Vosges) ; il était le fils de Jean, *paroissien* de Domvallier. Jean et sa femme, Catherine Mansuy, cultivaient la terre.

Les archives de Domvallier ne remontent pas plus loin que 1699, date à laquelle on trouve l'acte de mariage d'une Anne Hugo, fille de Jean Hugo et de Catherine Mansuy, précités. Domvallier est donc bien depuis plus de deux siècles le berceau de Hugo, dont l'origine est, incontestablement, *rurale*. Voilà les faits connus ; en voici qui le sont moins.

En poursuivant leurs investigations au-delà de la date que nous avons indiquée, non plus cette fois dans les archives locales, mais dans les archives départementales, des savants chartistes^[6] ont découvert, premièrement : une délibération de l'Hôtel de Ville de Mirecourt, ainsi conçue :

20 août 1631 : Traité passé par la Ville avec Claude Hugo, dit le *Hollandais*, lequel s'oblige à enterrer les corps morts pendant le temps de la maladie (la peste), moyennant 40 francs par mois et la nourriture.

Une deuxième pièce, datée de cette même année, donne le lieu de résidence de Claude Hugo :

Claude Hugo, de *Ramécourt*, enterreur des morts de contagion, paie quarante francs par mandement dudit conseil, etc.

Or, Ramécourt est une annexe de Domvallier : il est permis de supposer que le Jean Hugo, mentionné à Domvallier dès 1699, descend de ce Claude Hugo, dit le Hollandais. Victor Hugo aurait-il donc du sang hollandais dans les veines ?

Mais c'est surtout la Lorraine, et plus spécialement le Xaintois, qui peut le revendiquer. Comme l'a noté, avec sa magnificence de style, Maurice Barrès, « la petite semence humaine, qu'un hasard, absolument négligeable, fit germer dans Besançon, est issue du climat lorrain, de la région lorraine la plus pluvieuse, d'un très vieux pays de céréales, isolé des grandes voies, à deux pas du village où naquit le peintre Claude Gelée, et d'une population qui, entre maints caractères très connus, fournit en grand nombre des artistes d'un dessin sûr, très aptes à voir et à reproduire les formes ».

Mais si nous nous sommes étendu un peu longuement sur les origines lorraines de Victor Hugo, nous n'aurions garde d'oublier le sang breton qui lui échet par sa mère. Sur celle-ci on ne savait rien, ou presque rien, avant qu'un érudit, qui s'est acquis un renom de bon aloi par ses trouvailles, le regretté Léon Séché, ait publié le résultat de ses laborieux « sondages » dans le pays d'où il était lui-même originaire.

De Sophie Trébuchet, mère du poète, on ne savait qu'une chose, c'est qu'elle était la fille d'un « armateur » de Nantes ; or, celui-ci était, en réalité, un capitaine de navire, ainsi que l'atteste l'acte de baptême de Sophie-Françoise Trébuchet, née à Nantes, « son père étant absent au moment de la cérémonie » : l'enfant vraisemblablement vint au monde tandis que son père était en mer.

Si le grand-père maternel de Victor Hugo n'était pas armateur, il y a beaucoup de probabilité pour qu'il ait été « négrier ». « Il faisait, assure Léon Séché, pour le compte d'autrui, le commerce de Guinée, comme on disait alors pour désigner la traite des nègres ; car, à la fin du XVIII^e siècle, les armements de la place de Nantes pour la Guinée étaient aussi considérables que ceux de toutes les autres places du

royaume, et l'on estime à deux cents le nombre des armateurs nantais qui faisaient ce honteux commerce. »

Jean-François Trébuchet devait avoir acquis, à ce trafic, lucratif autant que peu avouable, une fortune assez coquette, pour avoir pu épouser la fille du procureur au présidial de Nantes, Renée-Louise Le Normand. Ce Le Normand, bien que n'étant pas de noblesse, était, toutefois, un grand personnage, cumulant, avec sa charge de procureur au présidial, celle de procureur fiscal du marquisat de Goulaine, en même temps qu'il était sénéchal de juridiction en Château-Thibaud, etc.

Au témoignage de Victor Hugo, sa mère, alors âgée de 15 ans (elle en avait vingt et un au moment où se passaient les événements), aurait été une *brigande*, « comme Mme de Bonchamps et Mme de La Rochejaquelein ».

Avoir été une « brigande » en 1793, avoir suivi à travers le bocage vendéen la veuve de Bonchamps et la veuve de Lescure, n'était pas une moindre gloire que d'avoir été aux Croisades. Victor Hugo le savait bien, et c'est pourquoi il voulait se créer, du côté maternel, une noblesse au moins égale à celle qu'il s'était si libéralement octroyée du côté paternel. D'un côté comme de l'autre, s'il faut en croire Edmond Biré, le fait était faux, la mère de Victor Hugo n'aurait pas un seul instant quitté Nantes en 1793, ni elle ni aucun des siens n'auraient pris part aux luttes héroïques de la Vendée [7], et ce serait grâce à cette circonstance qu'elle aurait pu faire la connaissance de son futur mari, la capitaine Léopold-Sigisbert Hugo, qui, pour mieux prouver son républicanisme, s'était affublé du prénom révolutionnaire de *Brutus*.

Le capitaine Hugo avait été envoyé dans l'Ouest, pour y remplir les fonctions de greffier dans une commission militaire qui ne fut pas tendre aux royalistes. Il dut faire la rencontre de Sophie Trébuchet quand les affaires criminelles où il avait à siéger l'appelaient dans le village ou aux alentours du village qu'habitaient les parents de la jeune fille, aux environs de Nantes.

Celle-ci était, si nous en croyons l'auteur de *Victor Hugo raconté*, assez séduisante, bien que portant des traces de petite vérole, « mais qui disparaissaient dans l'extrême finesse de sa physionomie et dans son regard intelligent ». Elle plut donc au militaire, qui demanda bientôt sa main.

La mère de Victor Hugo mourut à Paris le 27 juin 1821 ; le père du poète, qui s'était retiré à Blois après la mort de sa femme et remarié, lui survécut près de sept années. Plaise à d'autres de discuter si Victor Hugo est moins Lorrain que Breton, plus Nantais que Bisontin ; tout ce que nous voulons retenir, c'est qu'il fut plus fier des parchemins qu'il se constitua, que de ses ancêtres véritables.

À l'entendre, le premier Hugo qui ait laissé trace, « parce que les documents antérieurs ont disparu dans le pillage de Nancy par les troupes du maréchal de Créqui, en 1670 », serait un Pierre-Antoine Hugo, conseiller privé du grand-duc de Lorraine et qui épousa la fille du seigneur de Bioncourt. Parmi les descendants de Pierre-Antoine, Victor Hugo avait relevé : une chanoinesse, un évêque, un lieutenant-colonel, collection presque aussi riche que celle dont se vante un de ses héros, don Ruy Gomez de Silva, dans *Hernani* [8].

Sans le malencontreux pillage de Nancy, où se fût arrêtée la liste généalogique, dressée par le *baron* devenu plus tard *vicomte* Victor Hugo ?

C'est au bas d'un acte, qu'il a signé en qualité de secrétaire de la Chambre des Pairs, le 17 juin 1845, que Victor Hugo fait précéder son nom du titre de vicomte. Dans une lettre du poète, adressée au peintre Louis Boulanger^[9], il prie son ami d'adresser sa correspondance, poste restante, au « Vicomte Hugo », afin de ne pas dévoiler son incognito (?).

Ce titre de vicomte, le poète y tenait beaucoup ; il avait attendu près de dix ans, avant de le substituer à celui de baron, qui figure, en 1828, dans la lettre de faire-part de la naissance de son second fils, François-Victor.

Auguste Barbier, l'auteur des *Iambes*, a rapporté dans ses *Souvenirs*^[10], qu'il s'était trouvé un jour à dîner, en compagnie de Victor Hugo, chez un M. Bonnaire, notaire à Paris et l'un des propriétaires de la *Revue des Deux Mondes*. M. Bonnaire, dont le père avait été préfet de l'Empire, avait reçu le titre de baron, de l'Empereur. Il avait un service d'argenterie sur lequel étaient gravées ses armes ; un des convives ayant laissé voir qu'il n'était pas grand clerc en matière de blason, Victor Hugo en prit texte pour dissenter longuement sur les armoiries, déclarant que la noblesse française était la première noblesse d'Europe ; que les princes romains ne comptaient en aucune manière, et quant aux princes russes... Il s'estimait, lui, simple vicomte, bien meilleur gentilhomme que les princes en *in* ou en *ki* de la Russie. Dans sa dissertation, il n'oubliait qu'un détail : c'est qu'il n'avait aucun droit à se parer du titre de vicomte.

Si son père, en effet, le général Hugo, avait été fait comte de Colloredo-Cuentas y Sigüenza, par la grâce de Joseph Bonaparte, roi d'Espagne, ce titre, étranger, n'avait jamais été reconnu en France. Et c'est pourquoi l'ordonnance rendue par Louis XVIII en novembre 1814, confirmant le général Hugo dans son grade, ne mentionne pas son titre de comte ; aussi le père de Victor Hugo n'a-t-il jamais pris, dans aucun acte public, un titre, qu'il savait ne pas lui appartenir.

En droit, le titre de comte, donné au général Hugo par le roi d'Espagne, eût-il été entériné à la chancellerie de France, ce qui n'eut pas lieu, ce titre n'eût été que personnel ; pour qu'il devînt héréditaire, il aurait fallu que le général constituât un majorat. Encore cela n'eût-il servi de rien à Victor Hugo ; car, d'après la législation ancienne sur les titres, ceux-ci ne devenaient transmissibles qu'en faveur de l'*aîné* des descendants du titulaire.

À force de se persuader qu'il était vicomte, notre poète avait fini par en convaincre les autres : ce phénomène de suggestion est relativement fréquent. Quoi qu'il en soit, l'ordonnance royale du 13 avril 1845 élevait à la pairie non pas M. Victor Hugo mais le vicomte Hugo (Victor-Marie).

Cette nomination donna lieu à une pluie d'épigrammes dans le camp républicain ; entre tous, Armand Marrast se distingua par l'ironie cinglante dont il salua l'entrée du poète au Luxembourg.

« M. Pasquier, écrivait le vigoureux publiciste, couvert de son mortier, a lu l'ordonnance qui élève à la dignité de pair de France *M. le vicomte* Victor Hugo... Notre poitrine s'est dilatée... Nous ne le savions pas ! Il était vicomte. Nous avons eu un frisson de poésie, nous avons été saisis de l'enthousiasme du blason. Ce large front où l'Orient et l'Occident s'étaient rencontrés, nous avons pensé qu'il n'aspirait qu'à la couronne du poète : c'est une couronne de vicomte qui le surcharge. Le chantre du sacre de Charles X et de la colonne de l'Empereur, le poète qui a célébré les bienfaits de la légitimité et les nobles infortunes des peuples souffrants, la lyre qui a eu des accents pour toutes les jouissances, et quelquefois aussi des consolations pour de patriotiques douleurs ; cet homme, enfin, qui a essayé, sans réussir, à mettre d'accord des sentiments justes et des idées fausses, il avait déjà bien de la peine à faire excuser un premier ridicule ; il y en a joint un autre. Victor Hugo est mort ; saluez *M. Le Vicomte* Hugo, pair lyrique de France !... »

Si mordant fût-il, l'article d'A. Marrast ne valait pas ces deux lignes de Charles Maurice, écrivant dans son *Courrier* des théâtres :

« M. Victor Hugo est nommé pair de France : Le Roi s'amuse. »

C'est à peu près vers cette époque que se place un événement de famille, dont nous ne parlerions pas si le « vicomte » Hugo n'y jouait un rôle.

Une des filles du poète, Adèle, allait faire sa première communion. Victor Hugo reçut, à cette occasion, la visite du curé de la paroisse, l'abbé Levée. Comme celui-ci s'extasiait devant deux superbes coquillages, que le poète avait placés dans sa salle à manger et qu'il avait reçus peu auparavant d'un de ses admirateurs de la Martinique, Victor Hugo lui dit très gracieusement : « Ces objets vous plaisent. Je vous les donne. » Et les coquillages furent portés le jour même chez le curé. L'ecclésiastique, ravi, fit poser, au-dessus des deux coquilles, transformées en bénitiers et placées à l'entrée de son église, l'inscription suivante, gravée sur une plaque de cuivre :

« Donné par le vicomte Hugo, pair de France, à l'occasion de la première communion de sa fille Adèle, 1846. »

En 1852, l'inscription aurait, dit-on, disparu, comme attentatoire « à la gloire du coup d'État et à la majesté de l'Empire » !

L'empire, en réalité, se souciait beaucoup moins de Victor Hugo, que le poète de Napoléon III et des grâces qu'il pouvait distribuer. Morny a conté que dans les derniers temps de la présidence de Louis-Napoléon, le futur auteur des *Châtiments* vint le trouver et lui tint ce langage :

« Ceci ne peut durer ; le pouvoir sera bientôt aux mains du prince Napoléon. Vous savez mon dévouement à cette famille, si éminemment populaire ; dites, je vous prie, au Président, que je crois pouvoir lui être utile en acceptant le ministère de l'Instruction publique et que je suis à ses ordres. J'ai, malgré moi, sous le dernier règne, accepté la pairie ; mais j'étais poussé au Luxembourg par toute la littérature, qui trouvait utile d'y avoir un représentant ; mon dévouement n'était pas aux d'Orléans. »

Or, la vérité est que, si Victor Hugo avait tant désiré la pairie, ce n'était pas seulement pour ajouter un nouveau titre à celui de vicomte, c'était dans l'espérance d'être ministre ou, pour le moins, ambassadeur. Dans la dernière semaine d'avril 1845, un de ses familiers, Théodore Pavie, mandait à son frère :

« Hier, Mme Hugo est venue nous voir avec sa fille. C'est délicat de la part d'une pairesse. On dit que Hugo demande l'ambassade d'Espagne. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il a le ferme espoir de devenir ministre... Qui vivra verra ! »

Entre autres privilèges que comportait la pairie, un de ceux que Victor Hugo paraît avoir le plus prisés, était ses grandes et ses petites entrées aux Tuileries. Il s'en défendra plus tard, alléguant que le labeur auquel il s'était astreint le tenait éloigné de toutes les fêtes ; mais, dans son livre intitulé *Choses vues*, le génial reporter relate les fréquents entretiens qu'il eut avec le roi Louis-Philippe, qui se plaisait à ces joutes d'éloquence privée, où il se savait passé maître.

– Vous travaillez trop, lui dit certain jour le roi bourgeois ; on ne vous voit pas assez dans le monde ; j'espère que vous assisterez au prochain bal des Tuileries. « Je promis d'y aller, conta plus tard le poète à Richard Lesclide, qui en a consigné le récit dans les *Propos de table de V. Hugo*, mais avec l'appréhension qu'il m'arriverait quelque chose.

« Le soir venu, j'endosse mon costume de pair de France, je mets toutes mes décorations. J'étais assez embarrassé de cet attirail.

« J'arrive aux Tuileries. Ma voiture prend la file. Nous avançons fort lentement. Une bande de gamins se fauilaient entre les jambes des chevaux des dragons qui faisaient la haie ; ils venaient dévisager, par les vitres des portières, les invités qui se rendaient au bal. Je vois arriver à moi Gavroche, Gavroche lui-même – qui me regarde, part d'un éclat de rire et s'écrie : « Oh ! ce marquis ! » C'était bien fait pour moi, ajoutait V. Hugo, en riant au souvenir de cette aventure. »

L'épisode est plaisant ; mais V. Hugo n'en rit que longtemps après ; il était loin de dédaigner, en ce temps-là, les vains hochets dont il s'est moqué plus tard.

Ceux qui le fréquentaient, et qui avaient leur franc-parler, connaissaient bien ce travers du grand homme. Voici comment David d'Angers, le statuaire illustre, le jugeait^[11], en le comparant à Lamartine :

« ... Au moins cette haute intelligence (Lamartine) a toujours eu de nobles accents. Jamais la bassesse et le sensualisme ne l'ont effleurée... Hugo, d'une nature plus sensuelle, ne sait pas s'élever au-dessus de la vanité bourgeoise. Il tient plus à ce titre de comte, que Napoléon jetait, avec dédain, à ses soldats, qu'au don si rare, si précieux, que la nature a déposé en lui avec tant de générosité. Son ambition va jusqu'à l'habit de pair, et il déserte cette grande cause populaire qui devrait être la sienne, puisqu'il est, somme toute, un enfant du peuple. »

Sur la vanité de Hugo, on ne tarirait pas, si on voulait en rapporter tous les traits. Là-dessus affluent les témoignages oraux, autant que les attestations écrites.

« Non, il n'est pas un noble cœur, relevions-nous naguère dans une note inédite de Sainte-Beuve[12] ; artificieux et fastueux, il est vain au fond ; tous ceux qui l'ont pratiqué de près ont fini par le savoir, mais j'ai longtemps été dupe. J'étais dans l'ancre du Cyclope et je me croyais dans la grotte du demi-dieu. »

Un Russe recueillit un jour de la bouche d'Ivan Tourgueneff, le romancier connu, le propos qui suit :

« Un soir, des admirateurs d'Hugo, réunis dans son salon, rivalisaient à qui mieux mieux à vanter son génie, et on énonça, entre autres choses, cette idée que la rue qu'il habitait devrait porter son nom.

« Quelqu'un remarqua que cette rue était trop petite et bien peu digne du grand poète. L'honneur de porter son nom devait appartenir à un endroit plus remarquable de la capitale. Et chacun d'énumérer les endroits de Paris les plus fréquentés, en suivant une échelle ascendante, jusqu'à ce qu'un jeune homme s'écrie avec enthousiasme que la ville même de Paris devrait considérer comme un honneur de porter le nom du poète.

« Appuyé à la cheminée, Hugo écoutait complaisamment ces enchères de flatteries. Tout à coup, devenu pensif, il se tourna vers le jeune homme et lui dit, d'un ton doctoral : *Ça viendra, mon cher, ça viendra*[13] ! »

Il faut bien tout dire : s'il aimait respirer l'encens, c'est qu'il avait sans cesse autour de lui des thuriféraires que le zèle emportait au-delà de toute mesure.

Dans les *Demi-teintes*, recueil publié en 1845, est-ce qu'Auguste Vacquerie ne faisait pas à Dieu l'honneur de le comparer à V. Hugo ? Interpellant le poète, il lui disait... en quels vers !

Il va sortir de vous un livre ce mois-ci,
Une nature encor dans votre tête est née,
Et le printemps aura son jumeau cette année.
Ici-bas et Là-Haut vous serez deux Seigneurs.

Plus loin, poursuivant le parallèle :

Vous faites votre livre et Dieu fait son printemps
Et, par ce duel d'églogue, imité du vieux temps,
Nous pourrons comparer un univers à l'autre.

Se faire accepter comme l'héritier véritable, comme le successeur et l'égal de Napoléon le Grand, telle fut, durant plus de vingt ans, la préoccupation de l'auteur de *Napoléon le Petit*. Il lui plaisait que l'on vît en lui « l'homme prédestiné, qui devait, en se combinant avec Napoléon, selon la mystérieuse algèbre de la Providence, donner complète à l'avenir la formule générale du XIXe siècle ».

Un homme qui se comparait à Napoléon et se laissait adorer à l'égal de Dieu, ce fut miracle si son cerveau n'éclata pas ; d'autant que la folie avait fait, à maintes reprises, son apparition dans sa famille.

Son frère, Eugène Hugo, non dépourvu de valeur littéraire, qui aimait, comme lui, le terrible et l'énorme[14], est mort fou. À la suite d'une passion malheureuse pour celle-là même qui devait devenir sa belle-soeur[15], il avait perdu l'esprit et on avait dû le confier aux soins du docteur Esquirol.

Longtemps, le malheureux s'imagina avoir été enfermé pour avoir pris part à une conspiration contre la duchesse de Berry. Il accusait, dans son délire, son frère Victor, d'être d'accord avec ses ennemis. À la suite d'une accalmie, on lui avait rendu la liberté : on dut peu après l'interner de nouveau à Saint-Maurice (Charenton), où il finit sa triste existence, le 20 février 1837.

Une des filles de Victor Hugo fut également enfermée dans une maison de santé de Saint-Mandé et, plus tard, à Suresnes. Après la phase d'excitation, la dépression ayant amené un calme relatif, la malade était autorisée à se rendre au théâtre, la distraction qu'elle goûtait le plus.

Plusieurs fois par semaine, son tuteur allait la prendre à la maison de santé et la menait au spectacle. Là, dans une baignoire, elle assistait, immobile, à la représentation. Elle paraissait y prendre le plus vif intérêt, suivant de ses yeux attentifs le jeu des acteurs. La plus grande difficulté était de l'emmener, à la fin du spectacle : on la faisait sortir la dernière du théâtre, afin de lui éviter tout contact avec la foule ; mais elle, désireuse de rester encore, ne comprenant pas qu'on mît fin à son plaisir, refusait de quitter la salle, et il fallait l'arracher de force à sa contemplation.

Sur la genèse de cette vésanie, les biographes du poète sont généralement muets. Nous avons toutefois recueilli, dans un article de la *Revue universelle*[16] les lignes suivantes, que nous reproduisons sous toutes réserves :

« Sa dernière fille, Adèle, s'éprit d'un officier de la marine anglaise, commandant le stationnaire de Guernesey, l'épousa contre la volonté de son père, puis alla aux Indes, y perdit son mari et revint en France en 1872, la raison tellement troublée, qu'on dut l'enfermer dans une maison de santé. »

Le génie de Victor Hugo présente un certain déséquilibre. La mégalomanie chez lui, la démence dans son entourage : serait-ce une question d'étapes ?

VICTOR HUGO SPIRITE

Avant de devenir un adepte passionné du spiritisme, Victor Hugo – il n'est que juste de le reconnaître – avait témoigné quelque scepticisme à son endroit. Il fallut toute la magie de séduction d'une femme, remarquable autant par sa beauté que par son esprit, pour le contraindre à s'y intéresser[17].

Au mois de septembre 1853, débarquait à Jersey Mme de Girardin, alors dans la plénitude de sa réputation et de son talent. La fille de Sophie Gay avait eu, dès ses

débuts dans le monde, des succès de salon, auxquels ses agréments physiques n'étaient pas complètement étrangers. Celle qu'on a plaisamment appelée une « Minerve modiste » s'était essayée dans divers genres ; elle avait, après bien des tâtonnements, réussi à trouver sa voie au théâtre : *La Joie fait peur* est entrée, comme on sait, au répertoire de la Comédie, celle de la rue de Richelieu.

Le sujet de la pièce est, vous ne l'avez pas oublié, précisément un revenant : c'est que, dans le temps où elle la composait, l'« authoressse » avait la hantise d'une mort qu'elle sentait prochaine ; dès cette époque Mme de Girardin entra en commerce avec l'au-delà, passant presque toutes ses soirées à évoquer les esprits. C'est dans cette disposition qu'elle rendit visite à l'illustre exilé de Jersey.

Le jour même de son arrivée, on eut bien de la peine à lui faire attendre la fin du dîner. Auguste Vacquerie a conté qu'elle se leva dès le dessert et entraîna un des convives dans le *parlour*, où ils tourmentèrent une table, qui resta muette. Mme de Girardin expliqua cette déconvenue le plus naturellement du monde ; à l'entendre, la table était de forme carrée, et rien n'était plus contraire à la transmission du fluide. Elle proposa de recommencer l'expérience le lendemain avec une table ronde, à un seul pied, qu'elle alla elle-même acheter dans un magasin de jouets d'enfants. Elle plaça cette sorte de guéridon sur la grande table dont on s'était servi la veille, mais le résultat ne fut pas plus heureux : sur quoi la dame déclara, non sans quelque dépit, que « les esprits n'étaient pas des chevaux de fiacre qui attendaient patiemment le bourgeois, mais des êtres libres et volontaires qui ne venaient qu'à leur heure ».

Les jours suivants, de nouvelles tentatives ne furent pas plus heureuses ; c'était à désespérer : se vit-il jamais esprits aussi peu galants, aussi discourtois, quand une jolie femme leur fait de pareilles avances ! Mais celle-ci ne se laissa pas démonter pour si peu, comptant que sa ténacité viendrait à bout de leur silence. Elle insista donc pour une dernière épreuve, qu'on se serait gardé de refuser à une aussi charmante hôtesse.

Mme de Girardin et un des assistants imposèrent leurs mains sur la petite table : au bout de vingt minutes on entendit un léger craquement du bois. Ce craquement se répéta, puis, tout à coup, une des griffes du pied se souleva. Mme de Girardin interrogea : « Y a-t-il quelqu'un ? » La griffe retomba : cela signifiait que le personnage interpellé consentait à causer.

Nous passons sur de menus détails et ne retenons que l'essentiel du récit. Un des fils de V. Hugo questionna sa sœur morte qui revint à son appel. Sa mère se mit à fondre en larmes ; tout le monde était en proie à une émotion intense, persuadé que l'âme de Léopoldine Hugo planait sur l'assemblée. La défunte, d'ailleurs, ne se lassait pas de satisfaire à la curiosité de ceux et de celles qui la soumettaient à cette interview d'outre-tombe. « Elle répondait à toutes les questions, ou répondait qu'il lui était interdit de répondre... Enfin, elle dit : Adieu ! et la table ne bougea plus. »

Le lendemain, Mme de Girardin n'eut pas à solliciter ses hôtes, qui accoururent au-devant de ses désirs. « La nuit encore y passa. » Mais il fallut reprendre le chemin de France et les séances furent, de ce fait, momentanément suspendues.

Ce ne fut qu'un court répit. Le départ de Mme de Girardin ne ralentit pas l'enthousiasme que manifestèrent désormais pour les tables tournantes les habitants de *Marine-Terrace*, la maison où séjournait Hugo.

Ce fut la distraction quotidienne des exilés, que ces conversations avec l'invisible. « Le bruit de la mer se mêlait à ces dialogues, dont le mystère s'augmentait de l'hiver, de la nuit, de la tempête, de l'isolement. » Il y avait progrès : la table, qui s'était d'abord montrée réfractaire aux sollicitations les plus pressantes, condescendait à s'humaniser. « Ce n'étaient plus seulement des mots que répondait la table, mais des phrases et des pages. Elle était, le plus souvent, grave et magistrale, mais, par moments, spirituelle et même comique. » C'est ainsi qu'un jeune Anglais de passage à Jersey, ayant voulu converser avec lord Byron en français, lord Byron s'obstinait à ne répondre que dans sa langue maternelle. Comme ni Charles, ni Victor Hugo ne connaissaient l'anglais, il était difficile de s'entendre. Byron dépêcha Walter Scott à sa place, qui répondit :

*Vex not the bard ; his lyre is broken,
His last song sung, his last word spoken.*

Traduisons : « Ne tracassez pas le poète ; sa lyre est brisée, son dernier chant chanté, sa dernière parole dite. » Il n'y avait pas à insister.

La table avait parfois des accès de colère ; pour lui avoir parlé avec irrévérence, Auguste Vacquerie s'attira un jour des insultes (*sic*), et ne fut tranquille qu'après avoir obtenu son pardon. Elle avait des exigences, elle choisissait son interlocuteur. Personnellement, Victor Hugo n'y touchait pas, restait en dehors d'elle. C'était le plus souvent son fils Charles qui posait les questions ; s'il faisait mine de se retirer, de témoigner de la lassitude, après une séance particulièrement laborieuse, la table l'objurguait et force lui était de céder à ses exigences.

Lui prenait-il fantaisie d'être interrogée en vers, on lui obéissait ; et elle répondait elle-même en vers ! Comme, parmi les évocateurs, ne se trouvaient que de rares poètes – ce n'était pas le général Le Flô, ni le doux toqué Jules Allix, le futur communard, l'inventeur des « escargots sympathiques », qui auraient pu jouter, sur ce chapitre, avec l'esprit invisible, – Victor Hugo fut prié de rédiger dans la langue des dieux, le questionnaire à soumettre à son partenaire de l'au-delà. Le barde, toujours en gésine, enfourcha Pégase et, pour la circonstance, improvisa des strophes. Ainsi, en l'honneur de Molière, Victor Hugo composa ce quatrain :

Les rois et vous, là-haut, changez-vous d'enveloppe ?
Louis-Quatorze, au ciel, n'est-il pas ton valet ?
François Premier est-il le fou de Triboulet ?
Et Crésus, le laquais d'Ésope ?

À quoi Alceste-Molière répliquait, sur le ton bourru :

Le ciel ne punit pas par de telles grimaces
Et ne travestit pas en fou François Premier ;
L'enfer n'est pas un bal de grotesques paillasses
Dont le noir châtiment serait le costumier.

Hugo, piqué au jeu, apostropha en termes grandiloquents cette ombre falote, qui cherchait à se dérober ; nous ne donnons que les premiers vers, d'une assez belle facture, d'ailleurs :

Toi qui du vieux Shakespeare as ramassé le ceste,
Toi qui près d'Othello sculptas le sombre Alceste,
Astre qui resplendis sur un double horizon,
Poète au Louvre, archange au ciel, ô grand Molière !
Ta visite splendide honore ma maison.

L'épithète « splendide » n'est pas d'une appropriation parfaite, mais passons.

Ce n'est plus Molière, c'est une entité obscure, qui se dit l'*Ombre du Sépulcre*, qu'on va entendre, à son défaut ; et cette ombre n'est pas précisément endurente, écoutez plutôt :

Esprit, qui veux savoir le secret des ténèbres,
Et qui, tenant en main le terrestre flambeau,
Viens, furtif, à tâtons, dans mes ombres funèbres,
Crocheter l'immense tombeau !

Rentre dans ton silence et souffle tes chandelles !
Rentre dans cette nuit dont quelquefois du sors :
L'œil vivant ne lit pas les choses éternelles
Par-dessus l'épaule des morts !

Convenons que ce n'était pas trop mal riposter. « Le plus singulier, écrit J. Claretie, c'est que le poète acceptât que la *Bouche d'ombre* (c'est la *Bouche du Sépulcre* qu'il veut désigner) prétendit compléter ses *Œuvres complètes*. »

Comme l'a fait remarquer un ingénieux critique[18] le poète en imposait tellement à ses hôtes mystérieux, qu'*ils reproduisaient ses défauts eux-mêmes*. « Cette outrance verbale est éminemment hugolienne. » Que ce soit Molière ou que ce soit Eschyle, que ce soit Shakespeare ou, plus modestement, André Chénier, l'*Ombre du Sépulcre*, qui est leur interprète, se confesse en alexandrins qui semblent calqués sur ceux des *Contemplations*. « L'esprit de la table n'est qu'un reflet de l'esprit de Victor Hugo[19]. »

S'il en était toujours ainsi, la variété, l'étrangeté de ces communications ne supposeraient-elles pas, chez Hugo, une fertilité d'imagination surpassant encore celle qu'on lui prête ? Il y avait, en réalité, à Jersey, deux hommes aptes à collaborer à cette œuvre collective : c'était le fils de V. Hugo, Charles, et c'était Vacquerie, fort capables, tous deux, de rimer convenablement. Ils n'étaient en outre, dépourvus, ni l'un ni l'autre, de cette aptitude aux saillies, dites spirituelles, éparses dans maintes pages des cahiers provenant de *Marine-Terrace*. Lequel des deux ou des trois, car Olympio lui-même s'abaissait à ces vétilles, descendait parfois jusqu'au calembour le plus trivial[20], lequel, disons-nous, peut revendiquer la paternité des définitions que nous allons produire ? Il est superflu de le rechercher ; mais il en est, parmi celles-ci, qui ne manquent pas de finesse : Mérimée qualifié de « *King-Charles* de vieilles femmes[21] » ; Émile Augier, de « *munito* chauve, usé par le coiffeur ». La formule concrète du génie de Balzac est à retenir :

« Il est le *porte-clefs du cœur* ; jusqu'à lui, le cœur humain était verrouillé, la porte de l'âme des femmes s'entrebâillait... Balzac a été l'huissier sublime qui fait l'inventaire du désespoir. Il a jeté, sur l'âme dévastée de la femme trahie, son coup d'œil profond et tendre ; il a sondé toutes les armoires ; il a ramassé le mouchoir trempé de larmes ; il a recueilli le ruban fané ; il a respiré la fleur tombée du bouquet de bal ; il a baisé le gant parfumé et abandonné par l'amour, mais non par son parfum ; il a tout vu dans l'invisible, tout trouvé dans l'inconnu, tout nommé dans l'ignoré... »

On reconnaît le luxe d'antithèses chères à Hugo ; mais on retrouve une autre influence dans ces caractérisations en style lapidaire : « George Sand, femme déchue qui rachète la femme... Une moitié de l'œuvre de George Sand est dans la vie de Mme Dudevant. » Quant à ce mot sur Alexandre Dumas, nous voulons croire que V. Hugo, qui n'eut pas d'admirateur plus fanatisé que l'auteur des *Mousquetaires*, ne l'a pas commis[22] ; c'est comme les enfants qui courent les rues, mieux vaut n'en point chercher le père.

Venons au corps du délit : Alexandre Dumas est qualifié de *valseur littéraire* ; quant à ses drames et particulièrement un de ses principaux, *Antony*, « c'est une œuvre que Dumas a prise pour de l'or en barre. C'était, en effet, une barre d'or. Dumas a eu le tort grave d'envoyer son soleil à la monnaie ». Inutile de poursuivre...

Victor Hugo croyait-il véritablement au spiritisme, aux tables tournantes, aux esprits frappeurs ? Le problème vaut la peine d'être élucidé, avant d'aller plus loin.

Il avait eu, dès son jeune âge, l'attrait – et un peu la terreur – du merveilleux. Si son initiation pratique à la foi spirite s'explique par une influence fortuite ; s'il reconnaîtra, un jour, qu'à madame de Girardin il doit « cette fenêtre ouverte », il n'en va pas moins que, dès l'enfance, il avait cru aux apparitions. Il s'était initié, selon l'expression de monsieur Cl. Grillet, « à cette volupté de la peur », à preuve certains passages de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, livre écrit par madame Hugo, avec la collaboration de l'intéressé.

Comme le constate un autre critique[23], il a toujours aimé les légendes, le merveilleux fantastique, où se meut et s'agite une variété infinie de « figures

suraturelles et charmantes » ou « de formes hideuses et d'effrayants fantômes ». C'est surtout dans *Le Rhin* qu'on trouve ces êtres imaginaires, ces monstres fabuleux, qui enflent, et que le poète avait cru voir au fond du puisard des *Feuillantines*. Les fées fourmillent dans son œuvre poétique. N'a-t-il pas, au surplus, noté quelque part : « Il n'y a pas d'homme qui n'ait ses fantômes, comme il n'y a pas d'homme qui n'ait ses chimères. »

Enfin, n'est-ce pas dans *Han d'Islande*, écrit entre les années 1821 et 1823, qu'on trouve nombre de diables, de farfadets, de gnomes ? N'est-ce pas Ordener (en qui l'auteur se personnifie), qui se demande si les esprits des morts ne reviennent pas quelquefois sur la terre ? N'est-ce pas Ahlepeld (autre masque sous lequel il se dissimule) qui affirme sa confiance dans la science magnifique du vieux Cumbysulsum ? V. Hugo était donc tout préparé à l'initiation spirite, de par son seul tempérament.

Quelqu'un qui a eu entre les mains, avec tout loisir de les consulter, d'y prendre des notes, de les commenter, les feuilles du *Journal de l'exil*, rédigé en partie par Adèle Hugo[24], qui, plus tard, devait sombrer dans la démence, a pu constater que Victor Hugo admettait l'hypothèse spirite : les procès-verbaux des séances, dont nous avons parlé, en font, d'ailleurs, foi. « Le Grand Inspiré s'adresse à ses extraordinaires visiteurs, avec la déférence qui leur est due, d'après les noms qu'ils prennent ; il les approuve ou discute avec eux. Il les traite en personnalités réelles, *vivantes*, car les morts sont pour lui des immortels. Non seulement il les prend pour ce qu'ils se donnent, mais, à cause de leur séjour dans l'au-delà, il leur fait crédit d'une sagesse supérieure[25]. »

Le *Journal de l'exil*[26] trahit la terreur qu'inspiraient à Hugo les apparitions. Marine-Terrace, comme un certain nombre de résidences historiques, était peuplée de fantômes ; une *Dame Blanche* y avait élu domicile.

« Depuis quelque temps, mentionne le *Journal* précité, une apparition hantait la grève et particulièrement les abords de Marine-Terrace. Cette apparition, qui présentait une forme lumineuse, était surnommée la *Dame Blanche* : dans toute l'île la *Dame Blanche* passait pour être le génie familier de Marine-Terrace. »

Le 23 mars 1854, le rédacteur ou la rédactrice du journal[27] consigne :

« Jersey est une île remplie de légendes ; il n'est pas un rocher, pas une vieille ruine, qui n'ait passé pour avoir été hanté par des apparitions. Quelques-uns prétendent que le diable leur est apparu et, s'armant de croix, montrent avec effroi la marque des pieds de l'éternel antagoniste du genre humain ; d'autres, plus heureux dans leurs aventures, assurent avoir vu la Vierge et, tout en défilant pieusement leur chapelet, montrent avec vénération l'extrémité du rocher où la mère du Christ s'est laissée voir... Pour conjurer ou évoquer l'ombre qui, dit-on, errait chaque soir au bas de la terrasse, on avait jugé à propos de dessiner une grande croix noire sur le mur qui séparait la terrasse de la mer. Une nuit..., un jeune ouvrier revenait de son ouvrage, il allait vers l'église Saint-Luc, qui fait vis-à-vis à Marine-Terrace. Tout à coup il vit se dresser, au bout du chemin, une forme blanche et immobile ; cette forme était toute de feu, ce qui, a-t-il dit, la faisait paraître toute blanche. L'ouvrier s'arrêta épouvanté.

Faisant un violent effort sur lui-même, il continua sa route et courant, éperdu de terreur, il passa devant le spectre de flamme... »

La première fois qu'on en parla devant Victor Hugo, il en sourit un peu et même beaucoup ; néanmoins, il entendait chaque nuit des bruits étranges dans sa chambre. Tantôt ses papiers remuaient sans qu'il y eût de vent ; tantôt il entendait des coups frappés dans son mur. Les fils du poète, qui couchaient dans des pièces voisines, déclarèrent avoir entendu les mêmes bruits.

Dans la nuit du 22 février, Victor Hugo venait de rentrer ; la pendule sonnait onze heures. Il passa devant le salon, situé au rez-de-chaussée et dont les fenêtres avaient vue sur la rue : ces fenêtres étaient à ce moment tout à fait sombres. À 2 heures du matin, ses fils, en rentrant, virent les mêmes fenêtres étincelantes, comme si elles avaient été « splendidement illuminées par un grand feu et par des bougies allumées ». François-Victor, plus fatigué qu'intrigué, ne chercha pas à pénétrer le mystère ; son frère Charles, plus jeune, plus tenace, alla réveiller sa sœur, pour avoir la clef du salon, qui était fermé ; mais il ne découvrit rien de suspect.

L'affolement s'était emparé de toute la famille Hugo ; le poète n'en dormait plus, hanté de cauchemars qui se continuaient à l'état de veille : n'est-ce pas là du *délire onirique*, comme l'entend le professeur Régis ?

Ce qui nous intéresse, c'est qu'on retrouve, dans l'œuvre de Hugo, sinon la dame blanche, du moins l'« ange blanc », l'« inconnue voilée », le « spectre au front blanc », qui lui ressemblent comme frère et sœur.

Trois des *Contemplations* du poète, d'après leur date de conception, ont certainement été composées en pleine crise spirite. Voici, par exemple, la pièce intitulée *Horror*, précédée de cette indication : *Marine-Terrace, nuit du 30 mars 1854*. Elle débute ainsi :

Esprit mystérieux^[28] qui, le doigt sur la bouche,
Passe... ne t'en vas pas ! parle à l'homme farouche
Ivre d'ombre et d'immensité.
Parle-moi, toi, *front blanc*, qui dans ma nuit te penches !
Réponds-moi, toi qui luis et marches sous les branches
Comme un souffle de la clarté !

Est-ce toi que, chez moi, minuit parfois apporte ?
Est-ce toi qui heurtais, l'autre nuit, à ma porte
Pendant que je ne dormais pas ?
.....

La seconde pièce est dédiée à « celle qui est voilée » :

Tu me parles du fond d'un rêve
Comme une âme parle aux vivants.

Comme l'écume de la grève,
Ta robe flotte dans les vents...

La troisième est plus significative ; elle s'intitule : *Apparition*.

Je vis un ange blanc qui passait sur ma tête...
Qu'est-ce que tu viens faire, Ange, dans cette nuit,
Lui dis-je. Il répondit : « Je viens prendre ton âme. »
Et j'eus peur, car je vis que c'était une femme.

.....

Si on ne fit plus tourner de table à Marine-Terrace depuis le printemps de 1854, l'inspiration spirite dans l'œuvre de Victor Hugo se fit sentir encore longtemps après. Dans une lettre que le poète écrivait à Mme de Girardin, en 1855, nous relevons ces lignes :

« Les tables nous disent, en effet, des choses surprenantes... Nous vivons dans un horizon mystérieux qui change la perspective de l'exil, et nous pensons à vous à qui nous devons cette fenêtre ouverte. Les tables nous commandent le silence et le secret. Vous ne trouverez donc, dans les *Contemplations*, rien qui vienne des tables, à deux détails près très importants, il est vrai, pour lesquels j'ai demandé la permission et que j'indiquerai par une note. »

Cette note, c'est en réalité, dans *La Légende des siècles* qu'on la rencontre. Sur un manuscrit de cet ouvrage, en marge des derniers vers du poème *Le Lion d'Androclès*, V. Hugo a tracé à l'encre rouge les lignes qui suivent :

« Continuation d'un phénomène étrange auquel j'ai assisté plusieurs fois ; c'est le phénomène du trépied antique. Une table à trois pieds dicte des vers par des frappements, et des strophes sortent de l'ombre.

« Il va sans dire que je n'ai jamais mêlé à mes vers un seul de ces vers venus du mystère ; je les ai toujours religieusement laissés à l'Inconnu qui en est l'unique auteur. Je n'en ai même pas admis le reflet, j'en ai écarté jusqu'à l'influence. Le travail du cerveau humain doit rester à part et ne rien emprunter aux phénomènes.

« Les manifestations extérieures de l'Invisible sont un fait et les créations intérieures de la pensée en sont un autre. La muraille qui sépare les deux faits doit être maintenue dans l'intérêt de l'observation et de la science. On ne doit lui faire aucune brèche. À côté de la science qui le défend, on sent aussi la religion, la grande, la vraie... qui l'interdit. C'est donc, je le répète, autant par conscience religieuse que par conscience littéraire, par respect pour le phénomène même, que je m'en suis isolé, ayant pour loi de n'admettre aucun mélange dans mon inspiration et voulant maintenir mon œuvre telle qu'elle vit, absolument mienne et personnelle. »

Cette profession de foi a-t-elle toujours été appliquée, il serait hasardeux de l'affirmer ; mais il est hors de conteste que V. Hugo a tiré un bénéfice réel de cette

incursion dans le domaine de l'occulte. Le poète doit au spiritisme tout à la fois un nouveau lyrisme et une philosophie nouvelle.

« L'hiver 1853-1854, écrit un de nos modernes essayistes, et non des moins subtils, qui sait rester impartial, en dépit de ses attaches[29], [cet hiver] marque, pour l'œuvre littéraire de V. Hugo, une date décisive, capitale, unique peut-être : elle clôt et elle inaugure. Elle clôt la manière pittoresque, purement artiste, le lyrisme personnel, subjectif, des *Odes*, des *Feuilles d'automne*, des *Voix intérieures*, des premières *Contemplations (Autrefois)* et même des *Châtiments*. Et elle inaugure le lyrisme objectif, *visionnaire*, des dernières *Contemplations (Ce que dit la Bouche d'ombre, Les Mages)* ; la rhétorique vaticinatoire de *Dieu*, de *L'Âne*, de la *Patrie suprême [sic]*, l'épopée symbolique de *La Fin de Satan* et de *La Légende des siècles* ; enfin, en deux mots, et s'il nous fallait absolument réduire à leur unité profonde les aspects multiples de cette manière nouvelle dite épico-lyrique ou apocalyptique, nous dirions volontiers que, avec 1854, s'inaugure la *manière spirite* de Victor Hugo. »

Cette particularité a été relevée par d'autres, notamment par un universitaire de distinction, qui a consacré à la philosophie de Victor Hugo[30] un travail de tous points remarquable. « À partir de mars 1854, écrit M. Paul Berret, son inspiration change complètement de nature. Il s'adonne tout entier, pour employer une expression dont il se sert dans une lettre à Paul Meurice, à ses *Apocalypses*. La production philosophique et apocalyptique de Victor Hugo a été, de 1854 à 1856, d'une fécondité qui égale à peine sa production épique de 1856-1859. De cette inspiration apocalyptique et philosophique, *Les Contemplations* n'utilisèrent qu'une très faible partie. Hugo réservait, croyait-il, avec elle, le meilleur de son œuvre. Pendant deux ans, il n'avait cessé de philosopher avec lyrisme et d'écrire sous l'impulsion d'une sorte de fièvre visionnaire et prophétique. »

Sans doute, dans l'évolution de la pensée de Hugo et, plus spécialement, dans la genèse de ses idées philosophiques, il faut ne point faire abstraction de l'influence des personnes de son entourage, pas plus que de ses lectures : aux noms d'hommes, tels que Pierre Leroux, son commensal à Jersey ; Ch. Fourier, dont il avait lu la *Théorie de l'unité universelle* ; Victor Hennequin, que V. Hugo connaissait depuis 1836, et qui s'était ensuite tellement adonné au spiritisme qu'il en était devenu fou ; Jean Reynaud, dont le livre *Terre et ciel* l'avait profondément remué, il conviendrait d'ajouter ceux des docteurs Ange Guépin et Voisin, dont il avait les ouvrages sur les rayons de sa bibliothèque[31], et qu'on peut supposer, avec toute vraisemblance, qu'il avait consultés. Mais, si l'on retrouve le reflet de ces influences diverses dans telle ou telle partie de son œuvre, nous ne saurions expliquer par elles cette exaltation cérébrale, confinant à l'extase, dont se décèlent les signes manifestes dans certains de ses poèmes. Au temps de *Dieu*, de *L'Âne*, de la *Bouche d'ombre*, n'eut-il pas l'idée, pour le moins singulière, de se faire photographier par son fils Charles, ou par Vacquerie, dans des attitudes extatiques ? Et que penser de la légende, mise par le poète lui-même au-dessous de ces épreuves[32] : *Victor Hugo causant avec Dieu* ; *Victor Hugo écoutant Dieu* ! N'en peut-on conjecturer que, loin de ne voir dans les tables parlantes qu'un passe-temps sans conséquence, « un plaisir de curiosité amusée », « un amusement de dilettante », Hugo se sentait flatté d'être en

communication avec des êtres supraterrrestres, voyait une faveur personnelle de Dieu dans ces visites surnaturelles ?

« Du reste, écrit-il avec une imperturbable sérénité, tous les grands hommes ont subi les révélations des esprits supérieurs : Socrate avait son génie familial, Zoroastre apercevait distinctement le bien et le mal... Shakespeare voyait des fantômes... Eh bien ! dans cent ans on dira : Le livre des tables a été inspiré par le démon familial de Marine-Terrace[33]. »

Victor Hugo était arrivé à se persuader qu'il n'était que le prolongement, la synthèse de tous les génies qui l'avaient précédé et qui survivaient en sa personne. On ne pouvait chatouiller plus agréablement sa fibre d'orgueil, qu'en partageant sa conviction à cet égard, et en reconnaissant qu'il était « le Messie des temps nouveaux, annoncé, préparé, figuré par les types les plus illustres de l'humanité antérieure ».

C'est sous cette impression qu'il écrivit *Les Nuages* et *William Shakespeare*, et qu'il faisait, beaucoup plus tard, cette confidence à un de ses hôtes de passage : « J'ai été Isaïe, Eschyle, Judas Macchabée, Juvénal, d'autres poètes encore, plusieurs peintres et deux rois de Grèce dont j'ai oublié les noms. » Et le complaisant interlocuteur qui enregistre ces effarantes déclarations ajoute, on veut croire avec ironie : « Victor Hugo, quoique un peu étonné d'avoir régné sur la Grèce, me parut en somme satisfait de tous ses avatars[34]. »

Le mot que Jules Claretie prête à Victor Hugo : « Je suis le têtard d'un archange », n'a pas été inventé par le chroniqueur[35].

Le poète croyait trop fermement à la migration des âmes[36], à la métempsychose, pour qu'on puisse douter qu'il l'ait prononcé. Et, à supposer que, cette conception métaphysique, il eût pu l'avoir de lui-même par le développement de son sentimentalisme, il paraît évident que les révélations de Jersey l'ont développée, lui ont fait prendre corps.

Toutefois, l'hypothèse spirite suffit-elle à tout expliquer[37] et, si elle nous ouvre des clartés sur l'évolution philosophique de Victor Hugo, nous donne-t-elle la clé de ce phénomène, encore inexpliqué, d'une « projection de la pensée », émanant d'une source mystérieuse ?

On a recouru aux théories de Gustave Le Bon sur la psychologie des foules. M. Le Bon a démontré que si un groupe concentre son attention sur le même point un esprit collectif se crée, « un seul être soumis à la loi de l'unité mentale des multitudes ». Cette personnalité nouvelle, commente M. Jules Bois, « obéit, non pas à la conscience, mais à l'inconscience, c'est-à-dire l'instinct, et à tout ce qui est en nous, obscur et fatal, accumulé par les ancêtres, par les habitudes ou les souvenirs. Cette âme collective, capricieuse et mobile, plus imaginative que raisonnable, a besoin d'un meneur ». À Jersey, le rôle de meneur fut tenu par Victor Hugo, le penseur du groupe « dont le verbe était le plus mâle, le plus suggestionnant ».

Puis, ce fut son fils Charles qui interpréta la pensée des assistants, laquelle venait « selon l'heure, selon la discussion, selon les personnalités, à la table ou dans la

chambre ». Mais c'est toujours l'âme de Victor Hugo qui dominait : sa présence, son ambiance, influençait, malgré tout les assistants aux séances évocatoires.

Concluons : à l'égal de Socrate, de Jeanne d'Arc, et de quelques autres, Victor Hugo a eu son *démon familier*, a entendu des voix. Si, comme l'a dit un de ceux qui ont le mieux étudié ces troublants phénomènes[38], les noms dont on les étiquette ne servent guère qu'à masquer notre impuissance à déchiffrer les grandes énigmes de la psychologie, du moins le fait en lui-même ne saurait être passé sous silence par quiconque entendrait donner une étude psycho-pathologique sérieuse du plus puissant écrivain qu'ait sans doute produit notre littérature.

L'HYGIÈNE DE VICTOR HUGO

Peut-être ne paraîtra-t-il pas superflu de donner ici, ne fût-ce qu'à titre de curiosité, un aperçu de l'hygiène assez spéciale à laquelle Victor Hugo crut devoir s'assujettir pendant la presque totalité de sa longue existence.

Le poète, qui, en tout, se proclamait supérieur aux autres hommes, eut toujours la conviction qu'il était un grand médecin incompris. Il faut reconnaître que ce mode d'hygiène lui a réussi, puisqu'il a vécu plus qu'octogénaire. Il faut admettre, aussi, qu'il eût pu ne pas réussir à tel autre tempérament. N'oublions pas que Victor Hugo, en dépit de ses prétentions nobiliaires, est issu d'ancêtres robustes, sortis du peuple, et que cette ascendance lui a légué une résistance physique qui lui assura – autant, sinon plus, que le régime auquel il se soumit – l'intégrité des organes essentiels à la vie active, et notamment un estomac à toute épreuve, comme on va pouvoir en juger.

« Un tempérament prodigieux, ce Hugo, contaît un jour Sainte-Beuve. Son coiffeur me disait que le poil de sa barbe était le triple d'un autre, qu'il ébréçait tous les rasoirs. Il avait des dents de loup-cervier, des dents cassant des noyaux de pêche. »

Ce détail est confirmé par l'auteur des *Propos de table* du poète : « Il abuse de ses dents, d'une blancheur admirable, écrit Richard Lesclide ; elles lui servent à briser des noix et des amandes malgré les protestations de ses enfants. Il mord dans les pommes à belles dents (c'est le cas de le dire) et vous donne froid dans le dos par la façon de les croquer. Pour les oranges, c'est la même chose, il ne prend pas la peine de les peler et les traite comme les pommes. »

Ce formidable appétit, Hugo le conserva jusqu'à un âge très avancé ; à 70 ans il ne savait pas encore ce que c'était qu'une indigestion. Il répétait volontiers : « L'histoire naturelle connaît trois grands estomacs : le requin, le canard, et... Victor Hugo ! »

Jules Claretie a rapporté naguère qu'il le vit souvent, après un repas copieux, absorber, à l'heure du thé, en guise de rafraîchissement, une mandarine entière, dans laquelle il introduisait un morceau de sucre, et, après avoir broyé le sucre et le fruit avec la peau et les pépins, avaler le tout. C'est ce qu'il appelait le *grog à la Victor Hugo*.

Il fut un temps où il se composait une boisson en remplissant un grand verre de sucre qu'il mouillait de vin de Bordeaux. Ce sirop lui plaisait fort. Ce n'est que sur la fin de

sa vie qu'il commença à tempérer son vin d'eau minérale ; encore n'était-ce qu'après une première libation, à laquelle il donnait une espèce de solennité.

– Mesdames, disait-il en levant son verre, je bois à votre santé ce pur vin de Médoc.

Sur quoi, une des dames présentes, c'était généralement madame Tola Dorian, répondait : « Maître, je vous remercie, au nom des dames. »

Le poète se vantait, par contre, de n'avoir pas, dans toute son existence, bu la valeur d'un litre de spiritueux : il ne réfléchissait pas que le vin contient une certaine proportion d'alcool. « Ce qui n'empêche M. Villemain, s'écriait-il plaisamment devant quelqu'un qui l'en félicitait, de m'avoir accusé d'alcoolisme ! »

À Guernesey, il avait adopté comme cabinet de travail une pièce entièrement vitrée, d'où la vue embrassait tout le port et même, par le temps clair, s'étendait jusqu'aux côtes de France. C'est dans ce cabinet, le *look-out* (« belvédère » en anglais) comme l'avait baptisé V. Hugo, que, *debout*^[39], par tous les temps, le poète travailla pendant tant d'années. Mais, avant de s'y enfermer, il déjeunait.

À six heures, il avalait deux ou trois œufs crus, buvait un bol de café noir. Il montait ensuite dans sa petite serre^[40], et là, enveloppé dans une robe de chambre, la tête nue, il écrivait sur de grandes feuilles de papier azur, qu'il jetait, par-dessus son épaule, à travers le *look-out*.

Il ne se souciait ni des passants qui le regardaient, ni du soleil, qui dardait ses rayons sur sa tête, ni de l'orage qui grondait parfois. Il faisait sa tâche quotidienne, il élaborait son œuvre, sans prendre garde à la congestion, sous cette cloche vitrée, où un homard aurait cuit...

À onze heures, couvert de transpiration, tant par le feu du travail que par celui d'un poêle qui chauffait sa serre en hiver, il se mettait tout nu et s'épongeait le corps, à l'anglaise, d'une eau très froide, qui était restée toute la nuit à l'air. Les personnes qui passaient dans *Hauteville Street* à ce moment-là et qui levaient leurs yeux vers la cage de verre, pouvaient voir la blanche apparition. Une friction énergique avec des gants de crin était le second et indispensable article de ce programme savamment réglé.

À midi, laissant sa plume, il descendait pour le déjeuner. L'homme de lettres devenait père de famille.

À trois heures et demie, il sortait en calèche avec madame Drouet, qui avait reçu de lui un petit billet doux, le matin ; jamais, jusqu'au jour de sa mort, il ne faillit à cette galanterie.

La promenade dans l'île était toujours la même et durait le même temps, exactement deux heures. Victor Hugo ne prononçait pas un mot, il ruminait ses vers. Quant à sa compagne, elle se serait gardée d'interrompre sa rêverie et observait le mutisme le plus absolu. Cependant, trois phrases, lentement prononcées, toujours identiques, coupaient ce silence convenu. En passant devant le mur d'une habitation placée à droite de la route, et où sont percées, l'une à côté de l'autre, deux portes, une grande et une petite, Victor Hugo disait, en montrant la grande :

– *Porte cavalière, Madame.*

À quoi Mme Drouet répliquait, en montrant la petite :

– *Porte piétonne, Monsieur.*

La troisième phrase était prononcée non loin du chemin qui conduit au Gouffre ; devant deux vieux arbres qui entremêlaient leurs branches, Victor Hugo disait :

– *Philémon et Baucis !*

Mme Drouet, cette fois, ne répondait rien.

Édouard Lockroy, qui rapporte ces curieux détails, ajoute que cela s'est passé ainsi tous les jours, pendant dix-sept ans, et encore après... Peut-être exagère-t-il cette fidélité à un rite !

Dès neuf heures du soir, Victor Hugo se couchait.

La chambre à coucher de Guernesey mérite une description. Il fallait, pour y pénétrer, suivre un petit corridor faisant coude ; le lit était étroit, au ras du plancher[41].

Ses ablutions du soir faites, le poète s'enveloppait brusquement de ses couvertures, qu'il drapait autour de son corps, et s'endormait presque instantanément la tête appuyée non sur un oreiller, mais sur un traversin de bois rond, un rouleau légèrement cintré au milieu, et qui, peint par lui, semblait un morceau de laque rouge et or. C'est sur ce dur traversin qu'il reposait, assurant, selon une de ces systématiques idées qu'il avait sur toutes choses, que l'homme doit, dans le sommeil avoir la nuque sur un appui très dur, et la tête à l'air, très libre. Il ne bougeait d'ailleurs pas, durant son sommeil : il eût dormi sur une pierre.

« La mer, disait-il à Claretie, m'a donné, à Jersey et à Guernesey, des sommeils d'enfant. »

Le 1er juin 1832, le maître avait présenté quelques symptômes de surmenage cérébral.

« L'excès du travail de nuit, dit le *témoin de sa vie*, Mme Hugo (dans les Mémoires qu'elle écrivit sous la dictée du poète), et les soleils couchants qu'il avait trop regardés », avaient déterminé chez lui une irritation chronique des paupières, pour laquelle il lui fut prescrit « de porter des lunettes vertes, de marcher beaucoup et de vivre le plus possible dans la verdure ».

Lorsqu'il était arrivé à Jersey, on l'avait cru menacé d'une maladie de cœur. – « Bah ! je le verrai bien », disait-il ; et, se lançant à cheval sur la grève en des courses éperdues, il donnait à l'affection cardiaque, si elle eût existé, l'occasion de se développer.

En réalité, il n'avait aucune lésion organique. Les deux maladies qu'il eut à Guernesey furent plutôt, selon l'expression de Paul Meurice, des « accidents ». Pendant qu'il composait *Les Misérables*, un mal étrange l'assaillit. Lui, si acharné au travail, se sentait incapable de penser : son appétit, son sommeil, jusque-là si parfaits, étaient des plus capricieux.

Les docteurs de l'île, consultés, ne comprenaient rien à cette sorte d'aboulie compliquée d'insomnie et d'anorexie. Ne voulant pas prendre sur eux une trop lourde

responsabilité, ils préférèrent avouer leur impuissance, que d'exposer, par des soins maladroits, une existence aussi précieuse que celle-là.

Victor Hugo se résolut donc à partir pour Londres, accompagné de son fils aîné, Charles. Les deux voyageurs se rendirent, dès leur arrivée dans la capitale de l'Angleterre, chez un praticien français exilé, qui jouissait d'un renom incontesté.

Après l'avoir soigneusement palpé et ausculté, le docteur Deville prononça qu'il ne voyait rien d'inquiétant dans l'état du poète ; qu'il avait seulement les bronches un peu délicates ; ce pour quoi il lui conseillait de porter désormais toute sa barbe et, pour échapper à des malaises que le praticien attribuait au climat de Guernesey, il prescrivait au poète un changement d'air périodique, c'est-à-dire un voyage annuel.

La prescription n'était pas pour déplaire au touriste infatigable que fut toujours Victor Hugo.

Aussi peut-on lire dans le manuscrit des *Travailleurs de la mer*, à la page qui termine la première partie, *Sieur Clubin*, cette note hors texte, de l'auteur :

« 3 août, huit heures et demie du matin. Interrompu jusqu'à mon retour. Je vais partir pour mon voyage annuel, le 10 ou le 11. »

C'est en souvenir de la cure du docteur Deville, que Victor Hugo écrit, dans un des poèmes de *La Légende des siècles* :

Je ne me sentais plus vivant, je me retrouve.

L'autre « accident » dont Paul Meurice a voulu parler, c'est un anthrax des reins qui reconnaissait pour cause l'abus des bains de mer. Victor Hugo en prenait jusqu'à deux et trois par jour. Ce qui faisait dire à Michelet : « Hugo a une force *fouettée*, la force d'un homme qui marche pendant des heures dans le vent, et prend deux bains de mer par jour. »

Sur cette question des bains de mer, il professait une opinion qui lui était propre[42]. Il prétendait que pour que l'immersion dans l'eau salée fût salubre, il fallait, d'une part, avoir très chaud quand on s'y plongeait ; d'autre part, en sortir presque aussitôt ; enfin, se sécher au soleil.

Quand il allait se baigner, il commençait donc à arpenter la falaise, jusqu'à transpiration abondante.

Il se déshabillait alors dans un creux de rocher et piquait une tête. Revenant ensuite, en toute hâte, au bord, il laissait les rayons solaires lui tenir lieu de peignoir et de friction. Physiologiquement parlant, ce n'était pas trop mal compris.

Non moins rationnelle, une autre de ses habitudes, qui avait le don de provoquer l'étonnement de ceux qui étaient admis à sa table. À la fin de chacun de ses repas, on lui apportait sur un plat un morceau de charbon de bois, qu'il absorbait afin, disait-il, d'accélérer la digestion[43]. Quand on songe aux effarants et pantagruéliques menus

qu'il se faisait parfois servir, on reste surpris que, même avec l'aide du charbon, son estomac ne se soit jamais révolté.

Théophile Gautier, entre autres, nous a dépeint, comme l'ayant vu de ses yeux, Olympio faisant dans son assiette « de fabuleux mélanges de côtelettes, de haricots à l'huile, de bœuf à la sauce tomate, d'omelette au jambon, de café au lait, relevé d'un peu de vinaigre, d'un peu de moutarde et de fromage de Brie (!) qu'il avalait indistinctement, très vite et très longtemps ».

Plus gourmand que gourmet, certes, tel il se montra, pareillement, en matière de femmes. Son appétit génésique est resté proverbial.

M. Koch, qui fut conservateur du Musée Victor Hugo, avait hérité de sa tante, Mme Juliette Drouet, l'amie fidèle du maître, un petit agenda, sur lequel l'auteur des *Contemplations* avait coutume de noter ses amoureuses prouesses. Le Titan y indiquait, avec une précision mathématique, la nature, la durée, l'intensité de ses impressions ! Et ceux qui ont pu parcourir cet extraordinaire document, sont restés figés de stupéfaction devant cette fringale génitale.

– Mon cher ami, disait un jour Hugo à Lockroy, parler une heure, c'est aussi fatigant, pour moi, que de fournir à trois rendez-vous d'amour dans la même nuit.

Il avait soixante-douze ans quand il tenait le propos.

Peut-être, là encore, un brin de mégalomanie altérerait-il quelque peu la vérité ? Il n'en reste pas moins que les dernières années de Victor Hugo furent exemptes des misères qui sont l'ordinaire cortège de la vieillesse et qu'il garda sa pleine vigueur jusqu'au bout. Sur ce point particulier, nul ne pourrait songer à lui contester une indéniable demi-déité.

Notes :

1. ↑ Léopold Mabillean, *Victor Hugo*. Paris, 1893.
2. ↑ *Essai d'étude anthropologique de V. Hugo (Revue de psychiatrie, février 1898)*.
3. ↑ Mabillean, *loc. cit.*
4. ↑ *Victor Hugo à Guernesey, souvenirs personnels*, par Paul Stapfer. Paris, 1905.
5. ↑ À propos de la foi de Victor Hugo en lui-même, Auguste Vacquerie, qui n'est pourtant pas suspect en l'espèce, écrivait : « La première condition du génie est un orgueil sans bornes. » *Profils et grimaces*, 113.
6. ↑ Et, en particulier, M. Chevreux, ancien élève de l'École des chartes.
7. ↑ Nous n'avons pas eu le loisir d'approfondir personnellement ce petit point d'histoire, que nous nous proposons d'élucider un jour.
8. ↑ Acte III, scène VI.
9. ↑ Catalogue d'une vente d'autographes du 17 février 1902, n° 55.
10. ↑ *Souvenirs personnels et silhouettes contemporaines*. Paris, 1883, 268 et suiv.
11. ↑ Dans une lettre du 7 juin 1849, adressée à Victor Pavie.
12. ↑ P. 52 du *Livre d'amour* (exemplaire de la réserve de la B. N. avec annotations manuscrites du critique).

- 13.↑ *Souvenirs sur Tourgueneff*, par Isaac Pavlowsky, 67.
- 14.↑ A. Barbier, *op. cit.*, 271.
- 15.↑ « ... Au dîner, dit l'auteur de *V. Hugo raconté par un témoin de sa vie*, B. avait été frappé de quelques paroles incohérentes d'Eugène, dont la bizarrerie redoublait depuis quelque temps. Depuis les fiançailles de Victor avec Adèle Foucher, chuchotait-on. Il en avait averti Abel, et tous les deux, au sortir de table, l'avaient emmené, sans en parler à personne. Au milieu de la nuit, la folie s'était déclarée. »
- 16.↑ 15 février 1902, p. 79.
- 17.↑ Il disait cependant un jour, devant la comtesse Dash, qu'il était « spirite de par l'hérédité ». Et le rédacteur des *Mémoires* de la comtesse conte, à ce propos, l'anecdote suivante, empruntée à l'ouvrage *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* (Mme Hugo) : en 1810, en Espagne, le général Hugo, qui combattait les guérillas, pour défendre Ferdinand VII, tout près de Brihuega, sauva comme par miracle son frère, le colonel Louis Hugo, qui avait été surpris par le chef des guérilleros. « Seul, rapporte Mme Hugo, de toute sa compagnie, le général Hugo avait entendu, à Brihuega, le bruit de la mousqueterie. » On peut en induire, selon nous, que le père de V. Hugo avait une acuité particulière de l'ouïe, mais rien de plus. Ce n'est point là du spiritisme.
- 18.↑ Claudius Grillet (*Correspondant*, 10 juillet 1914).
- 19.↑ Jules Bois (*Gaulois du dimanche*, 1er juin 1907).
- 20.↑ Cf. Auguste Rochette, *L'Esprit des œuvres poétiques de V. Hugo* (Paris, 1911). Voici, pris entre cent, quelques échantillons des « calembredaines » de V. Hugo : En traversant la place de Varennes, où fut arrêté Louis XVI, V. Hugo, remarquant qu'elle a la forme du *couteau de la guillotine*, s'écrie : « La nature offre quelquefois des symbolismes singuliers. » Puis il ajoute : « L'homme qui assistait Drouet et qui saisit à Louis XVI, s'appelait Billaud ; pourquoi pas Billot ? » À Aix-la-Chapelle, le suisse de l'église, qui est un ancien soldat français, dit, en montrant à V. Hugo les stalles des chanoines : « Voici les places des *chamoines*. » – « Ne pensez-vous pas, s'exclame le poète en se tournant vers quelqu'un qui l'accompagne, que l'on devrait écrire *chats-moines* ? » Y a-t-il là rien de spirituel ? Nous y verrions plutôt un simple manque de goût.
- 21.↑ Mérimée trouvait, de son côté, dans Hugo, un fou.
- 22.↑ Alexandre Dumas fils s'en est souvenu ; pour l'auteur dramatique, V. Hugo et son œuvre sont simplement « monstrueux ». Et il ajoute : « Il est une force indomptable, un élément irréductible, une sorte d'Attila du monde intellectuel... s'emparant de tout ce qui peut lui servir, brisant ou rejetant tout ce qui ne lui sert plus. C'est l'implacable génie qui ne se soucie que de *soi-même*. » Il poursuit, plus aigrement : « Il a aimé la liberté, parce qu'il a compris que la liberté seule pouvait lui donner la gloire telle qu'il la voulait, et qu'un simple poète ne pouvait aspirer à être au-dessus de tous que dans une société démocratique... Il a répudié la monarchie et le catholicisme, parce que, dans ces deux formes, sociale et religieuse, de l'État, il aurait toujours inévitablement quelqu'un au-dessus de lui. » Cf. *L'Art au point de vue sociologique*, par M. Guyau (Paris, 1889), p. 228, note 1.
- 23.↑ L'abbé Pierre Dubois, *Victor Hugo, ses idées religieuses de 1802 à 1825*.

- 24.↑ Cf. *V. Hugo et le spiritisme (Gaulois du 26 novembre 1896)*.
- 25.↑ *Les Tables parlantes de V. Hugo (Gaulois du dimanche, 1er juin 1907)*.
- 26.↑ *Le Journal de l'exil* prend V. Hugo à sa sortie de Bruxelles, le 30 juillet 1852, et l'accompagne jusqu'en 1856. Il débute ainsi : « M. Victor Hugo et ses deux fils, François et Charles, ont quitté Bruxelles hier matin à 11 heures, se rendant à Anvers, où ils doivent s'embarquer pour Londres, qu'ils ne feront que traverser, afin d'arriver au plus tôt à l'île de Jersey, où ils ont l'intention de fixer leur résidence. Un grand nombre de réfugiés français et quelques Belges étaient réunis à la station pour faire leurs adieux au poète exilé. » V. Hugo arrivait à Jersey le 5 août ; le 6, les voyageurs s'arrêtaient à la Pomme d'Or, où devait loger, 42 ans plus tard, un autre exilé de moindre envergure, le général Boulanger. Ce n'est que le 12 août que les proscrits s'installaient à Marine-Terrace, où ils ne tardèrent pas à recevoir les visites des personnages les plus marquants de l'époque.
- 27.↑ Les uns l'attribuent à Adèle Hugo ; d'autres, à François-Victor Hugo (cf. *Figaro* supplément littéraire du 29 octobre 1892).
- 28.↑ Les mots en italique y ont été mis par nous à dessein.
- 29.↑ Claudius Grillet, professeur à la Faculté catholique de Lyon (*Correspondant*, loc. cit.).
- 30.↑ *La Philosophie de Victor Hugo en 1854-1859 et deux mythes de La Légende des siècles : le Satyre, Pleine Mer, Plein Ciel* : thèse pour le doctorat ès lettres, présentée par Paul Berret, professeur de Première A et B au Lycée Hoche. Paris, 1910.
- 31.↑ Nous aurions pu encore citer des savants, tels que Geoffroy Saint-Hilaire, Boucher de Perthes, etc.
- 32.↑ Une de ces photographies a été publiée, par M. Arm. Dayot, dans les *Lectures pour tous*, en 1902. M. P. Serret en a vu une seconde chez le libraire Damascène Morgand (cf. le catalogue de cette maison, de mars 1883).
- 33.↑ *Le Journal de l'exil*, p. 44.
- 34.↑ *Revue de Paris*, 1er octobre 1904, p. 567, et *Victor Hugo à Guernesey*, par P. Stapfer (Paris, Lecène et Oudin).
- 35.↑ Nous pouvons y ajouter ce trait, qui a été rapporté par M. Grillet : le poète avait commandé au graveur-horloger Goupi, de Jersey, un sceau à son usage, avec cette devise hautaine : *Ego Hugo !* Il eut, aussi, la singulière idée de se faire représenter en Jésus-Christ ! Le peintre Louis Boulanger avait reçu la commande, pour l'église Saint-Paul, d'un Christ en croix ; V. Hugo, sollicité de poser pour Jésus, ne se fit pas prier et « les longs cheveux de l'auteur d'*Hernani* devinrent les cheveux du Crucifié, collés par la sueur de l'agonie ». Le tableau en question, où V. Hugo était très reconnaissable, serait resté longtemps accroché aux murs de l'église et ce n'est que sous le second Empire que, par ordre supérieur, la toile aurait été enlevée et déposée dans quelque grenier de la paroisse. Nous ne sachions pas qu'on ait jamais songé à l'en exhumer, et c'est peut-être dommage.
- 36.↑ Reproduisons ici, à titre justificatif, une poésie extraite des *Contemplations* et que sa brièveté nous a fait choisir entre bien d'autres :
- Un soir, dans le chemin, je vis passer un homme
Vêtu d'un grand manteau, comme un consul de Rome

Et qui me semblait noir sur la clarté des cieux.
 Ce passant s'arrêta, fixant sur moi ses yeux
 Brillants et si profonds qu'ils en étaient sauvages,
 Et me dit : J'ai d'abord été dans les vieux âges,
 Une haute montagne emplissant l'horizon ;
 Puis, âme encore aveugle et brisant ma prison,
 Je montai d'un degré dans l'échelle des êtres.
 Je fus un chêne et j'eus des autels et des prêtres,
 Et je jetai des bruits étranges dans les airs.
 Puis je fus un lion, rêvant dans les déserts,
 Parlant à la nuit sombre avec sa voix grondante :
 Maintenant, je suis homme, et je m'appelle Dante.

- 37.↑ Selon certains auteurs (docteur E. Gysel, *L'Être subconscient*, 1899), le spiritisme n'est pas une hypothèse nouvelle : « Il est tout entier dans l'hypothèse intégrale de l'être subconscient et extériorisable. La constitution progressive de l'être subconscient extériorisable dans des organismes successifs implique *l'antériorité et la survivance* de l'être à ces organismes. Elle implique, par conséquent, la certitude de l'existence de l'être après la destruction de l'organisme matériel, c'est-à-dire la possibilité de l'action spirite. » *Op. cit.*
- 38.↑ M. Jules Bois, principalement dans son ouvrage sur *Le Miracle moderne*, Paris, 1907.
- 39.↑ Travailler debout était un des principes de son hygiène. « Puisqu'il faut, disait-il à un de ses interlocuteurs, mourir de quelque manière, j'aime mieux que ce soit par les jambes que par la tête, et j'use mes jambes en marchant beaucoup et en évitant de trop m'asseoir. »
- 40.↑ « On accédait au belvédère, nous dit quelqu'un qui visita les lieux, par un escalier étroit en colimaçon. La forge où le géant créait ses chefs-d'œuvre n'ayant ni meubles, ni tentures, ni décors, ni luxe, ni objets d'art, ni aucune autre beauté que la vue du ciel et de la mer, rien n'était à ménager ; le désordre, le chaos avaient leur empire en cette chambre haute et Vulcain pouvait faire jaillir de son marteau les étincelles, je veux dire tout éclabousser avec sa plume, sans crainte d'aucun dégât. » *Victor Hugo à Guernesey*, par Paul Stapfer.
- 41.↑ Le poète, écrit M. Stapfer, couchait dans son atelier même et dans un petit lit très bas, autour duquel se trouvaient, à portée de sa main, crayons, papier, tout ce qu'il fallait pour prendre des notes, si une inspiration lui venait la nuit. Ce lit, recouvert le jour d'un simple tapis d'Orient, s'offrait à lui à toute heure, derrière le pupitre où il écrivait debout.
- 42.↑ Il avait, au dire de M. Stapfer, « une doctrine remarquable sur la meilleure façon de prendre les bains de mer. Il fallait choisir dans une plage infréquentée, un rocher surplombant la mer, s'y dépouiller prestement de tous ses vêtements, après avoir assez couru pour être en sueur, plonger, faire deux ou trois brasses, revenir en nageant entre deux eaux, se hisser des mains et des pieds sur sa roche, se sécher au soleil, comme on pouvait, et se rhabiller en un clin d'œil. Plus le bain était court et

réduit à un plongeon rapide et complet, et plus le corps entrainé chaud dans l'eau froide, plus aussi l'action du sel marin était tonique et salubre ».

- 43.↑ Il n'y a pas de meilleur digestif après le dîner, disait-il un jour à un de ses hôtes, qu'il essayait de convaincre de la vertu et de la puissance de son remède : « Prenez, prenez, lui disait-il, pour détruire les vapeurs, corruptions, miasmes et pestilences de votre estomac. Le charbon est sain. C'est un *antiputride* (tel était, en 1867, le premier nom français de ce qu'aujourd'hui, par amour du grec, nous appelons un *antiseptique*). Croyez-en le plus grand médecin du XIXe siècle (*sic*), condamné, hélas ! à traîner dans l'exil une existence méconnue. » Et joignant l'exemple au précepte, Victor Hugo prit un de ces vilains charbons et le croqua tout entier.

SAINTE-BEUVE

Sainte-Beuve a écrit un jour que la mélancolie est « une maladie de la volonté » ; sans aller jusqu'à l'aboulie, cette maladie fut celle, une de celles du critique des *Lundis*.

À dire vrai, il n'eut pas cette paralysie du vouloir qui est le propre des hypocondriaques ; tout au plus remarque-t-on de passagères défaillances, dont il se relevait promptement, mais qui lui laissaient comme une courbature morale, qu'il garda plus ou moins toute sa vie.

Il fut triste presque en naissant, et, comme tous les jeunes gens de sa génération, il se plut à cultiver sa tristesse. Quand il vint au monde, son père était mort depuis deux mois à peine, la maison était en deuil.

Pour ceux qui cherchent à percer les mystères de l'hérédité, il ne sera pas indifférent de noter que Sainte-Beuve était « un enfant de vieux » ; et, par l'âge du père au moment de la conception du fils, s'expliquerait peut-être ce que celui-ci appelle lui-même son « habitude prématurée de vieillesse^[1] ».

Il ne doutait pas qu'il était, en outre, redevable à son père de ce goût des lectures et des notes, de cette curiosité ardente, passionnée, de cette vocation littéraire enfin, affirmée de si bonne heure ; il lui devait jusqu'à son écriture, qu'on distingue malaisément de l'écriture paternelle.

... Si, né dans sa mort même,
Ma mémoire n'eut pas son image suprême,
Il m'a laissé, du moins, son âme et son esprit,
Et son goût tout entier, à chaque marge écrit^[2].

L'influence de sa mère fut plus marquée encore. Sainte-Beuve était son vivant portrait physique. Il était persuadé lui devoir un « fonds de constitution solide, saine, avec un coin de fermeté et de décision critique ».

Il tenait aussi d'elle l'esprit d'ordre et de méthode, poussé jusqu'à la minutie ; « de la finesse d'esprit, du bon sens et beaucoup de tact^[3] ».

Quelqu'un, qui paraît l'avoir bien connue, conte que Mme Sainte-Beuve mère « n'était pas commode ». Froide d'ordinaire, elle avait parfois de brusques colères, ses « bourrasques », comme elle les appelait ; son fils lui ressemblait à cet égard. Il y avait des moments où il n'était plus maître de lui. « Il y a en lui, écrit un de ceux qui l'ont approché, de la vieille femme revêche. » Gardons-nous d'accorder plus d'importance qu'il ne sied à l'hérédité directe ; mais combien serait-il plus aventureux encore de faire la part trop large à la race, au climat, que certaine école aurait tendance à exagérer.

Parlant des « qualités sagaces avisées, modérées, lucides et circonscrites à la fois », qu'il attribue à Daunou, Sainte-Beuve les explique par la persistance du « vieux fonds boulonnais ». Né à Boulogne, comme Daunou, notre critique en a-t-il gardé l'empreinte ? Comme le remarque un essayiste d'une rare pénétration^[4], transplanté, dès treize ans et demi à Paris, Sainte-Beuve n'a pas assez longtemps subi l'influence des façons de penser boulonnaises, pour en être resté ineffaçablement marqué.

Son père, établi dès sa jeunesse à Boulogne-sur-Mer était, en réalité, né en Picardie ; et, si son grand-père maternel était un « marin de Boulogne, il avait épousé une Anglaise, en sorte que, au milieu de tant d'hérités diverses entre-croisées », il serait téméraire de prétendre retrouver en lui « l'esprit de la région, le goût du terroir ». Si l'on veut découvrir le Picard dans son tempérament colérique, et l'ascendance anglaise dans son amour de la poésie intime et familière, un ressouvenir des Lakistes qu'il contribua plus que personne à faire connaître dans notre pays, – nous y souscrivons assez volontiers ; mais, tenons-nous à cette constatation sans grande portée, et relevons simplement que Sainte-Beuve, par son esprit grave, par son caractère relativement sombre et par son imagination portée au mysticisme, à la religiosité, est simplement un « homme du Nord », ce que son acte de naissance ne dément pas.

L'éducation qu'il avait reçue n'a-t-elle pas influé plus, ou au moins autant, que le patrimoine héréditaire, sur son esprit et sur son caractère ? Il n'est pas interdit de le présumer.

Sa mère et une sœur de son père avaient mis en commun leur sollicitude et leur petit avoir pour élever convenablement l'orphelin et lui assurer, à défaut d'une existence riante, des soins dont l'inquiétude ne se dissimulait pas assez, et qui ne pouvaient que développer une impressionnabilité native, déjà très accusée, et une timidité qui ne se mua que beaucoup plus tard en une sorte de sauvagerie dont il ne se défendait pas.

Sainte-Beuve semble avoir souffert de bonne heure de cette sensibilité excessive qu'a certainement contribué à entretenir l'atmosphère féminine dans laquelle il a vécu ses premières années.

À l'entendre, il « pénétrait les choses avec une sensibilité telle, que c'était comme une fine lame qui lui entraît à chaque instant dans le cœur^[5] ».

Il eut toujours de l'embarras à confesser qu'il était timide ; et pourtant, l'historiographe de ses jeunes années affirme tenir d'un témoin, « qui se trouva en possession de le bien observer avec affection et avec indulgence », que, « dans son

enfance, il avait peur de tout[6] ». Sainte-Beuve, comme l'a remarqué très judicieusement Émile Faguet, était « un sensuel, timide et honteux ».

Dans son *Joseph Delorme*, qui, sans être positivement une autobiographie, est un portrait ressemblant sur bien des points, Sainte-Beuve lui-même, qui excelle à « se disséquer », n'a pas manqué de le souligner :

« Quoique d'un caractère inflexible et d'airain, il est, si on ne l'atteint pas au fond, doux, tolérant et facile à suivre, surtout inoffensif. Ceux qui le connaissent veulent bien l'aimer, ou du moins s'intéresser à lui ; tout ce qu'ils lui peuvent reprocher c'est d'être *excessivement timide*, peu parleur et *triste*... »

Son attitude, vis-à-vis de la femme, est embarrassée, en raison même de cette timidité constitutionnelle. Écoutez parler Amaury, qui ressemble à Sainte-Beuve comme un frère :

« Je n'avais aucune occasion de voir des personnes du sexe qui fussent de mon âge, ou desquelles mon âge pût être touché. J'eusse, d'ailleurs, été *très sauvage* à la rencontre, précisément à cause de mon naissant désir. La moindre allusion à ces sortes de matières dans le discours était pour moi un supplice et comme un trait personnel qui me déconcertait : je me troublais alors et devenais de mille couleurs (*éreutophobie*). J'avais fini par être d'une telle susceptibilité sur ce point, que la crainte de perdre contenance, si la conversation venait à effleurer des sujets de mœurs et d'honnête volupté, m'*obsédait* perpétuellement et empoisonnait à l'avance pour moi les causeries du dîner et de la veillée. »

L'approche de la femme aimée, nous dit le critique précité, l'enivrait autant qu'elle paralysait son transport. On reconnaît là cette sorte d'*inhibition génitale*, que présenta cet autre psychopathe que fut J.-J. Rousseau. Sainte-Beuve en eut l'esprit d'autant plus travaillé, qu'il était laid et *se savait* laid.

« De dix-sept à dix-huit ans, confesse Amaury (auquel il prête certainement sa figure), cette *idée fixe* touchant le côté voluptueux des choses, ne me quitta plus... Je m'avisai un jour de me soupçonner atteint d'une espèce de laideur qui devait rapidement s'accroître et me défigurer. *Un désespoir glacé suivit cette prétendue découverte*... »

Conséquence inattendue : au lieu de l'éloigner des femmes, cette constatation de sa laideur le pousse à se hâter de « cueillir la première fleur, avant qu'il ne devienne plus laid[7] ».

Souvent il a éprouvé, comme par exemple à l'époque de la puberté, un malaise vague, mais agréable, « quoique honteux ». Loin de comprimer ses naissants désirs, il se plaît à les aviver, ainsi qu'en témoignent ses premières lectures : Horace, Ovide et les poètes latins de la décadence.

Volupté nous l'apprend à chaque ligne, dès l'âge de dix-sept ans, Amaury avait l'impatience d'être un homme, d'appliquer ses facultés passionnées, de prendre possession de lui-même et d'un des objets que toute jeunesse désire. « Il passait des

jours et des nuits à convoiter les gynécées et désirait tout ce qui flatte les sens, croyant pouvoir aimer tout ce qu'il désirait[8]. »

Cette ardeur trouvait peut-être son aiguillon dans un vice d'organisation locale. Cet inconvénient, d'ordre physiologique, qu'il indique par des points, l'apparente encore plus directement à Jean-Jacques ; nous savons, par un témoin de sa vie, que Sainte-Beuve était atteint d'*hypospadias*. Étant donné l'importance qu'il attache au plus petit défaut physique, on peut être certain qu'il dut avoir la forte préoccupation de celui-là. Qu'il nous suffise de rappeler cette déclaration sortie de sa plume :

« On serait stupéfait, si l'on voyait à nu combien ont d'influence sur la moralité et les premières déterminations des natures les mieux douées, quelques circonstances à peine avouables : le pois chiche ou le pied bot, une taille croquée (?), une ligne inégale, un pli de l'épiderme : on devient bon ou fat, ou libertin, ou mystique à cause de cela. »

Sa crise de mysticisme, il l'avait de très bonne heure éprouvée. La première communion avait été, chez lui, l'occasion d'un accès de ferveur religieuse qui, au temps du collège, se développa au contact de son camarade Barbe, entré plus tard dans les ordres, et avec qui Sainte-Beuve entretint jusqu'à la fin d'excellentes relations.

« La religion, écrivait Sainte-Beuve à son jeune ami, en 1819 – il avait à peine 15 ans – est ce qui contribue beaucoup aussi à me consoler... Je prie intérieurement le bon Dieu et, par là, je m'ouvre une ressource pour dissiper ma peine[9]. »

Suivant les périodes, alternent ou se développent, côte à côte, l'amour terrestre et l'amour divin ; n'est-ce pas le même sentiment s'appliquant à des objets différents ? Sainte-Beuve n'a-t-il pas toujours, du reste, conservé, à côté d'une sensibilité féminine qui lui était particulière, une onction, une attitude, qui étaient celles d'un confesseur ?

Peut-être tenait-il plus des abbés galants du dix-huitième que d'un Lacordaire ou d'un Rancé ? Car il n'avait ni le tempérament oratoire de l'un, ni l'ascétisme de l'autre ; mais il aimait, nous révèle un de ses secrétaires[10], « à vivre près des dames, et même de grandes dames, à en être écouté, choyé, caressé ».

Ce besoin de tendresse, d'épanchement, se transformant parfois en extase, en « oraison exaltée », changera d'objet quand Sainte-Beuve commencera à fréquenter l'amphithéâtre : à cette époque, il versera au matérialisme grossier, et les nymphes du Palais-Royal lui feront vite oublier les chastes et idéales amours dont son imagination s'était jusqu'alors contentée.

De même, sa sensibilité se transformera en susceptibilité, qui deviendra aisément de l'irritabilité.

Ce qui domine, chez le Sainte-Beuve d'avant les *Lundis*, le Sainte-Beuve en formation, si nous pouvons ainsi parler, c'est la rêverie triste.

Non loin de l'École de médecine, proche la rue de l'Ancienne-Comédie, berceau de notre première scène et où, à peine modifié, se voit le café célèbre où passèrent et

devisèrent Lesage, Voltaire, Piron, et, plus tard, Gambetta, Daudet et les futures célébrités de notre troisième République, subsiste, respectée par le pic de nos modernes vandales, la vétuste cour du Commerce, naguère encore « asile des librairies studieuses et des humbles réduits de médecins et d'avocats futurs ». À quelques pas de la vieille maison habitée un temps par Danton, on voyait, il y a quelques années, un hôtel garni, de médiocre apparence, qui n'a pas été, croyons-nous, démoli et n'a que changé de destination ; c'est dans une modeste chambre, au troisième étage de cet hôtel, que Sainte-Beuve écrivit son premier roman : *Volupté*.

Afin de mieux s'isoler dans ce Paris, où tous les bruits, tous les indiscrets et les désœuvrés frappent à notre porte, il quittait chaque matin, après le déjeuner, la demeure qu'il partageait avec sa mère, rue du Montparnasse ; il gagnait presque furtivement la cour du Commerce, montait avec rapidité l'escalier de l'hôtel et, le verrou poussé, se mettait au travail. Ce petit appartement était loué au nom de M. Charles Delorme, attestant sa parenté avec ce Joseph Delorme qui venait de publier des poésies remarquées.

« Entre les livres de vers romantiques, écrit M. Jules Lemaître, *Joseph Delorme* est une exception, en ceci qu'il est d'une tristesse réelle et profonde. Ni les *Méditations* et les *Harmonies* ne sont tristes ; ni les *Feuilles d'automne* et les recueils suivants ; tout au plus sont-ils mélancoliques, comme *René...*, mais *Joseph Delorme* est vraiment triste. »

Quand on sait, d'une part, que Sainte-Beuve s'est peint sous les traits de Joseph Delorme ; que, d'autre part, il écrivait, presque à la date de la publication de son livre : « Je me souviens bien que j'avais alors de terribles accès de mélancolie et de dégoût de tout » ; et, plus tard : « J'ai souvent et même toujours un grand vide, de grandes défaillances d'âme, des ennuis, des désirs », nous aurons assez dit l'intérêt qu'il y a à ne point négliger cette source précieuse d'information, ce document psychologique sur « l'état d'âme » de notre héros.

Qu'il ait subi la « contagion du siècle », qu'il ait eu le mal de Werther et de René, nul ne songe à y contredire : Joseph Delorme est le frère spirituel de Childe-Harold, d'Adolphe, de Raphaël.

Dans la *Vie*, qui sert de préface à l'ouvrage, se relèvent des phrases telles que celles-ci :

Ce qu'il souffrit pendant deux ou trois années d'épreuves continuelles et de luttes journalières avec lui-même... quel tressaillement douloureux il ressentait... et ses nuits sans sommeil, et ses veilles sans travail... sur ce boulevard, pendant des heures entières, il cheminait à pas lents, voûté comme un aïeul, perdu en de vagues souvenirs, s'affaissant de plus en plus dans le sentiment indéfinissable de son existence manquée...

L'idée de suicide, à plusieurs reprises, le hanta, et, loin de la rejeter, il paraît l'avoir accueillie avec satisfaction. Il fut de ceux qui ont le dégoût de la vie et qui éprouvent le besoin de la chanter. Les vers qui suivent reflètent vraiment une souffrance intime, non une grimace de douleur :

Printemps, que me veux-tu ? Pourquoi ce doux sourire,
Ces fleurs dans tes cheveux et ces boutons naissants ?
Pourquoi dans les bosquets cette voix qui soupire,
Et du soleil d'avril ces rayons caressants ?

Printemps si beau, ta vue attriste ma jeunesse :
De biens évanouis tu parles à mon cœur ;
Et d'un bonheur prochain ta riante promesse
M'apporte un long regret de mon premier bonheur.

La maladie de Joseph Delorme n'est pas celle d'Antony ; elle se rapprocherait plutôt – et le rapprochement a été indiqué[11] – de celle de saint Augustin, « ce grand blessé..., ce rêveur..., cet insatiable et ce martyr (martyr de lui-même)... ».

Les deux cas de pathologie morale, si ces mots ne souffrent pas d'être accouplés, sont, en effet, à peu près identiques et Sainte-Beuve n'eût sans doute pas désapprouvé la comparaison, lui qui avait choisi pour épigraphe à son livre ce mot des *Confessions* : *Et requiescebam in amaritudine*. Si les poésies de Joseph Delorme nous touchent, nous émeuvent, c'est que nous sentons qu'un cœur saigne au travers des pages, qu'une âme aimante et repliée sur elle-même y transparait.

On a pu railler chez Sainte-Beuve ce qu'on a nommé sa muse poitrinaire :

Elle chante parfois ; une toux déchirante
La prend dans sa chanson, pousse en sifflant un cri,
Et lance les graviers de son poumon meurtri.

Évidemment, le carabin s'y retrouve, mais ce n'est qu'un accident. Ce qui domine dans *Joseph Delorme* c'est le fond morose et sombre ; et sa tristesse, ses rêves mélancoliques, revêtent le plus souvent une forme aussi éloignée que possible du réalisme cru des vers précédents. Peut-on exprimer plus discrètement son désespoir que dans ce sonnet :

Quand l'avenir, pour moi, n'a pas une espérance,
Quand pour moi le passé n'a pas un souvenir,
Où puisse, dans son vol, qu'elle a peine à finir,
Un instant se poser mon âme en défaillance,

Pourquoi ne pas mourir ? De ce monde trompeur
Pourquoi ne pas sortir, sans colère et sans peur,
Comme on laisse un ami qui tient mal sa promesse[12] ?

Il existe de Sainte-Beuve un portrait, par Lamartine qui le connut à cette époque, et qui en campe la silhouette d'une touche magistrale :

« C'était en 1829, j'aimais alors beaucoup, écrit le poète des *Harmonies*, un jeune homme pâle, blond, frêle, sensible jusqu'à la maladie, poète jusqu'aux larmes, ayant une grande analogie avec Novalis en Allemagne, avec les poètes intimes qu'on nomme les *Lakistes* en Angleterre : il s'appelait M. Sainte-Beuve. Il vivait à Paris avec une mère âgée, sereine, absorbée en lui, dans une petite maison sur un jardin retiré, dans le quartier du Luxembourg. Il venait souvent chez moi, j'allais chez lui avec bonheur aussi. »

Sainte-Beuve était déjà connu, presque célèbre, son *Tableau de la poésie française au XVIe siècle*, où il s'affirmait le champion du romantisme, qu'il n'hésitait pas à faire remonter à Ronsard et à la Pléiade, l'avait mis tout à fait en relief. Les *Poésies de Joseph Delorme* allaient faire de lui, l'expression est de J. Claretie, comme un Wordsworth romantique ; d'autres, comme Guizot, le dénommaient un « Werther jacobin et carabin ».

Cette œuvre de prime jeunesse doit d'autant plus nous arrêter, que la biographie de Joseph Delorme, nous y insistons, est sa propre biographie, « à peine déguisée par quelques transpositions de lieu et de date, par quelques modifications insignifiantes dans les faits, à part la phtisie et la mort prématurée auxquelles il a condamné son prête-nom[13] ».

Un critique du temps en faisait la remarque dès l'apparition de l'ouvrage : « Il ne se peut rien voir de plus vrai, de plus intime, de plus individuel que le fond de ces poésies[14]. » Toutes ses émotions, ses enthousiasmes juvéniles, les désirs, les rêves, les passions refoulées, l'orgueil intérieur et le découragement amer se retrouvent dans ce livre, et Sainte-Beuve le reconnaissait lui-même[15], quand, plus tard, parlant du personnage créé par lui, il s'exprimait en ces termes :

« Il se plongea dans la solitude du cœur, et, persuadé qu'il n'y avait rien à faire au dehors, il s'abîma en lui-même : de là, une maladie incurable et singulière, qu'il a pris soin d'observer avec une attention presque cruelle, et qu'avant de mourir, il nous a racontée en vers et en prose, jusque dans ses détails les plus secrets.

« Cela scandalisa fort les salons et parut misérable et ignoble. On objecta Werther, René, Byron, Adolphe, toutes les grandes douleurs philosophiques et aristocrates... Mais ce pauvre diable de Joseph Delorme n'avait pas le choix des douleurs ; ces nobles doléances ne lui allaient guère. Il s'acharnait à ses maux et se les racontait à lui-même sans pudeur ; parfois, à force de sincérité, il allait à l'incroyable et analysait avec une sorte de frénésie ses plus étranges hallucinations. »

C'est, en effet, le reproche qu'on a fait à Sainte-Beuve, qu'à force de s'analyser, de creuser, il en est arrivé à la bizarrerie, à la singularité. Tant de raffinement laisserait croire que l'artiste se plaît à « faire l'anatomie de son cœur ; trop souvent, l'auteur cache l'homme[16] ».

L'homme, cependant, reparait toujours, « gauche, timide, gueux et fier[17] ». Ne s'est-il pas qualifié lui-même le « René des faubourgs » ? Joseph Delorme fut de ceux « que les protections d'alors n'apprivoisèrent pas et qui aimèrent mieux se ronger que s'attédir ». Quand il écrivit la fameuse pièce des *Rayons jaunes*, dont on s'est tant

moqué, et où il était pourtant précurseur, à son insu, il avait, dit-il, la jaunisse ce jour-là, et il la donna à sa poésie.

Diderot a écrit quelque part :

« Une seule qualité physique peut conduire l'esprit qui s'en occupe à une infinité de choses diverses. Prenons une couleur, le jaune : le souci est jaune, la bile est jaune, la lumière est jaune, la paille est jaune ; à combien d'autres fils ce fil ne répond-il pas ? Ce fou ne s'aperçoit pas qu'il en change. Il tient un brin de paille jaune et luisante à la main et il crie qu'il a saisi un rayon de soleil !... »

Joseph Delorme a fait comme ce fou. Il s'est consumé ainsi « sans foi, sans croyance, sans action ».

Dans les *Consolations*, s'il se trouve plus de hauteur philosophique et une vague religiosité, si l'on découvre une aspiration « à plus de sublimité dans les conclusions », il s'y voit aussi cette mélancolie, cette désespérance, ce desséchant ennui, que l'auteur trahira, beaucoup plus tard encore (en 1839) dans ces phrases désenchantées :

« Je suis arrivé dans la vie à l'indifférence complète. Que m'importe, pourvu que je fasse *quelque chose* le matin, que je sois *quelque part* le soir ! »

S'appliquant ses propres procédés d'analyse, Sainte-Beuve s'épouvante à voir fuir

Sa jeunesse déjà dévorée à moitié.

Il se désole de n'avoir pu connaître

... L'amour, l'amour vrai sans mensonge
Ses purs ravissements en un cœur ingénu.

Sans doute connut-il Camille,

Douce blonde au front pur, paisible jeune fille ;

Nathalie, « au parler sérieux »,

Qui remplaça Camille, et plus d'une autre encore.

Qui sait ? Sa Béatrix n'était pas loin peut-être ; mais son cœur « aura fui trop tôt pour la connaître ».

C'est qu'il était déjà l'être *faible, inconstant*, qui veut et qui ne peut. Bien que les *Consolations* soient, au dire de Sainte-Beuve, les poèmes de la convalescence [\[18\]](#), sa santé morale est loin d'être aussi bonne qu'il le prétend. Les symptômes ne sont qu'assoupis, la moindre circonstance les réveillera. Le « sentiment amèrement vrai du néant des choses » le reprendra, et si Chateaubriand eut une journée d'accablement et

de silence farouche, quand sonna son quarantième anniversaire, Sainte-Beuve a eu quarante ans de cette façon-là depuis sa vingt-cinquième année et peut-être bien avant[19].

À « Madame V. H. », se plaignant de sa tristesse malgré son bonheur, malgré la gloire de son mari, en dépit de la grâce de ses enfants, il expliquait pourquoi il en était ainsi :

C'est que, même au-delà des bonheurs qu'on envie,
Il reste à désirer dans la plus belle vie ;
C'est qu'ailleurs et plus loin notre but est marqué ;
Qu'à le chercher plus bas on l'a toujours manqué ;

C'est qu'ombrage, verdure et fleurs, tout cela tombe !
Renaît, meurt pour renaître enfin sur une tombe ;
C'est qu'après bien des jours, bien des ans révolus,
Le ciel restera bleu, quand nous ne serons plus,

Que ces enfants, objets de si chères tendresses,
En vivant, oublieront vos pleurs et vos caresses ;
Que toute joie est sombre à qui veut la sonder,

Et qu'aux plus clairs endroits, et pour trop regarder
Le lac d'argent, paisible, au cours insaisissable,
On découvre sous l'eau de la boue et du sable.

Cette disposition, ce désenchantement, nous le retrouvons dans *Volupté*, où il décrit et où il pleure la mort de son adolescence, où il montre ce qu'il y a de « décrépitude » dans la jeunesse. Bien que sous une forme voilée, c'est encore une autobiographie que ce roman où, sous les traits d'Amaury, on retrouve Sainte-Beuve.

Nous avons, d'ailleurs, l'aveu formel de l'intéressé : « le roman de *Volupté*, qui n'est pas précisément un roman, *et où j'ai mis le plus que j'ai pu de mon observation et même de mon expérience...* » C'est une véritable autopsie de lui-même à laquelle il s'est livré, c'est son âme disséquée dans ses plus intimes replis ; la satisfaction de son besoin « de juger les autres..., de fouiller, sans en avoir l'air comme ces médecins avides, à travers les poitrines, pour saisir les formes des cœurs et la jonction des vaisseaux cachés[20] ». C'est donc bien une confession, comme une sorte d'examen de conscience, et aussi un retour à la foi.

Chercher à se perfectionner moralement, c'est commencer à se guérir et à guérir les autres par son propre exemple. Mais qu'est-ce qui retarde la guérison ? La volupté, toujours la volupté !

« Son intelligence était convaincue, ou du moins elle n'élevait pas d'objections ; mais c'étaient ses mœurs et sa pratique qui l'écartaient et le rejetaient malgré ses partiels efforts. »

Cette défaite journalière de sa volonté « énervait son intelligence, affaiblissait et détrempeait son esprit..., le disposait à un scepticisme universel ». C'est alors qu'il saisit le mal corps à corps et qu'il porta résolument le fer dans l'abcès ; il se souvint qu'il avait été chirurgien : mais le bistouri ne débride pas les plaies morales ; le vouloir seul, si toute énergie n'est pas anéantie, est le remède efficace.

Le travail, le labeur patient et continu le sauvèrent du désespoir, de la mort peut-être. Cette psychothérapie n'est pas à la portée de tous ; cette incessante curiosité d'esprit, cette introspection subtile n'est le lot que de quelques privilégiés : mais ne reste-t-il pas d'autres ressources aux désespérés ? Là encore, Sainte-Beuve nous fournit la réponse.

À un jeune découragé, qui parlait de se suicider, – ce n'était, du reste, qu'une méchante mystification, – Sainte-Beuve adressait ces lignes :

« À votre âge, Monsieur, j'ai connu ces souffrances poignantes que causent l'isolement, des travaux contraires à nos goûts et tout un ensemble de circonstances qui semblent conjurées par la destinée. »

Il faut attendre la guérison du temps, de la religion ou, à défaut de celle-ci, d'une amitié choisie.

« Le suicide dont vous me parlez est une chose qui ne se discute pas. Je dirai seulement à ceux qui ont une telle idée et qui en parlent : « Transportez-vous en idée à une année, à pareil jour, et demandez-vous si, à cette courte distance, vous serez encore en disposition de vouloir mourir. » Vous avez vingt ans, me dites-vous, eh bien ! gagnez du temps et remettez vos tristes projets jusqu'à ce que vous ayez atteint vingt et un ans. Il ne faut pas essayer de lutter de vive force avec le désespoir, mais se contenter de l'ajourner, de le remettre comme un créancier trop importun : il y a toute chance qu'il ne fera pas comme le créancier et qu'il ne reviendra pas. Vous voyez, Monsieur, que je prends à la lettre la permission que je vous ai donnée et que j'accepte presque le rôle de médecin moral qui se mêle de prescrire des remèdes ou d'indiquer du moins des palliatifs. Croyez que j'apprendrai toujours avec plaisir que vous êtes mieux et qu'une personne d'autant de sensibilité et si digne d'intérêt par elle-même a repris goût à la vie et courage à l'entrée de la carrière[21]. »

Il est d'observation courante que le médecin n'est pas toujours en parfait équilibre de santé et, souvent, est plus malade que ceux qu'il traite. Sainte-Beuve, bien que guéri en apparence, a longtemps conservé « un grand vide, de grandes défaillances d'âme, des ennuis, des désirs[22] ».

Sa puissance d'analyse n'a fait qu'augmenter son inquiétude, ses doutes, ses hésitations à prendre parti.

Parfois, son labeur de bénédictin était coupé de rêveries, qui paralysaient sa faculté d'agir : état psychique parfaitement en accord avec ce que nous savons de la constitution de son organisme.

Nous rentrons ici de plain-pied dans le domaine, aux contours si imprécis, de l'arthritisme, ou plutôt du neuro-arthritisme.

Les neuro-arthritiques sont enclins à analyser leurs sensations internes ; ils ont aussi une tendance accusée à l'inquiétude, aux préoccupations hypocondriaques[23]. Or, Sainte-Beuve, nous le savons par l'histoire de ses antécédents et par celle de sa vie, fut un type d'arthritique : il eut des douleurs rhumatismales, des accès de goutte, il présenta une calvitie et une obésité précoces ; à la fin de sa vie, il eut des calculs vésicaux : n'est-ce pas le tableau symptomatique de la diathèse à laquelle les intellectuels paient un si large tribut ?

Dans ses *Souvenirs du dernier secrétaire de Sainte-Beuve*, M. Jules Troubat rapporte qu'au cours d'une conversation qu'il eut un jour avec son maître, celui-ci lui dit :

« J'ai eu pour secrétaire mon ami Levallois, qui était spiritualiste et qui me contrecarrait souvent... Un jour, Feydeau était là, dans ce fauteuil, avec sa nature robuste, tout le contraire de celle de Levallois, délicate et fluette. J'ai vu le contraste entre les deux systèmes et que *notre tempérament influe beaucoup sur notre philosophie.* »

Nous n'avons fait qu'appliquer à Sainte-Beuve sa méthode, en recherchant les relations qui unissent son tempérament à son œuvre.

Chez lui, se constate tout ce qui caractérise la psychologie des neuro-arthritiques : un instinct sexuel développé ; la tristesse, l'inquiétude, le doute ; et surtout, cette propension à l'analyse de soi et des autres, qui a fait dire de lui qu'il n'était pas seulement le plus pénétrant des critiques, mais le Critique en personne.

Ce fut sa faculté maîtresse, chèrement payée, mais qui lui vaut d'avoir marqué sa place, une des premières, dans l'Histoire des Lettres françaises.

Notes :

1. ↑ *Correspondance*, I (Lettre à Sellèque), 6.
2. ↑ *Pensées d'août* (Poésies, II, 25).
3. ↑ J. Troubat, *Essais critiques*.
4. ↑ G. Michaut, *Sainte-Beuve avant les « Lundis »*. Paris et Fribourg, 1903.
5. ↑ *Lundis*, II, 444.
6. ↑ Morand, *les Jeunes Années de Sainte-Beuve*.
7. ↑ Jules Lemaître, *les Péchés de Sainte-Beuve* (*Revue hebdomadaire*, 28 janvier 1911).

8. ↑ F. Voizard, *Sainte-Beuve, l'homme et l'œuvre ; étude médico-psychologique. Thèse de Lyon*, décembre 1911.
9. ↑ Sainte-Beuve, *Nouvelle correspondance*, t. III.
10. ↑ Jules Levallois, *Sainte-Beuve*. Paris, 1872.
11. ↑ J. Claretie, notice sur Sainte-Beuve.
12. ↑ *Poésies de J. Delorme*, I, 35.
13. ↑ G. Michaut, *op. cit.*, 171.
14. ↑ *Journal le Globe* (26 mai 1829 : article de Maguin).
15. ↑ *Premiers Lundis*, t. I.
16. ↑ *Sainte-Beuve poète*, par Pierre Robert (*Revue bleue*, 15 avril 1899).
17. ↑ *Premiers Lundis*, loc. cit., 409.
18. ↑ Préface de l'ouvrage.
19. ↑ É. Faguet, *op. cit.*, 69.
20. ↑ *Volupté*, 319.
21. ↑ Lettre en grande partie inédite, datée du 11 octobre 1853.
22. ↑ *Correspondance*, t. I.
23. ↑ Gilbert-Ballet, *Traité de pathologie mentale*.

LES FRÈRES DE GONCOURT

Deux existences fusionnées en une, « deux frères jumeaux à huit ans de distance », les baptisa un jour Sainte-Beuve.

Deux vies consacrées à l'amour exclusif des lettres, – « leur amour des lettres tint de la frénésie », déclare le marquis de Ségur, – voilà bien un « cas » assez particulier, dont l'histoire littéraire ne nous offre que de rares exemples.

Particulier, non pas tant au point de vue de la collaboration : peut-être retrouverait-on, en les cherchant, des exemples de collaboration, fraternelle ou conjugale, aussi intime. La méthode de travail des Goncourt n'a pas été sensiblement différente de celle que quelques auteurs ont mise, avant eux, en pratique, et, s'ils nous donnent l'illusion qu'un cerveau unique ait présidé à l'inspiration, et qu'avec le temps, leurs affinités aient été telles qu'ils en soient venus « à penser et à sentir à deux, avec une simultanéité, une harmonie si absolues, que les formules, les expressions leur venaient identiques et à la même minute », le phénomène ne franchit pas les limites de l'ordinaire. La singularité, c'est qu'avec des différences, physiques et morales, assez sensibles, ils aient pu se fondre à ce point.

Alors qu'Edmond de Goncourt était de stature élevée, les épaules larges, la moustache épaisse, Jules nous apparaît comme un blondin frêle, d'une taille atteignant à peine la moyenne ; le moins âgé des deux frères s'abandonne à la flânerie et ne travaille qu'à ses heures, tandis que l'aîné, plus laborieux, plus réfléchi, de volonté plus ferme, est là pour corriger les écarts d'une verve gouailleuse et primesautière.

Malgré cette différence si accentuée de traits et de tempéraments, ces deux êtres, qui avaient l'un pour l'autre une si profonde affection, « ne s'aimaient pas seulement, ils tenaient l'un à l'autre par des liens mystérieux, des attaches psychiques, des atomes crochus de natures jumelles. Leurs premiers mouvements instinctifs étaient identiquement les mêmes ; ils ressentaient des sympathies ou des antipathies pareillement soudaines ; leurs idées naissaient communes[1] ». Cette fraternité dans la production allait si loin que leurs écritures se ressemblaient.

Une aussi touchante absorption de deux êtres, un mariage aussi intime de deux intelligences valait, croyons-nous, d'être signalé. Mais ce n'est point par là qu'ils retiennent notre attention, s'imposent à notre examen. Comme l'a bien vu le gentilhomme lettré dont nous citions tout à l'heure le nom, il y a, dans toute leur œuvre, quelque chose d'inquiet, de morbide. Ils resteront comme les types représentatifs d'une époque où l'on cultivait la névrose, comme une maladie distinguée.

On les a appelés les « Chopin de la littérature ». Rien de plus vrai, « si l'on veut dire par là qu'ils ont, non les premiers, mais plus que personne avant eux, introduit dans leurs livres la sensibilité nerveuse et promené l'archet sur nos fibres, jusqu'à les faire crier[2] ».

Avant de passer à l'œuvre, voyons d'abord l'écrivain.

Anatole France a dit, à propos des Goncourt, un bien joli mot ; il a eu, pour les caractériser, un rare bonheur d'expression : ils prirent la plume et le papier « comme on prend le voile et le scapulaire ». Ils ont exercé, en effet, leur métier d'hommes de lettres comme un sacerdoce ; on n'a pas exagéré en disant qu'ils ont été des « martyrs du document », des « forçats du réalisme » ; ils ont écrit presque constamment dans la fièvre, bien qu'ils aient déclaré quelque part les émotions contraires à la gestation des livres.

Sans doute ironisent-ils, quand ils proclament que ceux qui imaginent ne doivent pas vivre ; qu'on ne conçoit que dans le repos et comme dans le sommeil de l'activité morale ; qu'il faut des jours réguliers, calmes, apaisés, un « état bourgeois » de tout l'être, pour mettre au jour du grand, du tourmenté, du dramatique. Par une ironie supérieure, ne leur serait-elle pas applicable cette phrase, extraite de leur *Journal*[3] : « Les gens qui se dépensent trop dans les passions ou dans le tressautement d'une existence nerveuse, ne feront pas d'œuvres et auront épuisé leur vie à vivre » ?

Mais nous n'avons pas à les juger à ce point de vue ; leur névropathie surtout, d'une origine, d'une essence si spéciales, nous ont penché sur ces artistes exacerbés, qui ont été, à un moindre degré toutefois qu'Henri Heine, des « crucifiés physiques ».

La littérature, l'observation, et ici nous enregistrons leur propre confession[4], « au lieu d'émousser en eux la sensibilité, l'a étendue, raffermie, mise à nu. Cette espèce de travail incessant qu'on fait sur soi, sur ses sensations, sur les mouvements de son cœur, cette autopsie, perpétuelle et journalière, de son être, arrive à découvrir les fibres les plus délicates, à les faire jouer de la façon la plus tressillante. Mille ressources, mille secrets se découvrent en vous pour souffrir. On devient, à force de s'étudier, au lieu de s'endurcir, une sorte *d'écorché*, moral et sensitif, blessé à la moindre impression, sans défense, sans enveloppe, tout saignant ».

N'ayez donc pas un système nerveux d'une trop grande finesse, si vous voulez vous adonner au métier des lettres. Au prix de quelles tortures, de quels coups d'épingle incessants vous achèterez une notoriété souvent fugace !

Quelle vie, que cette vie littéraire, où les émotions se précipitent en vous ! Montagnes d'espérances qui s'élèvent et s'écroulent ; successions d'illusions et de dégringolades ; heures de platitude, où l'on attend sans espérer ; minutes d'angoisse, où l'on interroge la fortune de son livre aux étalages, où je ne sais quoi de poignant vous mord à la vitrine d'un libraire où vous n'êtes pas exposé ; enfin, tout le travail haletant de votre pensée nerveusement partagée entre l'espérance et la désespérance : tout cela vous bat, vous roule, vous retourne, comme des vagues un naufragé[5].

Cherchez-vous à réaliser une forme d'art nouvelle, acquérir une « écriture » originale, personnelle, peindre ressemblant, sans tomber dans le vulgaire, le trivial, vous tenir à distance égale de la mièvrerie et de la brutalité du style, écrivez, selon la formule Goncourt, avec vos nerfs, autant et plus qu'avec votre cerveau.

« MM. de Goncourt, dit finement Sainte-Beuve[6], ont commencé le dîner par le dessert ; je ne conseillerais à personne un tel régime ; ce n'est pas précisément le moyen de se faire, en général, un tempérament solide. » Et M. Paul Bourget, de son côté, les compare à des Tziganes qui jouent, douloureusement et passionnément, de leurs instruments.

Comment s'étonner qu'en observant la vie dans ce qu'elle a de plus fébrile, de plus trépidant, ces êtres, sentants plus que pensants, voués par leur nervosité à une délicatesse suraiguë de perceptions, se soient attachés, de préférence, à peindre les maladies qu'ils pouvaient sur eux-mêmes si bien observer, aient eu leur attention sollicitée vers les troubles du système nerveux ; depuis la lésion légère qui ne se traduit que par la prompte irascibilité, jusqu'à la manifestation plus accusée, comme la neurasthénie qui détraque les cervelles ; l'hystérie qui cause les désordres de la chair ; l'extatisme qui produit la folie religieuse ?

Mais n'anticipons pas et poursuivons l'analyse, la dissection de « l'espèce » psychopathologique dont nous cherchons la place dans la classification naturelle des esprits.

Les Goncourt, et c'est par là que ces « frères siamois de l'écriture artiste », comme les a désignés Jules Lemaître, commandent malgré tout l'estime à défaut de l'admiration, ont réalisé le type accompli de l'homme de lettres. Ils n'ont pensé, senti, vécu que pour écrire ; et la vie qu'ils ont menée a été une vie particulière, spéciale, faite de rigoureuses observances, de dures privations, de pénibles pratiques, « comme

ces personnes pieuses qui, mêlées à la foule et habillées comme elle, observent les règles monastiques de la congrégation à laquelle elles sont secrètement affiliées[7] ».

Cet ascétisme littéraire porte avec lui ses inconvénients ; l'œuvre conçue dans de telles conditions ne respire pas la belle santé de celle qui a été créée dans le plein air et dont les affres douloureuses n'ont pas accompagné l'enfantement.

Pour les Goncourt, concevoir, créer, il y a, dans ces deux mots, un monde d'efforts et d'angoisses.

« De ce rien, de cet embryon rudimentaire qui est la première idée d'un livre, faire sortir le *punctum saliens*, tirer un à un de sa tête les incidents d'une fabulation, les lignes des caractères, l'intrigue, le dénouement ; la vie de tout ce petit monde animé de vous-même, jailli de vos entrailles et qui fait un roman. Quel travail ! C'est comme une feuille de papier blanc qu'on aurait dans la tête, et sur laquelle la pensée, non encore formée, griffonnerait de l'écriture vague et illisible. Et les lassitudes mornes, et les désespoirs infinis, et les hontes de soi-même de se sentir impuissant dans son ambition de création. On tourne, on retourne sa cervelle, elle sonne creux. On se tâte, on se passe la main sur quelque chose de mort qui est votre imagination... On se dit qu'on ne peut rien faire, qu'on ne fera plus rien. Il semble qu'on soit *vidé*. L'idée est pourtant là, attirante et insaisissable, comme une belle et méchante fée dans son nuage. On remet sa pensée à coups de fouet sur la piste ; on recherche l'insomnie, pour avoir les bonnes fortunes des fièvres de la nuit ; on tend, à les rompre, sur une concentration unique, toutes les cordes de son cerveau. Quelque chose vous apparaît un moment, puis s'enfuit, et vous retombez plus las que d'un assaut qui vous a brisé... Oh ! tâtonner ainsi, dans la nuit de l'imagination, l'âme d'un livre, et ne rien trouver, ronger ses heures à tourner autour, descendre en soi et n'en rien rapporter, se trouver entre le dernier livre qu'on a mis au monde, dont le cordon est coupé, qui ne vous est plus rien, et le livre auquel vous ne pouvez donner le sang et la chair ; être en gestation du néant : ce sont les jours horribles de l'homme de pensée et d'imagination[8]. »

L'auto-analyse poussée à ce point, c'est presque de la vivisection. Les inventeurs du « document humain » ont commencé par fouiller leur propre chair, avant de promener leur scalpel sur celle de leurs contemporains.

« Là, devant la feuille blanche, quand on arrive avec son idée, indécise, vague, flottante, et qu'il faut couvrir cette feuille de papier de pattes de mouches noires, donnant une solidification exacte, logique, rigoureuse, au brouillard de votre cervelle, les premières sont vraiment dures, sont vraiment douloureuses[9]... »

Comme disait Murger, il y a des jours où on ne se sent pas en train ; mais, tandis que les uns interrompent la page commencée, d'autres essaient de fouetter l'inspiration rétive. Et alors c'est l'angoisse supplicante de la gésine.

« ... Chaque jour où je m'assieds à ma table de travail et où je me dis : « Allons, il faut encore m'arracher un chapitre de la cervelle », j'ai les sentiments douloureux qu'aurait un homme à qui on viendrait tous les jours demander un peu de son sang, pour une transfusion[10]. »

Ce qu'il y a de particulièrement intéressant, chez les Goncourt, c'est que leur introspection douloureuse, la mise à nu de leurs plus secrètes fibres, ils en ont, par une sorte de transposition, fait de la « matière à copie » ; leur sensibilité s'est muée en écriture, si l'on peut ainsi dire.

De l'aveu même de l'aîné des frères, les peintures de la maladie, ils les ont tirées d'eux-mêmes, et ce n'est qu'à force de se détailler, de s'étudier, de s'anatomiser, qu'ils sont arrivés à « une sensibilité supra-aiguë que blessaient les infiniment petits de la vie[11] ». Ils observaient et notaient jusqu'à leurs rêves, et cette notation, poussée jusqu'à la minutie, de leurs moindres sensations est précisément une des notables caractéristiques de leur originalité littéraire.

On les a, et c'est de bonne justice, enrôlés dans la glorieuse phalange des *cliniciens ès lettres*[12]. Mais si, pour les professionnels, la recherche du vrai est le but, le but unique de la science, pour les littérateurs, elle n'est qu'un moyen artistique. Si le clinicien accumule la quantité *maxima* de symptômes, pouvant concourir, par leur ensemble, à l'établissement du diagnostic, le romancier documentaire faisant un choix, une sélection, ne retient que les traits pittoresques, ou ceux qui peuvent produire une émotion, une sensation d'art. Si, par surcroît, l'« observation » se trouve établie conformément à nos méthodes scientifiques, c'est, ou que l'auteur s'est renseigné auprès de médecins, ou que s'est, inconsciemment, révélé chez lui un sens clinique insoupçonné.

Ce sens clinique, les Goncourt l'ont, en maintes circonstances, exercé. D'abord, sur eux-mêmes : l'attrait de la plupart de leurs livres tient, en grande partie, à ce qu'ils semblent pétris de leur chair ; ce sont véritablement des œuvres de blessés. « Pour écrire de la sorte, dit quelqu'un qui les connaît bien[13], il faut avoir non seulement vu et senti mais souffert du choc maladif des sensations. Aussi, ces artistes vibrants, palpitants et endoloris à l'état chronique, sortes d'*écorchés* qui traversent la vie en se cognant à tous ses angles, sont-ils les premiers à pâtir de la réalité qu'ils décrivent.

« Ils ont développé en eux une capacité douloureuse de sentir... La maladie causée par le développement de la sensibilité, les deux frères l'ont étudiée sur eux-mêmes, dans un dédoublement continu, avec une précision et une impersonnalité de physiologistes... Ils ont donc été des subjectifs à la façon allemande. Ils ont débrouillé douloureusement le peloton de leurs nerfs, mis à vif leurs fibres les plus ténues, amplifié leurs sensations. On croit assister parfois, en lisant leurs livres, à une expérience de vivisection, dans laquelle ils sont en même temps les tourmenteurs et les suppliciés. »

La maladie n'est-elle pas pour un peu dans la valeur de notre œuvre ? ont écrit quelque part les Goncourt ; ailleurs, l'un des deux frères répond à ce point d'interrogation par une assertion formelle : « *La fièvre de mes crises de foie est inspiratrice ; elle me fait trouver cette nuit, pour le dernier tableau de La Faustin, le mâchonnement de la renoncule scélérate, qui peut faire accepter à la rigueur l'agonie sardonique.* » Il n'est pas douteux que la douleur, quand elle n'est pas tout à fait déprimante, peut, dans certaines circonstances, affiner le cerveau.

Les Goncourt l'ont noté pour Adolphe Belot, absolument dénué de littérature quand il écrivait et qui, dans la souffrance, avait « des sensations distinguées, assaisonnées de remarques et de réflexions presque littéraires[14] ». Daudet est un « cerveau supérieur depuis qu'il est malade », observe Edmond de Goncourt ; et la même remarque pourrait s'appliquer à Henri Heine, à Xavier Aubryet, et d'autres encore. Mais revenons à l'objet de notre étude, dont nous ne nous sommes pas, du reste, beaucoup écarté, car, chez les Goncourt, la maladie, la névropathie ou neurasthénie, comme on voudra l'appeler, a été, aussi, foncièrement créatrice. Il n'y a qu'à ouïr leur confession, à lire, dans leur *Journal*, comment ils s'y sont pris pour documenter leurs ouvrages.

Par exemple, ont-ils à écrire *Sœur Philomène*, ils tiendront à voir de près la vie d'hôpital, à suivre les cliniques, à visiter les amphithéâtres, et c'est sous l'obsession du spectacle qui s'offre à leurs yeux, sous l'impression qu'ils en rapportent, qu'ils écrivent ces pages qu'on peut dire, celles-là, vécues et douloureusement senties.

Après une nuit d'insomnie presque complète, levés à six heures et demie du matin, par un froid humide, voilà les deux frères s'acheminant, côte à côte, vers l'asile de la souffrance. Ils ne se disent rien l'un à l'autre, mais ils ont, sans se l'avouer, « une certaine peur, une certaine appréhension dans les nerfs ». Ils pénètrent dans la salle des femmes. Ils aperçoivent, sur une longue et large table, les paquets de charpie, les pelotes de bandes, une montagne d'éponges ; il se fait alors, en eux, un petit trouble qui leur met le cœur mal à l'aise.

En vain se raidissent-ils, ils sentent les jambes qui se dérobent, comme en état d'ivresse, « avec un sentiment de la rotule dans les genoux, et du froid dans la moelle et les tibias ». Rentrés chez eux, ils s'aperçoivent que leur système nerveux, « secoué et émotionné de tous les côtés » à leur insu, a reçu le contrecoup de tout ce qu'ils ont vu. Le soir, ils ont les nerfs si malades, « qu'un bruit, qu'une fourchette qui tombe » leur donne un « tressaillement par tout le corps et une impatience presque colère ». L'odeur d'hôpital les poursuit ; sans cesse ils se lavent les mains. La fade infection des salles, ils l'ont emportée avec eux ; leur esprit saigne encore des plaies que le chirurgien a étalées devant eux, et ce spectacle dont ils ont rempli leurs yeux, ils en ont gardé une vision aussi frappante de netteté, que celle de l'image sur l'objectif.

Nous n'avons pas à redire la genèse de cet autre roman des Goncourt, *Germinie Lacerteux*, celui-là aussi sorti de leurs entrailles. Revivre ce roman les mettait dans « un état de nervosité et de tristesse », dont ils ne pouvaient se défendre. Ils se lamentaient d'être trahis par leurs nerfs, « par une faiblesse malade, une lâcheté du creux de l'estomac, une chifferie du corps ». Plus tard, quand le survivant fera représenter la pièce qu'il a tirée du roman, cette *Germinie Lacerteux* le mettra encore tout à l'envers, lui donnera une fièvre, un malaise qu'il essaiera en vain de surmonter ; jusqu'à avoir des larmes au bord des paupières, en en corrigeant les épreuves !

Comment s'étonner, après cela, de retrouver, dans les livres de ces raffinés de la névrose, des détraqués, des névropathes ou des hallucinés ? Il semble qu'ils aient

cherché, dans l'étalage des maux d'autrui, l'oubli momentané et le soulagement de leurs propres souffrances.

Qu'ils décrivent les accès de goutte de Jules Janin, le catarrhe de Gavarni, le spasme vésical de Sainte-Beuve ; qu'ils nous montrent Flaubert l'écume à la bouche, en pleine crise de mal caduc ; Daudet, vomissant le sang à flots ; Th. Gautier, se mourant d'une affection du cœur, on retrouve dans tous ces croquis médicaux, dans ces bulletins de santé, un don d'observation suraiguë par la maladie. Ce n'est pas de la peinture à larges touches, mais une succession de tableaux, de récits morcelés en chapitres courts, qui se ressentent du tourment, de l'angoisse continue de leurs auteurs.

On a pu justement reprocher aux Goncourt leur défaut de méthode, l'absence d'idées générales ; ils sont, en effet, des nosographes, plutôt que des pathologistes. Ils sont arrivés à nous donner la symptomatologie exacte d'une cardiopathie aortique, dans *Renée Mauperin* ; à décrire, avec la rigueur d'un professionnel, les étapes d'une vésanie chez un homme de lettres, dans *Charles Demailly*^[15] ; l'impulsion homicide dans *La Fille Élisabeth* ; la névrose, dans *Chérie* et dans *La Faustin* ; la folie mystique, dans *Mme Gervaisais*.

Bien qu'ils ne se targuent pas de philosophie, ils ont – c'est un philosophe qui le reconnaît^[16] – écrit un des meilleurs essais de psychologie qui se puissent lire : *La Femme au dix-huitième siècle*. « L'anatomie, la physiologie, la pathologie du cœur et de l'esprit de la femme du dernier siècle y sont fouillées avec une âpre curiosité, décrites longuement, avec un soin méticuleux, une patience de micrographe qui vient, revient dix fois à la même préparation anatomique, la considère sous tous les aspects, note les circonstances les plus fugitives, tient compte de l'heure, du jour, de la nature, de la lumière, des moindres oscillations de pression et de température... »

C'est, on peut le dire, en raison de leur organisation nerveuse, de l'acuité à un degré rarement atteint par leurs devanciers et leurs successeurs, que ces passionnés d'art et de vérité ont mérité le titre de « médecins de lettres » que leur ont valu « la physiologie contenue en leurs analyses, leur connaissance aiguë des maladies sociales, leur sûreté d'expérimentateurs ».

Ils se sont intéressés surtout aux malades, parce qu'ils l'étaient eux-mêmes ; ils ont « recherché les êtres les plus atteints, les individus où le conflit entre la volonté et le pouvoir d'agir éclatait avec le plus de violence ; ils se sont assis à des chevets, ils sont entrés dans des intimités, ils ont pris des mains brûlantes dans leurs mains, palpé des fronts, passé leurs doigts dans des chevelures moites, ausculté des poitrines, écouté battre des cœurs ».

On a pu leur reprocher de n'avoir pas d'imagination, d'être incapables de rien peindre qu'ils n'aient vu, de ne rien écrire qu'ils n'aient éprouvé : mais ce qu'on ne saurait leur dénier, c'est d'avoir excellé dans la peinture sur le vif, de s'être efforcés de donner une note d'art nouvelle, au prix de souffrances réelles, d'autant plus réelles que l'un des deux frères est allé jusqu'à en mourir. Ceux-là se comptent qui donnent à l'amour des lettres un pareil gage.

Rien de brutal, rien de plus navrant, parfois, dans sa sécheresse officielle, qu'un acte d'état civil.

L'an mil huit cent soixante-dix, le vingt juin, à quatre heures du soir, devant nous, officier de l'état civil du seizième arrondissement de Paris, ont comparu... lesquels nous ont déclaré que ce matin, à neuf heures, est décédé, en son domicile, à Paris, boulevard Montmorency, 53, Jules-Alfred de Goncourt, âgé de trente-neuf ans, homme de lettres... célibataire...

Mourir avant d'avoir atteint la quarantaine ! La question monte aussitôt aux lèvres : quel mal a pu faucher, dans la fleur de son âge, tout au plus à la maturité commençante, cet être d'intelligence et de sensibilité suraiguës ?

Jules de Goncourt, apprenant les premières informations, avait succombé après une agonie de quatre jours, commencée par une terrible crise, terminée par un soupir, « semblable à l'endormement d'un petit enfant ».

« L'art l'a tué... Il était de ceux que la sottise frappe au cœur ! » Mais impressions de littérateur ne sont pas diagnostics de médecin.

Presque au lendemain de la disparition du compagnon de sa vie, Edmond de Goncourt, provoqué aux confidences par son ami Zola, sur les causes meurtrières d'une fin qui apparaissait prématurée, se montrait favorable au même sentiment. Selon lui, son frère était mort du travail « et, surtout, de l'élaboration de la forme, de la ciselure de la phrase, du travail du style ».

Il avait usé sa cervelle à la poursuite d'une perfection qu'il désespérait d'atteindre, « dans l'expression des choses et des sensations modernes ».

Nous avons dit la prétention des Goncourt à forger un style particulier, qui s'affranchisse des règles communes de la syntaxe, leur poursuite de l'épithète rare, leur souci constant de « faire jaillir quand même la couleur hors de la phrase inerte, et de faire sortir la vie au timbre inanimé des mots ».

C'est à eux-mêmes qu'ils pensaient, en faisant dire à un de leurs personnages, au cours d'un souper chez la *Faustin* :

« La langue française me fait l'effet d'une espèce d'instrument, dans lequel les inventeurs auraient bonassement cherché la clarté, la logique, le gros à peu près de la définition, et il se trouve que cet instrument est, à l'heure actuelle, manié par les gens les plus nerveux, les plus sensitifs, les plus chercheurs de la notation des sensations indescriptibles, les moins susceptibles de se satisfaire du gros à peu près de leurs bien portants devanciers. »

Voilà donc, clairement énoncée, la formule du style, compliqué, d'autres ont dit bizarre, de ce qu'on a nommé l'écriture à frémissements, dont les frères Goncourt ont été les indéniables créateurs.

Il est certain, nous en tombons pleinement d'accord avec M. Henry Céard^[17], que la langue, telle que l'a écrite et parlée le dix-huitième siècle, s'est trouvée, à une heure donnée de la littérature, tout à fait impuissante à exprimer, dans leur malade variété, toutes les modifications pathologiques de l'âme moderne. Il était réservé aux Goncourt de créer une langue adéquate à cet état d'âme nouveau, « une langue mouvementée, vivante, et qui chante et qui peint et qui parle... ; une langue d'une virtuosité merveilleuse, une langue à la fois musicale et plastique, qui révolutionne classiquement la syntaxe, mais dans laquelle on sent vibrer, et partout et quand même, les nerfs de l'artiste et l'émotion de l'écrivain ».

Mais à ce jeu s'usent les mieux organisés des cerveaux.

Et l'on ne s'étonne plus, connaissant le régime auquel s'étaient, de bonne heure, soumis Jules et Edmond de Goncourt, que celui des deux qui avait l'organisation la plus délicate, la constitution la plus frêle, ait été si tôt terrassé.

Les révélations du survivant sont, à cet égard, des plus suggestives. Avaient-ils à composer, ils s'enfermaient trois ou quatre jours durant, sans voir âme qui vive. Ce n'est que dans cette claustration absolue qu'ils pouvaient contracter la fièvre hallucinatoire nécessaire pour la conception. C'est à force de s'étudier, de s'autopsier vivants, pourrait-on dire, qu'ils en étaient arrivés « à cette sensibilité supra-aiguë que blessaient les infiniment petits de la vie ».

Quand la littérature devient ainsi la maîtresse unique – car il est avéré que Jules, pas plus qu'Edmond de Goncourt, n'ont abusé de la femme, pour laquelle ils professaient un mépris... aristocratique – quand on est pris à ce point par un amour aussi exclusif, on devine combien un échec, une déception, impressionnent des organismes aussi vibrants.

Ainsi, l'insuccès au théâtre d'une de leurs pièces, *Henriette Maréchal*, avait-il été un choc sensible pour l'amour-propre d'écrivains croyant avoir une vocation pour l'art dramatique.

Beni-Barde, homme de grande expérience en matière de névropathie, a édicté cet aphorisme qu'il est aisé de vérifier :

« Dix ans d'excès de femme, dix ans d'excès de boisson, dix ans d'excès de n'importe quoi, quelquefois démolissent moins un homme qu'une heure, une seule heure d'émotion morale. »

Travailler à se faire un épiderme de bronze, se délasser des travaux de la pensée par l'exercice, par la fatigue physique, est une des premières nécessités de l'hygiène littéraire. Les natures nerveuses surtout doivent rester éloignées de la littérature, en raison de leur excessive impressionnabilité, de leur perception douloureuse des moindres obstacles semés sur leur route.

Les Goncourt, et Jules plus particulièrement, étaient des nerveux exacerbés, qui ne pouvaient que cruellement souffrir des mille amertumes que ménage la vie des lettres.

Ils ont regardé la littérature « comme un état violent, dans lequel on se maintient par des moyens excessifs^[18] ». Ils ont jugé indispensable de se mettre dans cet état

violent, l'estimant condition nécessaire pour l'enfantement de l'œuvre d'art. À la lassitude, à la courbature de tout l'être, produite par une telle méthode, se sont ajoutés le découragement, les blessures d'amour-propre auxquels ne saurait se soustraire quiconque aspire à la notoriété. C'est une rançon inévitable, que cette critique hostile ou dédaigneuse, que ces attaques passionnées ou cette conspiration du silence, dont les plus célèbres à leurs débuts n'ont pas été à l'abri. Mais il en est peu qui multiplient, comme à plaisir, grâce à une faculté de sentir exceptionnelle, les souffrances, les angoisses qui les torturent, qui entretiennent, prolongent leur martyre, qui étalent, qui exaspèrent leur mal, comme s'ils jouissaient de leurs affres douloureuses.

Nul n'a mieux décrit cette organisation spéciale que ceux-là mêmes qui en ont été affligés.

Un de nos confrères[19] le remarquait naguère, sans avoir le mérite de la découverte, mais néanmoins avec plus de précision que ses devanciers[20]. Le roman de *Charles Demailly* équivaut à une auto-observation ; on y découvre une description typique d'une maladie qui n'avait pas encore reçu de nom, de la névrose qui sera baptisée *neurasthénie* par le médecin Beard, de New York. Tout s'y trouve, « depuis la prédisposition continuelle et héréditaire, jusqu'aux troubles démentiels de la fin, en passant par l'asthénie, les accès de surexcitation passagère, les désordres du caractère, les vertiges, enfin les hallucinations sensorielles ».

La constatation est doublement intéressante, et pour l'histoire de la médecine et pour l'histoire littéraire.

Il importe, d'abord, de relever que les Goncourt, dès 1859, c'est-à-dire près de dix ans avant que la neurasthénie prenne place dans les cadres nosologiques, ont décrit, sinon la neurasthénie essentielle, du moins la neurasthénie prodromique de la folie, qui en est quelquefois l'aboutissant.

Ils en ont montré les causes, déroulé les symptômes, dénoncé la gravité, de même que, bien avant les médecins, bien avant le maître Landouzy, ils avaient révélé la pleurésie phtisogène, la pleurésie pré-tuberculeuse, avec une netteté, une précision qui ont fait l'admiration des professionnels[21].

À un autre point de vue, on est frappé de trouver, dans *Charles Demailly*, décrite, d'une manière exacte et péniblement vraie, la maladie dont Jules de Goncourt sera plus tard atteint et qui aura un dénouement mortel. La réalité diffère, toutefois, de la fiction en ce que, dans le roman, le héros principal échappe à la mort et reste gâteux, tandis que Jules de Goncourt succombera à une paralysie générale progressive, dont l'évolution se poursuivra jusqu'au terme fatal.

Nous venons de prononcer le mot paralysie générale : il est hors de doute, en effet, que c'est bien cette maladie qui a emporté l'infortuné romancier.

Celui-ci fut une victime de la neurasthénie, a tenté d'établir un de nos doctes neurologues[22] ; tout au plus, serait-il démontré que la symptomatologie primitive fut celle d'une neurasthénie aiguë ; encore qu'on y reconnaisse bien plutôt une péri-méningo-encéphalite neurasthéniforme.

Nous allons tenter de reconstituer, d'après la relation si saisissante de vérité et de rigueur clinique du frère survivant, l'observation de J. de Goncourt.

Après avoir noté que le surmenage intellectuel fut incontestablement un facteur de prédisposition, nous allons donner un historique de la maladie, en suivant pas à pas le récit fraternel.

L'éclipse partielle de l'intelligence se manifeste en premier lieu, chez Jules de Goncourt, par l'embarras de la parole : « Depuis quelque temps, et cela est plus marqué tous les jours, il y a certaines lettres qu'il prononce mal, des *r* sur lesquels il glisse, des *c* qui deviennent des *t* dans sa bouche. »

Sa parole est redevenue trébuchante, comme elle l'était dans sa prime enfance, alors qu'il lui prenait des colères contre sa *nou-ice*. Cette prononciation enfantine est l'indice d'une lésion dont on pressent toute la gravité.

Un peu plus tard, surviendront les troubles organiques. À l'embarras de la parole, viendront s'ajouter les mouvements incertains.

« Un soir, conte Edmond de Goncourt, nous finissions de dîner au restaurant. Le garçon lui apporte un bol. Il s'en sert maladroitement. La maladresse n'avait rien de bien grave, mais l'on nous regardait, et je lui dis avec un peu d'impatience : « Mon ami, fais donc attention, nous ne pourrons plus aller nulle part. » Le voici qui se met à fondre en larmes, en s'écriant : « Ce n'est pas de ma faute, ce n'est pas de ma faute ! » et sa main tremblotante et contractée cherchait ma main sur la nappe. « Ce n'est pas de ma faute, reprend-il ; je sais combien je t'afflige, *mais je veux souvent et je ne peux pas*. » Et sa main serrait la mienne avec un « pardonne-moi » lamentable. »

Certain jour il s'oublie à saler son poisson à la salière, prend sa fourchette à pleines mains, mange comme un enfant ; dans d'autres moments, il a des « concentrations, des enfoncements, des abîmements de lui-même... L'attention, il n'en est plus le maître. Il lui faut, pour l'exercer, un énorme effort, une contention qui fait saillir les veines de son front et le laisse brisé de fatigue. Dans cette figure, où il y avait l'intelligence, l'ironie, se glisse, minute par minute, le masque hagard de l'imbécillité ».

Les troubles psychiques vont en s'accroissant. Lui demande-t-on pourquoi il est triste, il fait cette réponse incohérente : « Eh ! bien, je lirai ce soir du Chateaubriand. » Lire tout haut les *Mémoires d'outre-tombe* devient son idée fixe, sa monomanie. Son caractère peu à peu se modifie ; lui, si bon, si affectueux pour son frère, le considère avec indifférence.

« Peu à peu, il se dépouille de l'affectuosité, il se déshumanise ; les autres commencent à ne plus compter pour lui. »

La sensibilité, la tendresse, l'attachement, toutes les qualités du cœur, en un mot, ont disparu.

Un autre être paraît s'être glissé en lui ; son milieu ne le préoccupe plus ; ses livres, il les a oubliés, comme s'ils avaient été écrits par quelqu'un qui ne l'intéresse pas.

Quand, prenant un volume, il tombe sur un des siens, il s'écrie : « *C'était bien fait !* »
Ce cruel imparfait atteste que le littérateur était à jamais mort.

Il se rebelle contre tout raisonnement, contre toute logique.

« Il semble que son esprit, dans lequel s'est brisée la chaîne des idées, ait pris la logique en haine. Quand on lui parle raison, on a beau y mettre toute l'affection possible, on ne peut jamais obtenir de lui une réponse, l'engagement qu'il fera la chose demandée au nom de cette raison. Il s'enferme dans un silence entêté, sa figure se couvre d'un nuage méchant et apparaît en lui comme un être nouveau, inconnu, surnois, ennemi... Sa physionomie s'est faite humble, honteuse ; elle fuit les regards, comme des espions de son abaissement, de son humiliation...

« Depuis bien longtemps, sa figure a désappris le rire, le sourire... »

Une crise légère survient à la date du 9 mai, un lundi. Il lisait une page des *Mémoires d'outre-tombe*, quand il est pris d'une petite colère, à propos d'un mot qu'il prononce mal. Il s'arrête tout à coup ; son frère s'approche. Il reste comme pétrifié, muet devant la page ouverte, puis prend un air étranger avec des larmes et de l'effroi dans le regard.

« Alors, ses lèvres jettent avec effort des sons qui ne sont plus des paroles, des murmures, des bruissements douloureux qui ne disent rien. Il y a, chez lui, une horrible angoisse muette, qui ne peut sortir de ses blondes moustaches, toutes frissonnantes... »

Peu à peu, le calme renaît, mais le malheureux n'arrive à prononcer que quelques monosyllabes, des *oui* et des *non*, avec des yeux qui n'ont plus l'air de comprendre !

Tout à coup, le voici qui reprend le volume rejeté tout à l'heure. Il fait effort pour le lire. Il lit le cardinal Pa (Pacca) et ne peut aller plus loin.

« Il s'agite sur son fauteuil, il ôte son chapeau de paille, il promène et repromène ses doigts égratigneurs sur son front, comme s'il voulait fouiller son cerveau. Il froisse la page, il l'approche de ses yeux... C'était l'enragement d'un homme de lettres, d'un fabricant de livres, qui s'aperçoit qu'il ne peut plus même lire. »

Il n'a plus qu'une préoccupation : il s'inquiète de ce qu'il mange, de l'habillement qu'il va revêtir. « Il est sensible à un entremets, il est heureux d'un vêtement neuf. » Il est toujours à froisser, à mettre en tampon les objets laissés à sa portée.

Dans la nuit du 18 au 19 juin, une crise, plus violente que la précédente, effraie ceux qui lui donnent des soins. Il lisait, à son habitude, les *Mémoires d'outre-tombe*, son unique distraction. Son frère, remarquant qu'il lisait mal, qu'il donnait l'impression de la fatigue, le prie d'interrompre sa lecture pour aller, avec lui, faire un tour au Bois.

Après une faible résistance, il cède à ses affectueuses instances. Il veut se lever, trébuche et va tomber sur un fauteuil. On le relève, on le porte sur un lit. Comme dans sa première crise, il ne profère que « des sons qui n'étaient plus des paroles ». Il paraissait redevenu tranquille, quand « brusquement il renversa la tête en arrière, poussant un cri rauque, guttural, effrayant ». Aussitôt, des convulsions bouleversaient

son visage, en le déformant, « pendant que des contractions terribles tiraillaient ses bras, comme si elles voulaient les retourner, et que sa bouche tordue crachotait une écume sanguinolente ».

À cette attaque épileptique succédaient des crises moins violentes.

« C'étaient des élévations de bras au-dessus de sa tête, avec des appels à une vision qu'il appelait à lui avec des baisers. C'étaient des élancements qui ressemblaient à des envolées d'oiseau blessé ; en même temps que, sur sa figure apaisée, aux yeux congestionnés de sang, au front tout blanc, à la bouche entr'ouverte et pâlement violette, était venue une expression qui n'était plus humaine. Plus souvent encore, c'étaient des terreurs, des fuites de corps, des blotissements sous les draps, où il se cachait comme d'une apparition obstinément installée dans le fond de ses rideaux et contre laquelle s'animait l'incohérence de sa parole... C'étaient des flux de phrases tronquées, dites avec l'air de tête, le ton ironique, le mépris d'intelligence hautaine, l'espèce d'indignation qui lui était particulière, quand il entendait une bêtise ou l'éloge de quelque chose d'inférieur... Parfois, dans l'incessante agitation de la fièvre et du délire, il répétait toutes les actions de sa vie, indiquant le geste de mettre son lorgnon, soulevant des haltères..., faisant enfin son métier, faisant le simulacre d'écrire. »

Il y avait de rapides instants où ses yeux errants s'arrêtaient sur les yeux de son frère, sur ceux de sa fidèle servante ; mais à peine restaient-ils fixés une seconde, « bien vite ils étaient emportés vers les visions terribles ou riantes ».

Les sédatifs restaient sans action.

« Malgré trois prises de bromure, avalées dans le quart d'un verre d'eau, il ne peut dormir une minute et sa tête s'agite sur son oreiller, dans un mouvement incessant de droite et de gauche, bruissante de toute la sonorité inintelligente d'un cerveau paralysé et jetant, par les deux coins de la bouche, des ébauches de phrases, des tronçons de mots, des syllabes informulées, prononcées d'abord avec violence, et qui finissent par mourir comme des soupirs. »

La mort approche, elle se devine à la respiration précipitée, puis brève, haletante, « une respiration ronflante comme une basse, coupée d'une plainte continue et râlante qui vous déchire... Du milieu de cette plainte jaillissent des mots, des phrases qu'on ne peut saisir ». Le râle agonique continue ; toute la nuit, on entend « ce bruit déchirant d'une respiration qui ressemble au bruit d'une scie dans du bois mouillé, et que scandent à tout moment des plaintes douloureuses et des *hans* plaintifs. Toute la nuit, cette poitrine bat et soulève le drap ».

Le lundi 20 juin, 5 heures du matin :

« Le petit jour glisse sur sa figure, qui a pris le jaune brique et terreux de la mort. Des yeux larmoyants, profonds, ténébreux ; dans ses yeux, une expression de souffrance et de misère indicible. »

À 9 heures, une éclaircie souriante. Ses mains sont semblables à du « marbre mouillé ». Quarante minutes plus tard, « il meurt, il vient de mourir... Il est mort, après deux ou trois soupirs de la respiration d'un petit enfant qui s'endort ».

Voilà bien un modèle, saisissant entre tous, d'impassibilité scientifique, telle que G. Flaubert en a offert lui-même maints exemples ; une vision des choses réduite à la constatation strictement objective. D'aucuns trouveront cette abstraction, cet étouffement de tous les sentiments humains, quelque peu cruel. Edmond de Goncourt n'a pas échappé au reproche d'avoir pris pour « matière à copie » la poignante agonie de son frère et on n'a pas hésité à parler, à ce propos, de curiosité sacrilège. Il a répondu à ces dénigreur, en termes dont la sincérité ne saurait être suspectée.

« Oh ! il y aura des gens qui diront que je n'ai pas aimé mon frère, que les vraies affections ne sont pas descriptives. Cette affirmation ne me touche guère, parce que j'ai la conscience de l'avoir plus aimé qu'aucun de ceux qui diront cela n'ont jamais aimé une créature humaine. Ils ne manqueront pas d'ajouter qu'aux êtres qu'on aime, on doit garder, dans la maladie, le secret de certains abaissements, de certaines défaillances morales... Oui, un moment, je ne voulais pas donner tout ce morceau, il y avait des mots, des phrases, qui me déchiraient le cœur en les récrivant pour le public... *mais, renfonçant toute sensibilité*, j'ai pensé qu'il était utile pour l'histoire des lettres, de donner l'étude féroce de l'agonie et de la mort d'un mourant de la littérature et de l'injustice de la critique... »

Restons sur ces derniers mots et rectifions, à l'aide des lumières médicales, un diagnostic par trop littéraire.

Les médecins aliénistes ne s'y sont pas trompés[23] : le cas de Jules de Goncourt relève très nettement de la pathologie mentale.

Ce qu'on a pris pour de la neurasthénie, tout au début de la maladie, étaient les prodromes de la P. G. Puis, successivement, on a pu noter l'hyperesthésie généralisée, la fatigue du cerveau, la paresse de plus en plus grande à concevoir, à se souvenir.

Est venue ensuite la période où, après la diminution de l'activité cérébrale et l'affaiblissement de la volonté, ont disparu les sentiments affectifs.

La première crise qui a suivi ressemble assez à un ictus apoplectiforme.

Puis on a constaté du tremblement, « si fréquent chez le paralytique baveux, engoué et gâteux, arrivé à la troisième période... » ; les changements d'humeur, les larmes faciles qui caractérisent le pseudo-bulbaire.

La série des crises épileptiformes qui ont suivi, confirme la paralysie générale, non douteuse, d'ailleurs, dès le début.

Jules de Goncourt n'a pas eu seulement « cette démence sans éclat, paisible et niaise, qui peut, à la rigueur, faire écarter la diagnose de P. G., tant on est accoutumé à ne considérer que les épisodes délirants et paralytiques comme pathognomoniques ; il a réalisé aussi les troubles délirants moteurs, et par là a comblé le cadre de la P. G. ».

Il est donc hors de doute, conclut l'éminent pathologiste dont nous résumons les considérations, que Jules de Goncourt a été atteint de *péri-méningo-encéphalite diffuse*.

Ce n'est pas à des lecteurs avertis que nous avons la prétention de révéler la pathogénie de ce terrible mal, qui fait tant de victimes dans le monde des travailleurs de la pensée.

Edmond de Goncourt a répondu, par avance, à l'angoissante interrogation : « Il (son frère) n'a fait quelques excès de femme que tout jeune, il ne buvait jamais un verre de liqueur ; je ne trouve dans sa vie que des excès de tabac. »

Cette déclaration doit, pour le moins, imposer le doute. Ne cherchons pas à approfondir d'insondables problèmes. Ici, nous manquons d'éléments d'appréciation. C'est de l'histoire d'hier ; cependant, les documents nous font absolument défaut, et nous vivons en un temps documentaire à l'excès !

Quelle réserve commande une pareille disette de pièces essentielles ! Toutefois, l'observation a été rédigée avec trop de minutie, comme par un clinicien avisé, par Edmond de Goncourt, pour qu'on se méprenne sur la nature même de la maladie.

Tenons nous en, faute de mieux, à l'étiquette et ne tentons pas de franchir les limites de l'investigation permise à la science.

Notes :

1. ↑ *Les Frères Zemgano*.
2. ↑ Conférence du marquis de Ségur.
3. ↑ T. I, 185.
4. ↑ *Idées et sensations ; Journal*, II, 15-16.
5. ↑ *Journal*, I, 378.
6. ↑ *Nouveaux Lundis*, 1866.
7. ↑ Anatole France, *La Vie littéraire*.
8. ↑ *Journal*, II, 35-36.
9. ↑ *Journal*, VI, 138.
10. ↑ *Id.*, *ibid.*, 157.
11. ↑ Lettre d'Edm. de Goncourt à Zola (*Chron. méd.*, 15 février 1897).
12. ↑ Thèse du docteur V. Ségalen. Bordeaux, 1902.
13. ↑ Alidor Delzant. *Les Goncourt*, 4-5.
14. ↑ *Chr. méd.*, 15 février 1896, 100.
15. ↑ Cf. *Paris-Revue*, mars 1912 (article du docteur Julien Roshem).
16. ↑ Jules Soury, *Portraits du dix-huitième siècle*.
17. ↑ Préface des *Lettres de Jules de Goncourt*.
18. ↑ *Charles Demailly*.
19. ↑ Le docteur Julien Roshem (*Moniteur médical*, 23 avril 1912).
20. ↑ Cf. René Doumic, *Portraits d'écrivains : Edmond et Jules de Goncourt*. Paris, s. d. mais antérieur à 1900 ; docteur Ségalen, *Les Cliniciens ès lettres*, thèse de Bordeaux,

1902 ; Pierre-Yves Even, *Étude médicale sur Edm. et J. de Goncourt et leurs premiers romans*, thèse de Paris, 1908, etc.

21.↑ Cf. la *Chron. méd.*, 15 décembre 1903.

22.↑ *Chron. méd.*, 15 octobre 1901 (art. du docteur Gélineau).

23.↑ Voir, notamment, la magistrale étude du docteur G. Scherb (d'Alger) dans la *Chron. méd.*, 1901, pp. 759-762, dont nous donnons la substance ci-après.